

BONNARD, COIGNARD ET BERGERET : LA FIGURE DE L'ÉRUDIT CHEZ ANATOLE FRANCE

par

Marie-Laurence Dumont

Département des littératures de langue française, de traduction et de création

Université McGill, Montréal

Mémoire soumis à l'Université McGill en vue de l'obtention du grade de M.A. en langue
et littérature françaises

Août 2019

Table des matières

RÉSUMÉ / ABSTRACT.....	V
REMERCIEMENTS	VI
INTRODUCTION.....	1
PREMIÈRE PARTIE : LES VISAGES DE L'ÉRUDITION	7
1. BONNARD, COIGNARD ET BERGERET.....	11
1.1. Des érudits sceptiques.....	13
1.2. Leur panthéon.....	16
1.3. Le rapport au livre	26
2. LES LIEUX DE L'ÉRUDITION	33
2.1. La bibliothèque et le cabinet de travail.....	34
2.2. La librairie	38
2.3. Les bouquinistes	39
SECONDE PARTIE : L'ÉRUDITION EN PÉRIL	43
1. LE PERSONNAGE AUTORÉFLEXIF.....	43
2. LES ÉRUDITS SUR UN PIÉDESTAL	46
2.1. Le livre, un compagnon et un parangon pour les érudits	49
2.1.1. Le livre miroir	52
2.1.2. Le livre trésor.....	55
2.2. Le maître et son élève	57
2.2.1. Les visées de l'enseignement : une tête bien faite et un cœur pur.....	58
2.2.2. Une éducation hors les murs.....	61
2.2.3. L'érudit en enseignant idéal	63
2.3. Les érudits et les libraires.....	66
3. L'IMPASSE DE L'ÉRUDITION	68
3.1. Les érudits et les « simples ».....	70
3.2. Les érudits et les animaux	75
3.3. Les érudits dans le puits	82
3.3.1. La ridicule raison.....	83
3.3.2. La bibliothèque assiégée par les forces de la nature	88
3.4. L'érudition passagère.....	94

CONCLUSION : UNE LITTÉRATURE POUR LA VIE	96
BIBLIOGRAPHIE	103
1. CORPUS PRIMAIRE	103
a) Corpus principal	103
b) Autres œuvres	103
2. CORPUS CRITIQUE.....	103
3. CORPUS THÉORIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE.....	104

RÉSUMÉ

À la fin du XIX^e siècle, deux conceptions dominantes de la littérature s'affrontent : celle, avancée par les écrivains réalistes et naturalistes, d'une discipline axée sur le mimétisme et la méthode scientifique et celle, défendue par les poètes symbolistes, d'un art où l'intuition est maîtresse. L'objet de ce mémoire est de démontrer comment, à travers la figure de l'érudit sceptique, Anatole France propose une autre façon de concevoir la littérature à l'époque moderne. Avec Bonnard, Coignard et Bergeret, l'auteur se tourne vers une pratique littéraire ancrée dans la notion d'héritage. Cet attachement au passé s'illustre notamment par le lien étroit qui unit les trois érudits aux auteurs anciens, au livre matériel, aux petites communautés de lecteurs et à l'enseignement. S'il est le littéraire par excellence pour France, l'érudit sceptique demeure toutefois un personnage problématique. Il se perd dans de trop vastes réflexions et l'étude, même si elle est heureuse, le confine à l'inaction, et l'empêche de nouer de véritables liens avec son entourage. Ainsi, tout en concédant à l'érudition sa grandeur, France insiste sur les pièges de la vocation littéraire, exposant une représentation de la littérature nuancée qui tranche avec les thèses systématiques et totalisantes de ses contemporains.

ABSTRACT

At the end of the 19th century, the literary climate is characterized by two opposing conceptions. On one hand, realist writers, along with naturalist writers are putting forward the idea of a scientific literature based on mimesis. On the other hand, symbolists advocated that literature be an art based on intuition. The purpose of this dissertation is to demonstrate how, through the figure of the skeptical erudite, Anatole France suggests another way of conceiving literature in the modern era. With Bonnard, Coignard and Bergeret, the author elects a literary practice anchored in the notion of inheritance. The attachment to the past is illustrated notably by the close link that unites the three scholars with the ancient authors, the material book, the small communities of readers and the education. Although he is the ideal lettered person for France, the erudite remains a problematic character. The source of his unease resides in his tendency to submerge himself in reflections that constantly postpone action and prevent him from engaging with his entourage. Thus, while granting erudition its grandeur, France insists on the pitfalls of the literary vocation, exposing a nuanced representation of literature that contrasts with the more holistic and categorical theories of his contemporaries.

REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à exprimer toute ma gratitude à Isabelle Daunais, ma directrice de recherche qui, avec son esprit critique aiguisé, a su m'aiguillonner avec délicatesse et conférer à mes hypothèses une profondeur insoupçonnée.

Je veux remercier mes parents pour leur soutien inconditionnel et leur confiance. Merci à mon père, éternel correcteur de la langue. Merci à ma mère pour les belles retraites d'écriture. François, merci d'être mon infatigable avocat du diable, mon pilier patient, doux et immuable. Merci à Étienne, mon loyal condisciple : il est bon de s'accompagner, particulièrement dans l'adversité, d'une telle intelligence, d'une telle générosité de cœur. Merci à mes grandes amies, Cécile, Mathilde, Julia, Ève, Alex, Béatrice, Nolwenn et Juliette, pour leur écoute de chaque instant et leurs encouragements répétés.

Merci à Marguerite Yourcenar qui, dans une de ses lettres à Nathalie Barney, montre que toute recherche intellectuelle sérieuse est souffrante : « "J'ai peur de lire, parce que je retiens ce que je lis..." Chère amie, voilà une phrase que je fais mienne. Combien de fois, avant d'ouvrir un journal, une revue, un ouvrage quelconque de type documentaire, ai-je une seconde d'hésitation, à l'idée que les informations que je vais y trouver vont peut-être peser très lourd dans ma pensée, me faire reculer ou avancer dans un sens à un moment où j'ai peu de temps ou d'énergie pour un tel progrès, s'ajouter enfin aux mille rayures déjà laissées par l'expérience à la surface du miroir. Il n'y a que les sots pour croire que les paradoxes sont des paradoxes. »

Enfin, je remercie sincèrement le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, le Fonds québécois de recherches sur la société et la culture, de même que le département des littératures de langue française, de traduction et de création de l'université McGill pour leur appui dans l'élaboration de ce mémoire.

INTRODUCTION

Notre recherche s'intéresse à la représentation de la littérature telle qu'Anatole France l'expose à travers trois personnages d'érudits : Sylvestre Bonnard, Jérôme Coignard et Lucien Bergeret. Le premier apparaît dans un seul roman, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*¹, paru en 1881; le deuxième dans deux romans, soit *La pâtisserie de la reine Pédauque*² et *Les Opinions de M. Jérôme Coignard*³, publiés respectivement en 1892 et 1893; le troisième est l'un des personnages principaux de l'*Histoire contemporaine*. La tétralogie publiée entre 1897 et 1901 se compose de *L'Orme du mail*⁴, du *Mannequin d'osier*⁵, de *l'Anneau d'améthyste*⁶ et de *M. Bergeret à Paris*⁷.

Ces romans paraissent à la fin du XIX^e siècle, époque où la littérature est majoritairement envisagée à l'aune de deux visions de la modernité : l'une scientifique, prenant corps chez les romanciers réalistes et naturalistes présidés par Zola, et l'autre, esthétique, représentée par les poètes symbolistes inspirés de Mallarmé. Pour les premiers, la littérature est une source de savoir et le travail de l'auteur est de produire un reflet du monde par lequel les lois de la nature se révèlent aux lecteurs, tandis que pour les seconds, la littérature est une forme d'art, une opération sur un matériau brut, le langage, qui vise

¹ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, dans *Œuvres*, Marie-Claire Bancquart (éd.), Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome I, 1984, p. 151-313.

² Anatole France, *La pâtisserie de la reine Pédauque*, dans *Œuvres*, Marie-Claire Bancquart (éd.), Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome II, 1987, p. 3-204.

³ Anatole France, *Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, dans *Œuvres*, Marie-Claire Bancquart (éd.), Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome II, 1987, p. 205-327.

⁴ Anatole France, *L'Orme du Mail*, dans *Œuvres*, Marie-Claire Bancquart (éd.), Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome II, 1987, p. 719-856.

⁵ Anatole France, *Le Mannequin d'osier*, dans *Œuvres*, Marie-Claire Bancquart (éd.), Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome II, 1987, p. 867-1012.

⁶ Anatole France, *L'Anneau d'améthyste*, dans *Œuvres*, Marie-Claire Bancquart (éd.), Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome III, 1991, p. 7-181.

⁷ Anatole France, *M. Bergeret à Paris*, dans *Œuvres*, Marie-Claire Bancquart (éd.), Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome III, 1991, p. 191-483.

« la disparition élocutoire du poète⁸ ». Ces deux mouvements s'incarnent dans deux figures diamétralement opposées : celle de l'écrivain engagé dans la sphère sociale et celle de l'artiste pur, mage hermétique et désintéressé.

Devant cette dichotomie, France trace une autre voie, très éloignée de ce qui serait une troisième modernité : il opte pour un retour vers le passé, proposition qui trouve son incarnation dans la figure de l'érudit sceptique. Ses érudits sont les porte-parole d'une pratique de la littérature qui tend non pas vers l'essentialisation du domaine littéraire, mais au contraire vers son élargissement. En effet, les trois personnages se caractérisent avant tout par la diversité et l'étendue de leurs connaissances qui les ont fait occuper, au fil du temps, diverses professions intellectuelles : Coignard est un abbé-bibliothécaire-docteur-ès-lettres-professeur-traducteur, Bonnard est un écrivain-philologue-chartiste-professeur et Bergeret, un professeur-conférencier-polémiste-écrivain. L'ample culture des trois érudits est mise en évidence par l'abondance de citations et de mentions de penseurs canoniques ou oubliés de l'Antiquité et du Moyen Âge. De plus, les discussions de Coignard avec les clients de la bouquinerie *À l'image Sainte-Catherine* et les amitiés de Bonnard et de Bergeret avec les bouquinistes démontrent qu'autour du livre et de son industrie naît une forme de sociabilité. Le livre participe d'ailleurs étroitement à la quête de chacun de ces trois personnages, puisqu'ils cherchent tous soit à en écrire un (Bergeret et son *Virgilius nauticus*), à en traduire un (Coignard et l'*Imouth* de Zozime le Panopolitain), ou à en trouver un (Bonnard et le manuscrit de *La légende dorée* de Jacques de Voragine). L'érudition pratiquée par les trois personnages, notamment à travers leur

⁸ Stéphane Mallarmé, « Crise de vers », dans *Œuvres complètes*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome I, 1998, p. 366.

rapport à l'objet livre et aux communautés de lecteurs, dénote un attachement au passé. Cette conception de la littérature, en optant pour un retour en arrière et en insistant sur la notion d'héritage, se trouve, au terme du XIX^e siècle, en rupture temporelle avec la modernité littéraire défendue par les têtes de proue du naturalisme et du symbolisme.

La critique francienne s'est majoritairement penchée sur les romans et les textes essayistiques de France et, dans une moindre mesure, sur ses contes et ses récits autobiographiques. Elle s'est concentrée sur les thèmes de l'ironie, du scepticisme et de la politique. Aucune étude ne se concentre spécifiquement sur le petit groupe formé par les trois érudits. En effet, si les chercheurs analysent ces personnages, c'est souvent de façon individuelle. Ainsi, Marie-Claire Bancquart, grande spécialiste de France, et Joseph Rosenblum traitent du rapport singulier que Sylvestre Bonnard entretient avec sa bibliothèque surnommée « la cité des livres ». Jean Dagen examine de biais Jérôme Coignard lorsqu'il traite de la façon dont France dépeint le XVIII^e siècle dans *La rôtisserie de la reine Pédauque*. M. Bergeret, quant à lui, est presque toujours analysé sous l'angle de son socialisme et de son rapport à l'Affaire Dreyfus. Laurent Ferri écrit un article, *Le chartiste dans la fiction littéraire (XIX^e et XX^e siècles) : une figure ambiguë*, où Sylvestre Bonnard est l'un des exemples convoqués pour attester du décalage politique, social et psychologique de ce type d'intellectuels, à la fois sévères et mélancoliques, tantôt réactionnaires, tantôt engagés dans des luttes progressistes.

C'est Daniel Desormeaux, dans sa monographie *La figure du bibliomane*, dont l'un des chapitres est entièrement consacré à France, qui rapproche le plus Bonnard, Coignard et Bergeret. Comme il étudie la bibliophilie, il réfléchit à la manière dont l'auteur se positionne, dans ses articles comme dans ses romans, par rapport aux objets que sont les

livres, les archives, les bibliothèques et les bouquinerie. Desormeaux analyse les habitudes bibliomaniaques des personnages de France en vue de les comparer aux manifestations de la bibliophilie chez Flaubert, Stendhal, Nerval et Barbey d'Aurevilly. Si le chercheur dresse un vaste portrait historique de la figure du bibliomane, il ne propose cependant pas que la bibliophilie soit l'incarnation d'une vision globale de la littérature pour les auteurs qui la mettent en scène. Ce sera l'un des postulats de base de notre recherche : que l'érudition, dans les romans de France, soit une manière de penser, de vivre et d'exprimer un état de la littérature.

Traduit d'*eruditus*, substantif dérivé du verbe *erudire* – enseigner ou instruire et, littéralement, polir, enlever les aspérités, l'essence du terme semble indissociable d'une double forme d'autorité incarnée d'abord par les textes que s'approprie l'érudit et, ensuite, par l'érudit lui-même qui transmet ce savoir à un disciple. Bonnard est le maître à penser de Gélis, Coignard est le précepteur de Jacques Ménétrier et Bergeret, latiniste dans une université de province, enseigne à plusieurs étudiants. Ce rapport de forces permet déjà de voir en quoi l'érudition configure la littérature : elle n'est pas anhistorique ou innée, elle est héritage, elle s'apprivoise par l'étude. Cela dit, c'est surtout la nature du savoir auquel s'intéresse l'érudit – l'histoire des livres et, dans une certaine mesure, des langues – qui redéfinit le concept de littérature au XIX^e siècle. La figure de l'érudit, avec son intérêt pour la philologie, permet de renouer avec la dimension matérielle du livre, ses différentes éditions, ses commentateurs, ses commentaires, là où l'objet livre est un pur document pour le naturaliste et une entité désincarnée pour le poète symboliste. En octroyant une place prépondérante au livre (ancien) dans les discours et l'imaginaire de ses trois personnages,

France amplifie un mouvement déjà présent dans *La Tentation de saint Antoine* de Flaubert, tel que la décrit Michel Foucault :

C'est une œuvre qui se constitue d'entrée de jeu dans l'espace du savoir : elle existe dans un certain rapport fondamental aux livres. C'est pourquoi elle est peut-être plus qu'un épisode dans l'histoire de l'imagination occidentale; elle ouvre l'espace d'une littérature qui n'existe que dans et par le réseau du déjà écrit : livre où se joue la fiction des livres⁹.

Les érudits franciens fréquentent les cabinets, les bibliothèques privées, les librairies, endroits où les livres abondent. Le rapport qu'ils entretiennent avec ces lieux est révélateur de leur degré d'engagement dans la société : l'érudit est une figure d'arrière-scène, en retrait, mais qui parvient tout de même à faire entendre sa voix. Comme le souligne Desormeaux, France établit une hiérarchie entre ces différents espaces :

Justement inaccessibles, les grandes bibliothèques, malgré leurs attraits et leurs richesses, constituent un mirage, un labyrinthe, un traquenard. À l'intérieur comme à l'extérieur, elles peuvent cacher quelque menace, d'où la distinction que France semble vouloir opérer entre grande bibliothèque et bouquinerie. Si la première est en principe fermée, la deuxième est, par opposition, ouverte. En ce sens, la bibliothèque, d'ordinaire repliée sur elle-même, offre moins d'attrait existentiel que la bouquinerie qui représente alors une mine à ciel ouvert [...] la bouquinerie est la figure cruciale du lien entre le monde sensible et la réalité de l'esprit, entre la folie du bibliomane et le goût pondéré de l'esthète¹⁰.

Les diverses interactions des trois personnages avec les livres, avec les espaces littéraires, mais aussi avec les autres personnages serviront à définir leur pratique de l'érudition.

L'analyse se déroulera en deux temps. La première partie du mémoire sera consacrée à la description de l'érudition francienne. Pour ce faire, nous dresserons d'abord un portrait des trois personnages. Ensuite, nous décrirons de façon thématique le contenu de différentes scènes où les discours et l'imagination des trois érudits sont exposés. À travers

⁹ Michel Foucault, *La Bibliothèque fantastique, à propos de La Tentation de saint Antoine de Gustave Flaubert*, Bruxelles, La lettre volée, 1995, p. 10.

¹⁰ Daniel Desormeaux, *La figure du bibliomane : histoire du livre et stratégie littéraire au XIX^e siècle*, Saint-Genouph, Librairie Nizet, 2001, p. 215.

leur rapport au livre et aux lieux de l'érudition, nous obtiendrons des indications sur leurs allégeances et leur positionnement littéraire. Dans la seconde partie, analytique, nous étudierons les identités fictives des trois érudits, métaphores de l'œuvre, et le niveau métatextuel. Puisque Bonnard, Coignard et Bergeret occupent une fonction de littéraires au sein de romans, nous tirerons de leurs actions dans la fiction des conclusions sur la littérature elle-même. De prime abord, l'érudition francienne paraît fort méliorative, parce qu'harmonieuse, paisible et utile. Ce mode de vie littéraire défend le lien sensuel qui unit les gens de lettres au livre à une époque où cet objet est menacé par la banalité et il encourage l'enseignement patient tandis qu'à la fin du XIX^e siècle, on tend à lui préférer soit la créativité engagée dans le présent, soit les œuvres tournées vers l'avenir de la littérature. Pourtant, France demeure toujours sceptique devant l'« idéal » littéraire qu'il promeut, il ne dissimule pas les leurres de l'érudition : ses personnages ne sont pas entièrement comblés dans leurs habits de savants, ils envient la simplicité des badauds et même celle de l'animal, et quittent souvent leurs livres pour longuement embrasser du regard un paysage en fleurs. Ainsi, la troisième voie que propose l'auteur n'apparaît pas être aussi infaillible ou totale que celles présentées par ses confrères naturalistes et symbolistes, mais ses écueils sont peut-être les meilleurs gages de sa sincérité.

PREMIÈRE PARTIE : LES VISAGES DE L'ÉRUDITION

La représentation de l'érudition dans l'œuvre d'Anatole France passe par le portrait de trois érudits déployés dans sept romans et par la mise en scène des différents lieux dédiés à cette forme de savoir : bibliothèques, cabinets de travail, librairies, bouquineries. La première manifestation de l'érudition s'incarne dans le personnage de Sylvestre Bonnard, puis dans ceux de Jérôme Coignard et Lucien Bergeret. Cette récurrence de la même figure, chaque fois déplacée par rapport à son avatar précédent, complexifie et nuance la fresque francienne de l'érudition. Chacun de ces personnages appartient à une intrigue qui contribue à le définir. La synthèse des romans fera donc office de préambule à la description de ces trois hommes.

C'est sur une date, « le 24 décembre 1861 », que s'ouvre *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, roman-journal qui raconte, dans un premier temps, la quête qu'entreprend le narrateur, le philologue Sylvestre Bonnard, pour retrouver un rarissime manuscrit de la *Légende dorée* de Jacques de Voragine. Cette recherche le conduit en Italie, où il rencontre un antiquaire qui l'informe que l'ouvrage se trouve désormais à Paris, dans une boutique située à deux pas de la demeure de Bonnard. Le manuscrit lui est finalement offert par la Princesse Trépof, ancienne locataire du grenier de l'immeuble où réside Bonnard. Dans un second temps, la mort de M. Honoré de Gabry le fait partir pour Lusance, où il est chargé d'inventorier et de cataloguer la bibliothèque du défunt. C'est à cette occasion qu'il rencontre Jeanne Alexandre, orpheline et petite-fille de Clémentine Allier (de Lessay), l'unique femme que Bonnard ait aimée. Il délaissera alors progressivement la vie intellectuelle pour s'attacher au destin de cette jeune fille condamnée à occuper le rôle de servante dans un pensionnat jusqu'à sa majorité. Son crime sera d'aider Jeanne à

s'échapper des griffes de Mlle Préfère et de son tuteur véreux, maître Mouche, pour pouvoir lui-même veiller à son éducation et à son bien-être jusqu'à la fin de ses jours.

La Rôtisserie de la reine Pédauque rappelle tantôt les romans picaresques par l'extravagance des péripéties qui y sont déployées, tantôt la comédie intellectuelle par les débats d'idées auxquels participent ses protagonistes. L'action se situe au XVIII^e siècle et se concentre sur les aventures d'un maître, l'abbé Jérôme Coignard, et de son élève, Jacques Ménétrier, dit Tournebroche, fils d'un rôtisseur. Le jeune homme narre le récit qui commence peu avant que Coignard et lui soient sollicités par M. d'Astarac, un kabbaliste. Possesseur d'une grande bibliothèque dans sa demeure de Saint-Germain, il offre à l'érudit et à son apprenti de travailler à traduire les ouvrages anciens qu'il a récemment reçus d'Égypte. Cet emploi les mène à rencontrer Jahel, la nièce de Mosaïde le juif qui, lui aussi, œuvre à la traduction de textes anciens. Ils sont confrontés à plusieurs reprises aux croyances occultistes de leur employeur et à leurs invisibles manifestations : les Salamandres, petites nymphes et muses, que M. d'Astarac voit surgir partout. Les charmes de Jahel et ceux de Catherine, une blanchisseuse qu'a toujours convoitée Jacques et qui ne laisse pas indifférent Coignard, entraînent le duo dans une violente rixe et une longue cavale vers Lyon se concluant pas la mort tragique du maître.

Coignard ressurgit dans *Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, œuvre composée d'une suite d'entretiens entre l'abbé et les clients de la librairie *À L'Image sainte Catherine*, discussions recueillies par son élève Jacques Tournebroche. Roman à clef écrit en réaction au scandale de Panama, c'est par ce texte qu'Anatole France entre officiellement dans la littérature politique. Les différents débats qu'anime l'abbé ont lieu, on le suppose, peu avant que le maître et l'élève aient été engagés par M. d'Astarac ou en même temps que

cet épisode : l'action se superpose donc à celle de la *Rôtisserie de la reine Pédauque*. Dans ses conversations, Coignard s'attaque à plusieurs enjeux politiques : la nature des élus – des politiciens corrompus et pillards –, la faiblesse du système démocratique, la vanité de la gloire militaire, l'inégalité des traitements des citoyens devant la loi. Sa critique de l'ordre social constitue un portrait estompé, par la distance temporelle, des crises politiques qui occupent le lecteur français de 1893.

La série intitulée *L'Histoire contemporaine* perpétue cet intérêt grandissant de France pour le traitement de l'actualité politique dans la fiction. Cette fois, il se penchera directement sur les balbutiements, puis le cœur de l'affaire Dreyfus. Dans le premier tome, *L'Orme du Mail*, l'auteur met en scène deux prêtres impliqués dans l'élection visant à remplacer le cardinal archevêque Mgr Charlot. S'il y a un parti pris dans la ville de Tourcoing, désignant fortement M. l'abbé Lantaigne, supérieur du grand séminaire, pour l'épiscopat, le préfet Worms-Clavelin, un Juif reniant ses origines, milite voracement pour la candidature de l'abbé Guitrel, roublard qui enseigne les cours d'éloquence au séminaire. C'est par l'entremise de M. Lantaigne, qui aime discuter sous les ormes du Mail, que le lecteur fait la connaissance de M. Bergeret, maître de conférences à l'Université de Tourcoing qui, loin de partager les opinions de l'abbé, aime à s'opposer à lui en matière de foi, de science et de politique.

Ce n'est qu'à partir du deuxième tome, *Le Mannequin d'osier*, que M. Bergeret endosse pleinement son rôle central de témoin et critique de la comédie locale qui se joue sous ses yeux. La course pour l'obtention du poste d'évêque se poursuit toujours pendant que Bergeret vit un drame personnel : il surprend sa femme en train de le tromper avec M. Roux, son élève préféré et sa domestique, Euphémie, démissionne. Outre cette crise,

l'œuvre est parsemée de plusieurs discussions entre Bergeret et les clients de la librairie Paillot – le docteur Fornerol, l'archiviste Mazure et M. de Terremondre – qui, ensemble, passent en revue la corruption et les excès de la III^e République tout comme les faits divers de la ville. Le roman montre pourtant que la culture qui permet à ces hommes de s'ériger en juges ne les préserve pas des vices et, dans le cas de Bergeret, qu'elle n'aboutit ni au bonheur ni à la vérité. Au terme de cette œuvre à l'humour caustique, aucun des dispositifs de l'État n'est épargné : la magistrature, l'administration, l'armée et l'Église sont tous mis à mal. De plus, le débat latent n'est toujours pas résolu : on ignore si l'abbé Guitrel, grâce aux manigances de Worms-Clavelin, sera nommé évêque.

Publié en 1899, le troisième tome, *L'Anneau d'améthyste*, s'attaque de front à l'Affaire alors qu'elle atteint son paroxysme – le thème du faux document surgit d'ailleurs à plusieurs moments dans l'œuvre. La première partie du roman présente les conversations antisémites de Français nobles et celles de Juifs nantis convertis au christianisme. Suivent les péripéties entourant M. Bergeret : sa femme quitte la ville avec leurs filles, il est nommé professeur titulaire, emménage dans un nouvel appartement et adopte un chiot. Anatole France insiste sur le dreyfusisme de Bergeret qui s'oppose lors de conversations animées, à M. Mazure et M. de Terremondre, antidreyfusards. Pendant ce temps, la femme du préfet assure l'avancement de l'abbé Guitrel en le vantant dans les cercles parisiens. Il visite de son côté le ministre des Cultes et obtient finalement l'anneau d'améthyste, bague qu'arborent les évêques, symbole de sa victoire.

Pour l'ultime tome, *M. Bergeret à Paris*, Anatole France transporte son protagoniste dans la métropole, où se trouve le nœud de la joute politique. Ce choix de l'auteur distingue diamétralement Bergeret de Coignard, puisque ce dernier, convaincu de

la médiocrité de tout régime, ne prenait parti que dans le monde des idées et non dans la réalité. Bergeret devient un érudit qui se mêle aux affaires publiques en s'opposant notamment aux nationalistes Lacrisse, Panneton, Chassons des Aigues et Henri Léon. Il se transforme en intellectuel du XX^e siècle. Bergeret souhaite une société nouvelle où chacun recevrait le prix de son travail, profession de foi socialiste exposée pendant tout un chapitre. En somme, la tétralogie entière est animée par la nostalgie d'une politique pratiquée plus noblement que la politique contemporaine, et elle se termine par l'évocation d'un État idéal.

Les sept romans font la part belle aux discussions intellectuelles, qu'elles impliquent des interlocuteurs ou qu'elles soient de l'ordre du monologue intérieur. Cette forme romanesque où la parole prime sur l'action apparaît comme un cadre propice à l'épanouissement de personnages d'érudits dont le travail s'ancre dans la réflexion.

1. BONNARD, COIGNARD ET BERGERET

Les trois protagonistes sont des hommes d'âge mur, Bonnard étant vraisemblablement le plus vieux et Bergeret le plus jeune. Ils mènent une vie assez solitaire, très rangée dans les cas de Bonnard et de Bergeret et plus vagabonde pour Coignard, le bon vivant qui, malgré son ardente foi, se laisse tenter par les plaisirs du vin et de la chair. Si les domestiques de Bonnard et Bergeret servent de compagnie, ce sont surtout les étudiants et les animaux – les chats Hamilcar et Hannibal appartenant à Bonnard et le chien Riquet rescapé par la bonne de Bergeret – qui rompent la solitude des érudits. M. Gélis ainsi que Jeanne font renaître Bonnard, Jacques Tournebroche devient l'acolyte de Coignard et M. Roux et M. Goubin permettent à Bergeret de sentir que ses exposés magistraux ne tombent pas dans les oreilles de sourds. Le lecteur en sait peu sur les origines

de ces trois hommes; on ignore tout de la famille de Jérôme Coignard et son passé n'est révélé que lorsqu'il cite brièvement ses précédents métiers, qu'il a souvent dû abandonner à cause d'inconduites. La famille de Sylvestre Bonnard est un peu moins mystérieuse; dans une courte anecdote d'enfance, il présente rapidement son père, sa mère ainsi qu'un vieil oncle. Il est aussi brièvement question de sa rencontre avec Clémentine, jeune femme dont il était tombé amoureux et qu'il n'a pas pu épouser. Quant à Lucien Bergeret, il faut attendre le second tome de la tétralogie pour obtenir des informations sur sa famille; on recueillera alors quelques bribes sur celle de sa femme, sur sa fille aînée Pauline – jamais sur la cadette –, son père et sa sœur, Zoé. On ne sait rien de sa jeunesse.

Ce flou sur l'histoire intime des érudits est contrebalancé par la précision avec laquelle France décrit leur profession. Bonnard est diplômé de l'École nationale des Chartes, institution qui, depuis 1821, forme ses étudiants aux sciences auxiliaires de l'histoire : archéologie, géologie, diplomatique, philologie, etc. Bonnard est d'ailleurs aussi archéologue : « En ma qualité d'archéologue, j'ai ouvert des tombeaux, remué des cendres, pour recueillir des lambeaux d'étoffes, les ornements de métal et de gemmes qui étaient mêlés à ces cendres¹¹. » De plus, comme il se plaît à le préciser, il appartient à une société prestigieuse : « Mon nom est peu connu, mais c'est celui d'un membre de l'Institut¹², et c'est assez pour moi que mes amis ne l'oublient pas¹³. » Coignard, quant à lui, est « docteur en théologie et licencié ès arts¹⁴ », il a été bibliothécaire de l'évêque de Séez, secrétaire auprès d'un seigneur huguenot pour qui il retranscrivait des libelles sur la

¹¹ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 219.

¹² Il est ici question de l'Institut de France, qui regroupe l'Académie française, l'Académie des inscriptions et belles-lettres, l'Académie des sciences, l'Académie des sciences morales et politiques, l'Académie des beaux-arts.

¹³ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 181.

¹⁴ Anatole France, *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, op. cit., p. 16.

religion et il a enseigné les arts libéraux au Collège de Beauvais. Enfin, Bergeret est maître de conférences à la faculté des lettres de l'université de Tourcoing, spécialiste de la littérature latine et plus spécifiquement de l'œuvre de Virgile. Il provient d'une famille de lettrés : son père était « professeur de rhétorique au lycée Saint-Omer¹⁵ ».

1.1. Des érudits sceptiques

Sylvestre Bonnard, Jérôme Coignard et Lucien Bergeret sont tous trois des philologues. Cette profession consacre leur statut d'érudits au sens où le synthétise François Brizay dans son introduction au collectif *Érudition et culture savante* : « L'érudition est ainsi définie comme la maîtrise d'un savoir qui confère une connaissance profonde et étendue dans les domaines de la philologie et de l'histoire¹⁶. » Bien qu'ils n'aient pas tous la même formation, les trois hommes possèdent une maîtrise approfondie du grec et du latin, et s'intéressent à l'histoire des textes ainsi qu'à leurs différentes éditions. Pour affermir plus encore leur statut, Anatole France place ses trois érudits dans le sillage de plusieurs grands noms de l'érudition et de la bibliophilie. Ainsi, l'abbé Coignard mentionne les noms de Scaliger¹⁷, de Nicolas-Claude Fabri de Peiresc, de Groslier et de Canevarius¹⁸, Bonnard évoque Louis Morèri¹⁹, Claude Charles Fauriel et Augustin Thierry²⁰, et Bergeret s'inspire d'Ernest Renan²¹.

¹⁵ Anatole France, *L'Orme du mail*, op. cit., p. 814.

¹⁶ François Brizay, « Introduction érudition et culture savante » dans *Érudition et culture savante*, François Brizay et Véronique Sarrazin [dir.], Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015, p. 7

¹⁷ Anatole France, *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, op. cit., p. 14. *Comme il ne précise pas le prénom, il est impossible de savoir s'il s'agit de Jules César Scaliger (1484-1558) ou de son fils Joseph-Juste Scaliger (1540-1609), tous deux grands érudits.

¹⁸ *Ibid.*, p. 46.

¹⁹ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 161 et p. 171.

²⁰ *Ibid.*, p. 288.

²¹ Anatole France, *L'Anneau d'améthyste*, op. cit., p. 81 et p. 143.

Vraisemblablement en réaction au positivisme qui règne à la fin du XIX^e siècle, les érudits franciens sont profondément sceptiques. Ils remettent en question la capacité de l'homme à saisir le monde qui l'entoure – « que sont les lunettes, astrolabes, boussoles, sinon moyen d'aider les sens dans leurs illusions et de multiplier l'ignorance fatale où nous sommes de la nature²² ». Ainsi, dans sa préface aux *Opinions de M. Jérôme Coignard*, France parle de son personnage comme d'un homme qui « ne se rangeait point sans examen à la commune opinion, hors en ce qui touche la foi catholique²³ », à qui « l'esprit de système [faisait] défaut²⁴ » et à « la sagesse désabusée²⁵ ». Lucien Bergeret, comme l'abbé, exprime à plusieurs occasions son scepticisme politique et surtout son pessimisme au sujet de l'évolution morale : « Les hommes furent jadis ce qu'ils sont à présent, c'est-à-dire médiocrement bons et médiocrement mauvais²⁶. » France écrit également que M. Bergeret se fortifie dans la « pensée que notre orgueil est la première cause de nos misères, que nous sommes des singes habillés²⁷ ». Le scepticisme de Sylvestre Bonnard se concentre tout particulièrement sur les sciences historiques. À l'image de son créateur, il n'a pas confiance en la science et s'oppose au courant positiviste qui submerge alors la littérature²⁸, ce qui lui fait apprécier le discours de son élève Gélis quand il demande : « Or, comment un historien juge-t-il qu'un fait est notable ou non? Il en juge arbitrairement, selon son goût et son caprice, à son idée, en artiste enfin!²⁹ » Yuko Rokukawa note l'intérêt de France pour

²² Anatole France, *Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, op. cit., p. 267.

²³ *Ibid.*, p. 210.

²⁴ *Ibid.*, p. 211.

²⁵ Anatole France, *Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, op. cit., p. 216.

²⁶ Anatole France, *L'Orme du mail*, p. 759.

²⁷ Anatole France, *Le Mannequin d'osier*, p. 933.

²⁸ Marie-Claire Bancquart, *Anatole France un sceptique passionné*, Paris, Calmann-Lévy, 1984, p. 115.

²⁹ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, p. 306.

l'écriture de l'Histoire et, en particulier, sa conception de cette discipline comme un art et non comme une science :

Anatole France défend l'écriture littéraire des anciens grands historiens, tout en reconnaissant leur incertitude scientifique, à contre-courant de la tendance nouvelle. Et nous avons observé dans ses arguments son vif intérêt pour l'étude historique et son point de vue stable sur l'Histoire : par définition, l'Histoire est incertaine en s'appuyant sur la subjectivité de l'historien, et l'Histoire n'est pas une science, mais un art³⁰.

Les trois érudits ne croient pas en la capacité des hommes à réellement devenir « maîtres et possesseurs de la nature³¹ » et même si un tel pouvoir était possible, ils ne le jugeraient pas souhaitable. Dans *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, Jérôme Coignard répète, comme un leitmotiv, une phrase qui souligne l'absence de pouvoir de l'homme sur sa destinée : « Nous sommes le jouet des vents³². »

Si les trois hommes doutent de la science, ils voient cependant l'érudition d'un bon œil, la jugeant utile, grande et salvatrice : « J'ai éprouvé plusieurs manières de vivre et j'estime que la meilleure est, s'adonnant à l'étude, d'assister en paix aux vicissitudes des hommes, et de prolonger, par le spectacle des siècles et des empires, la brièveté de nos jours³³. » Pourtant, dans l'absolu, ils demeurent conscients de la vanité des lettres. S'ils vivent et s'épanouissent parmi les livres, ils n'en regardent pas moins de haut leur profession et restent modestes. En parlant à son chien Riquet, Bergeret ne peut que constater que son intelligence méticuleusement cultivée, au regard de la grande vérité,

³⁰ Yuko Rokukawa, *Écriture de la pureté dans l'œuvre d'Anatole France*, Littératures, Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2013. Français, p. 44.

³¹ René Descartes, *Le Discours de la méthode*, texte établi par Victor Cousin, Paris, Éditions Levrault, 1824, p. 192.

³² Anatole France, *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, op. cit., p. 60 et p. 100.

³³ *Ibid.*, p. 170.

égale celle de l'animal : « Flaire, flaire, [...] prends du monde extérieur toutes connaissances qui peuvent parvenir à ton simple cerveau [...]. Et que moi, cependant, j'observe, je compare, j'étudie : nous ne saurons jamais ni l'un ni l'autre, ce que nous faisons ici et pourquoi nous y sommes³⁴. » Lorsque la superficielle M^{lle} Préfère, devant la bibliothèque de Sylvestre Bonnard, le complimente sur la quantité de livres qu'il a lus, il lui répond simplement : « Hélas! Oui, [...] et c'est pour cela que je ne sais rien du tout, car il n'y a pas un de ces livres qui n'en démente un autre, en sorte que, quand on les connaît tous, on ne sait que penser³⁵. » Il n'est pas le seul à être embarrassé par cette somme de connaissances, toutes approximatives et relatives. Jacques Ménétrier, l'élève de l'abbé Coignard, s'abstient de publier, en son temps, son compte rendu des diverses conversations entre son tuteur – un maître qui se répétait cette même maxime : « heureux qui sait qu'il est également vain d'être académicien et de ne pas l'être³⁶ » – et les clients de la librairie *À l'Image sainte Catherine*, car « formé par un si bon maître, il jugeait sainement de la gloire littéraire et l'estimait à sa juste valeur, c'est-à-dire autant comme rien³⁷ ».

1.2. Leur panthéon

Dans l'ouvrage qu'elle consacre à l'intertextualité, Tiphaine Samoyault explique que l'analyse de cette notion informe « sur le fonctionnement de la mémoire qu'une époque, un groupe, un individu ont des œuvres qui les ont précédés ou qui sont leur contemporaines³⁸ ». D'une part, les auteurs et les œuvres qui composent le panthéon des trois érudits renseignent sur l'étendue, tant dans les époques que dans les genres, de leurs

³⁴ Anatole France, *L'Anneau d'améthyste*, op. cit., p. 69.

³⁵ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 264.

³⁶ *Ibid.*, p. 283.

³⁷ Anatole France, *Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, op. cit., p. 208.

³⁸ Tiphaine Samoyault, *L'intertextualité. Mémoire de la littérature*, Paris, Éditions Nathan, 2001, p. 50.

lectures. D'autre part, la manière dont ils laissent transparaître ces références est révélatrice de leur symbiose avec la littérature.

Les érudits sceptiques citent des auteurs et des œuvres canoniques, mais aussi des auteurs qui ont tranquillement investi l'ombre. Si Sylvestre Bonnard évoque Sophocle, Horace, Virgile, Dante, Cervantès, Rabelais, Shakespeare, Corneille, Molière, La Fontaine, les poètes de la Pléiade et Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre, il parle aussi de Jacques-Philippe de Bergame³⁹, moine augustin né en 1434 et mort en 1520 qui composa des biographies de femmes illustres – dont celle de la Pucelle –, Gabriel Bonnot de Mably⁴⁰, Guillaume-Thomas de Raynal⁴¹, Évariste de Parny⁴² ou encore Gauthier de Coincy⁴³ dont il publie une édition des œuvres poétiques. Il laisse aussi place à des auteurs qui n'appartiennent pas au corpus français, tel Walter Scott, dont il révère l'art : « [T]out le passé vit dans ses admirables romans; c'est de l'histoire, c'est de l'épopée⁴⁴. » Bonnard célèbre également la « puissance vitale⁴⁵ » de Goethe et « sa magnifique pensée⁴⁶ ». L'érudit puise abondamment dans le passé antique, et parfois dans un passé plus rapproché, en tentant de ne jamais trop déborder vers le présent, se limitant à quelques auteurs de la première moitié du XIX^e siècle. Il faut noter que ce cortège est composé d'auteurs associés à différents genres littéraires : épopée, tragédie, poésie, chanson, conte, roman. Il est également formé par des auteurs scientifiques comme Ambroise Paré, « qui procéda le

³⁹ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 177.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 227.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² *Ibid.*, p. 304.

⁴³ *Ibid.*, p. 220.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 307.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 247.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 248.

premier à la ligature des artères et qui, ayant trouvé la chirurgie exercée par des barbiers empiriques, l'éleva à la hauteur où elle est aujourd'hui⁴⁷ ».

La prégnance du passé reculé ainsi que l'éclectisme ne font pas défaut au panthéon de l'abbé Jérôme Coignard, dont les lectures incluent entre autres Homère, les poètes bachiques, Anacréon, Platon, Épictète, Deucalion, Tite-Live, César, saint Basile, saint Augustin, Cassiodore, Jean Chrysostome⁴⁸, Boèce, Boccace, Cervantès, Érasme et Guillaume Amfrye de Chaulieu⁴⁹, qui est probablement l'auteur le plus contemporain de Coignard. Il évoque aussi Galilée, Copernic et Fontenelle, qu'il ne peut voir, en raison de sa foi, que comme les créateurs d'une « vaine imagerie, propre seulement à troubler les esprits faibles⁵⁰ ». Hommes de science, hommes politiques, historiens, philosophes, théologiens, poètes et romanciers forment le panthéon de l'abbé. En vantant les mérites de Pétrone et d'Apulée, Coignard insiste sur la supériorité des Anciens : « Les Modernes sont inférieurs aux Anciens dans l'épopée et dans la tragédie. Mais si nous ne surpassons pas les Grecs et les Latins dans le conte, ce n'est pas la faute des dames de Paris, qui ne cessent d'enrichir la matière par divers tours ingénieux et gentilles inventions⁵¹. »

Lucien Bergeret est lui aussi fortement marqué par la littérature antique : les chants de *L'Énéide* occupent toutes ses journées, mais plusieurs autres œuvres sont présentes à son esprit. Virgile côtoie ainsi Cadmus, Homère, Alcée de Mytilène, Pindare, Sappho, Catulle, Pétrone, Marc Aurèle, Bossuet, Confucius, Rabelais, Molière, Racine, La Fontaine, Fénelon, Copernic, Galilée, Laplace, Camille Flammarion, Bonaventure Des Périers, les

⁴⁷ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 251.

⁴⁸ Anatole France, *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, op. cit., p. 169.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 12.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 107.

⁵¹ *Ibid.*, p. 142.

conteurs moins connus que sont Antoine Le Métel d'Ouille, Eutrapel, Nicolas de Cholière, Guillaume Bouchet⁵² et les contemporains, Leconte de Lisle, Zola, Renan et Verlaine. Les trois érudits sceptiques, en affichant une culture lettrée si vaste, variée dans les époques – bien qu'il y ait une forte prédominance de l'Antiquité – tout comme dans les types d'auteurs et les genres auxquels ils s'attachent, apparaissent comme inaltérés par la tendance romantique qui déplace la notion d'héritage au début du XIX^e siècle. À cette époque on se demande plus que jamais ce qu'est l'héritage et ce que signifie être un héritier.

Judith Schlanger décrit la réponse du romantisme dans *La mémoire des œuvres* :

C'est justement cette question que le romantisme a bouleversée, en redistribuant l'horizon des lettres. On sait comment : les Anciens perdent leur privilège fondateur et normatif; la carte des littératures nationales est jouée à fond; et chaque littérature nationale se détache, un peu dédoublée, un peu décalée, sur le patrimoine commun. Désormais, le patrimoine commun aux lettrés n'est plus (n'est plus censé être) l'Antiquité partagée [...]⁵³.

La mémoire est désormais résolument nationale. La variété des auteurs convoqués par les trois érudits témoigne donc de leur écart par rapport à l'air du temps et confirme leur tempérament à la fois éclectique, curieux de tout, et sceptique. Bonnard, Coignard et Bergeret ne peuvent abonder dans un seul sens, se nourrir des enseignements d'une seule école et préfèrent s'abreuver à plusieurs sources. La multiplicité des références et l'importance qu'elles jouent dans le déroulement des romans de France les rapproche des œuvres que Laurent Demanze qualifie de fictions encyclopédiques, tels *Bouvard et Pécuchet* et *La Tentation de saint Antoine* au XIX^e siècle et le *Nom de la Rose* et *Les Années* au XX^e siècle. Selon Demanze, l'objet principal de ces textes est de proposer une

⁵² Anatole France, *Le Mannequin d'osier*, op. cit., p. 933.

⁵³ Judith Schlanger, *La mémoire des œuvres*, Paris, Éditions Verdier, 2008, p. 104.

forte critique de la pensée dogmatique : « La fiction encyclopédique signe [...] le crépuscule des visions homogènes du monde, pour en souligner à l'inverse des perspectives juxtaposées et inconciliables, transformant le monde en un kaléidoscope de connaissances et une myriade de savoirs⁵⁴. » La nature du corpus d'auteurs qui peuple l'esprit des érudits est en parfaite cohérence avec leur scepticisme : le doute ne leur permet pas de se satisfaire d'un seul auteur, d'une seule œuvre. Qui plus est, les érudits franciens cultivent un intérêt tout particulier pour ce que Judith Schlanger appelle les « limbes » : ces « terres d'absence où sommeille ce qui n'est pas en usage, les livres que personne ne consulte, les idées qui n'ont plus cours, des constructions que rien n'anime⁵⁵ ». Ces limbes sont la nourriture de l'érudit qui voit en elles une valeur inestimable : dans le document tabletté et poussiéreux ou dans l'auteur oublié, il entrevoit la possibilité de faire rejaillir un sens perdu et de participer à son relais au sein de la culture.

Les pratiques citationnelles des trois érudits sont semblables. S'ils citent parfois exactement une œuvre, le plus souvent, ils utilisent ce que Tiphaine Samoyault nomme la référence, c'est-à-dire un procédé qui « n'expose pas le texte cité, mais y renvoie par un titre, un nom d'auteur, de personnage ou l'exposé d'une situation spécifique⁵⁶ ». Le rapport entre texte citant et texte cité est, dans le cas de la référence sans citation, assez ténu, « l'hétérogénéité textuelle est quasiment absente⁵⁷ », aucune marque typographique n'isole les deux textes. Cette recherche de proximité consolide le lien entre les érudits et les textes. Ils les possèdent et les ont absorbés de manière, comme le professe Montaigne dans « De

⁵⁴ Laurent Demanze, « Les fictions encyclopédiques » dans Éric Méchoulan [dir.], *Érudition et fiction*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 71.

⁵⁵ Judith Schlanger, *La mémoire des œuvres*, op. cit., p. 181.

⁵⁶ Tiphaine Samoyault, op. cit., p. 35.

⁵⁷ *Ibid.*

l'éducation des enfants », à les « mettre en cent visages, et [les] accommoder à autant de divers sujets », ils « change[nt] la façon et la forme de ce qu'on [leur] avait donné à cuire⁵⁸ ». Cette absorption, fait dire à Marie-Claire Bancquart, au sujet de Jérôme Coignard : « [S]a culture n'est pas pesante. Il l'a confrontée à la vie. Elle fait partie de son être⁵⁹. » Lorsque l'abbé voit pour la première fois la bibliothèque de M. d'Astarac, il en est si ébloui que, pour en amplifier la beauté, il la place au-dessus des champs Élysées décrits par Virgile et, ce faisant, met presque en adéquation les effets que produisent sur lui ses sens et la description purement textuelle de l'auteur antique : « Il n'est point de séjour plus plaisant, à mon gré, non point même les champs Élysées décrits par Virgile⁶⁰. » Lors d'une discussion avec M. Rockstrong sur le gouvernement des États, Coignard avoue qu'il n'y brillerait pas, étant trop enclin à la méditation et trop peu à l'action. Il se compare alors à Sancho Pança qui, après avoir gouverné l'île de Barataria de façon mesurée pendant une semaine, se fait renverser très rapidement : « Malheureusement, j'ai médité les actions des hommes et les mœurs des cités; c'est pourquoi je ne suis plus digne de gouverner une île, comme Sancho Pança⁶¹. » Le personnage devient pour Coignard, dans cette référence, un homologue, un égal à qui il peut comparer sa propre existence, ses propres défauts. Dans le même esprit, Sylvestre Bonnard comparera la revêche Mlle Préfère à l'héroïne de Bernardin de Saint-Pierre : « Mlle Préfère se confie au bras robuste du conducteur avec les grâces pudiques d'une Virginie réchappée du naufrage et résignée cette fois à se laisser

⁵⁸ Michel de Montaigne, « De l'institution des enfants », *Essais*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio », 2009, tome 1, p. 317.

⁵⁹ Marie-Claire Bancquart, *Anatole France un sceptique passionné*, *op. cit.*, p. 187.

⁶⁰ Anatole France, *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, *op. cit.*, p. 46.

⁶¹ Anatole France, *Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, *op. cit.*, p. 294.

sauver⁶². » Il rapprochera aussi la figure d'Antigone de Jeanne Alexandre, sa protégée⁶³. Enfin, il s'associe aux personnages de la commedia dell'arte, Cassandre et Bartholo et se somme lui-même d'être moins grincheux : « Cassandre, sois heureux! Bartholo, réjouis-toi⁶⁴! »

Lucien Bergeret accommode à divers sujets son panthéon d'auteurs et d'œuvres, plus particulièrement *L'Odyssée*, qui surgit au moins à deux reprises lorsqu'il évoque sa vie domestique. D'abord, il s'insurge que sa nouvelle bonne, Angélique, lui présente la volaille à découper, au début du souper, avant de se ressaisir en se rappelant l'idée antique qui veut que seul l'homme puisse partager et dispenser la chair précieuse de l'animal. Il pense immédiatement au divin porcher Eumée, découpant les parts dans son étable devant un Ulysse méconnaissable⁶⁵. Ensuite, les aventures du roi d'Ithaque lui reviennent au moment où il visite la maison de son enfance : « Ainsi, dans l'appartement vide, comme Ulysse au pays des Cimmériens, M. Bergeret appelait à lui des ombres⁶⁶. » Ces deux associations montrent l'importance de cette œuvre dans l'imaginaire de l'érudit qui se comprend mieux lui-même à travers elle.

Les trois érudits oscillent entre deux attitudes : l'admiration et parfois une certaine désinvolture. L'admiration parce qu'ils se considèrent petits devant la grandeur des auteurs de l'Antiquité, du Moyen Âge et de la Renaissance. La désinvolture parce qu'ils affichent

⁶² Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 271.

⁶³ *Ibid.*, p. 300.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 308.

⁶⁵ Anatole France, *M. Bergeret à Paris*, op. cit., p. 194.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 215.

une certaine légèreté dans leur reprise des idées de ces auteurs qu'ils vont parfois s'approprier sans gêne, cannibaliser.

L'admiration pour les auteurs du passé est déployée à travers les sept romans, dont elle constitue l'un des thèmes centraux. Elle se manifeste le plus clairement par l'idée que jamais ni Bonnard, ni Coignard, ni Bergeret ne pourront parvenir à marquer l'histoire comme leurs prédécesseurs l'ont fait. Plus concrètement, les trois personnages vont s'appuyer sur ces auteurs pour défendre leur propre entreprise d'écriture. Sylvestre Bonnard, narrant ses aventures dans un journal, justifie son long silence en invoquant l'importante ellipse dans l'action du *Conte d'hiver* de Shakespeare : « J'ai laissé dans ce journal, comme Shakespeare dans sa comédie, un long intervalle dans l'oubli, et je fais, à l'exemple du poète, intervenir le Temps, pour expliquer l'omission de six années⁶⁷. » Bien que superficielle, cette affiliation avec l'œuvre du dramaturge anglais le rassure : l'imitation des grands est réconfortante. Lorsque Coignard évoque un projet d'écriture, il parle de composer un nouvel *Éloge de la folie* et dit vouloir être « un autre Érasme⁶⁸ ». Ainsi, la création apparaît indissociable de l'imitation. À l'instar de Bernard de Chartres⁶⁹, France souligne l'importance des penseurs et des figures du passé pour les érudits en créant une première image : celle de Sylvestre Bonnard, s'appuyant à chacun de ses pas sur une canne dont la pomme est ornée d'un Don Quichotte galopant et d'un Sancho Pança les bras au ciel. « Depuis trente ans, je la porte, cette canne, à chaque course mémorable ou solennelle que je fais, et les deux figurines du seigneur et de l'écuyer m'inspirent et me

⁶⁷ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 169.

⁶⁸ Anatole France, *Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, op. cit., p. 256.

⁶⁹ Auteur de la fameuse métaphore qui souligne l'importance et la grandeur des Anciens : « des nains sur des épaules de géants ».

conseillent. Je crois les entendre⁷⁰. » Puis, une seconde image, celle d'un Bergeret qui se rappelle avoir souvent levé les yeux vers la statuette de Spartacus qui « sur la cheminée, du haut de la pendule », croisait les bras et « jetait un regard indigné⁷¹ » sur le salon familial. Dans les deux cas, les érudits révèrent le passé, ils font partie d'une génération qui admire et, comme le décrit Schlanger, qui « se pose comme celle qui vient après dans le temps, quand le meilleur est déjà là – et surtout, comme celle qui est secondaire en droit, et qui regarde le meilleur de bas en haut et du dehors⁷² ».

Les érudits sceptiques adoptent parfois la désinvolture de Montaigne qui, dans ses *Essais*, convoque la bibliothèque « au même titre que sa pensée propre⁷³ ». Cette attitude va plus loin que la référence, puisqu'il s'agit alors de plagiat, inconscient ou non : les érudits s'approprient alors entièrement un discours sans faire aucune allusion à l'œuvre ou à l'auteur dont ils s'inspirent. Certains de ces emprunts peuvent être démasqués d'emblée, alors que d'autres sont plus dissimulés. Bergeret, évoquant Titus au cours d'une conversation sur l'antisémitisme avec M. de Terremonde, dit : « Bérénice lui fut tendrement attachée et vous savez qu'il la quitta malgré lui et malgré elle⁷⁴. » Qu'il copie les vers de Racine, eux-mêmes copiés du *invitus invitam* de Suétone, relève de l'évidence pour le lecteur attentif. Est-ce la raison pour laquelle le personnage ne se donne pas la peine de préciser sa source? Est-ce inconsciemment que cette expression lui vient en tête, tant elle est attachée au sort du couple légendaire? Quoi qu'il en soit, il s'empare d'une formulation dont il n'est pas l'inventeur. Toujours dans la description des amours,

⁷⁰ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 224.

⁷¹ Anatole France, *M. Bergeret à Paris*, op. cit., p. 213.

⁷² Judith Schlanger, *La mémoire des œuvres*, op. cit., p. 92.

⁷³ Tiphaine Samoyault, op. cit. p. 102.

⁷⁴ Anatole France, *L'Anneau d'améthyste*, op. cit. p. 143.

Sylvestre Bonnard, lui, dissimule de façon plus subtile sa source. Pour évoquer la seule femme qu'il ait aimée, il écrit : « Dans mon âme, encombrée d'un fatras de vieux textes et de vieilles formules, je retrouve, comme une miniature dans un grenier, un clair visage avec des yeux de pervenche...⁷⁵ » Cette comparaison entre le souvenir de l'aimée et la miniature trouvée dans un grenier ou dans un coffre, il l'emprunte aux auteurs du Moyen Âge qui s'en servent comme d'un topos pour décrire l'amour passé entre un clerc et sa dame⁷⁶. Guillaume de Machaut en donne un exemple dans le *Voir dit* tout comme Jean Froissart dans *Le Joli Buisson de Jonece* où Philosophie enjoint le narrateur à ressortir le portrait de sa dame d'un vieux coffre pour y puiser une matière littéraire⁷⁷.

Admiration et appropriation semblent ainsi aller de pair. La seconde, si elle oublie de payer ses redevances – bien que l'on soit moins tenu de le faire à l'oral –, participe tout de même à une volonté d'imitation, et l'on ne souhaite imiter que ce qui est beau et grand. Le passé enrichit le présent diraient les trois érudits. Sylvestre Bonnard résout bien cette tension entre héritage et création, passé et présent, admiration et appropriation lorsqu'il écrit : « Tout ce qui a vécu est l'aliment nécessaire des nouvelles existences. L'Arabe qui se bâtit une cabane avec les marbres des temples de Palmyre est plus philosophe que tous les conservateurs des musées de Londres, de Paris et de Munich⁷⁸. » Autrement dit, l'admiration statique ne mène à rien et c'est plutôt l'admiration créative qui rend hommage aux Anciens : c'est en changeant la forme de ce qu'ils étudient que les érudits peuvent faire

⁷⁵ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 171.

⁷⁶ Jacqueline Cerquiglini-Toulet, *La couleur de la mélancolie : la fréquentation des livres au XIV^e siècle 1300-1415*, Paris, Éditions Hatier, 1993, p. 127.

⁷⁷ Jean Froissart, *Le Joli Buisson de Jeunesse*, traduit en français moderne et annoté par Marylène Possamai-Perez, Paris, Éditions Honoré-Champion (Traductions des classiques français du Moyen Âge), 1995, p. 63 (v. 463-467).

⁷⁸ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 205.

passer les textes à la postérité. Judith Schlanger mentionne d'ailleurs l'érudition comme un moyen de survie de la littérature, car si l'érudition s'intéresse au sens général d'une œuvre, c'est surtout aux diverses transformations de ce sens, au fil du temps, qu'elle se consacre. Ainsi l'érudition, plus qu'un mode de connaissance ou qu'une activité intellectuelle, serait « une manière d'être dans la durée⁷⁹ ».

1.3. Le rapport au livre

L'abondance et la nature des références qui parsèment les sept romans confirment le rapport intime qu'entretiennent les trois érudits avec les auteurs anciens. Or il faut voir que ce lien entre les personnages et la littérature, au sens large, n'est pas uniquement abstrait, mais aussi des plus incarnés. Si les esprits de Bonnard, Coignard et Bergeret sont pénétrés par l'amas de connaissances et de beautés que contiennent les textes, ils ne sont pas pour autant indifférents au véhicule de ces textes, à leur support, qu'est le livre papier. Michel Foucault évoque d'ailleurs, dans son essai *La Bibliothèque fantastique. À propos de La Tentation de saint Antoine de Gustave Flaubert*, un nouvel espace de l'imagination, ressuscité de la Renaissance par le XIX^e siècle, qu'est le livre physique : « Un chimérique peut naître de la surface noire et blanche des signes imprimés, du volume ferme et poussiéreux qui s'ouvre sur un envol de mots oubliés; il se déploie soigneusement dans la bibliothèque assourdie, avec ses colonnes de livres, ses titres alignés et ses rayons [...]»⁸⁰ » Ainsi apparaissent, à la suite de *La Tentation de saint Antoine*, ces romans d'Anatole France qui, comme le poème en prose de Flaubert, « se rapporte[nt] sur le mode sérieux à l'immense domaine de l'imprimé⁸¹ » et qui « s'étend[ent] sur l'espace des livres

⁷⁹ Judith Schlanger, *La mémoire des œuvres*, op. cit., p. 181.

⁸⁰ Michel Foucault, *La Bibliothèque fantastique, à propos de La Tentation de saint Antoine de Gustave Flaubert*, Bruxelles, La lettre volée, 1995, p. 9.

⁸¹ *Ibid.*, p. 10.

existants⁸² ». Ces livres, véritables personnages en filigrane des romans de France, suscitent un plaisir esthétique, sensuel, chez les trois érudits, mais ils sont également à la source de leur profession respective, ils sont la matière sur laquelle ils se penchent au jour le jour.

Dans *Monsieur Bergeret à Paris*, Lucien Bergeret est enfin libéré de sa province et, avec elle, il quitte une demeure où son cabinet minuscule était trop souvent envahi par les accessoires capillaires de sa femme et de ses filles : « [I]l s'attristait de trouver des bigoudis sur sa table à écrire, et de voir ses manuscrits brûlés par des fers à friser⁸³. » À Paris, il dispose d'une vaste pièce où il peut s'adonner à ses travaux de traduction, mais surtout où il peut être en réelle communion avec ses outils de travail : les livres. « M. Bergeret plongeait la lame de son couteau d'ivoire dans les pages des nouvelles *Mille et Une Nuits*. Il aimait à couper les feuillets des livres. C'était un sage qui se faisait des voluptés appropriées à son état⁸⁴. » La possibilité de jouir tranquillement d'un contact physique avec les livres est étroitement liée au bonheur de Bergeret. Coignard emploie ce même mot, volupté, au sujet de l'effet qu'a sur lui la bibliothèque possédée par M. d'Astarac : « Je vais, dit l'abbé, monter une fois encore dans cette auguste bibliothèque où je goûtai d'austères voluptés et que je ne reverrai plus⁸⁵. » Et, comme son homologue Bergeret, les mains de Coignard appellent désespérément le papier : « Hélas! quand reverrai-je la rôtisserie de *La reine Pédaque* et la librairie de M. Blaizot, *À l'Image sainte Catherine*, où j'avais tant de plaisir à feuilleter les livres nouvellement arrivés d'Amsterdam et de La Haye⁸⁶! » C'est aussi le

⁸² Michel Foucault, *op. cit.*, p. 10.

⁸³ Anatole France, *L'Orme du mail*, *op. cit.*, p. 817.

⁸⁴ Anatole France, *M. Bergeret à Paris*, *op. cit.*, p. 273.

⁸⁵ Anatole France, *La rôtisserie de la reine Pédaque*, *op. cit.*, p. 146-147.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 131.

nez avide de Coignard qu'attirent les livres étalés sur les tréteaux des bouquinistes du Pont-Neuf, car « ils y étaient parfumés d'une odeur de friture, par le voisinage des marchandes de beignets; et ce grand homme y respirait en même temps les chères odeurs de la cuisine et de la science⁸⁷ ». L'ensemble du corps de Coignard est attiré par les livres.

Cette jouissance des sens devant le livre qu'il faut toucher, sentir et regarder, Daniel Desormeaux la considère comme un élément central de la poétique de l'auteur :

France est un écrivain qui ne conçoit aucune vérité profonde de l'amour humain sans une certaine manifestation sensuelle, et il ne croit pas non plus que le moindre rapport bienfaisant avec les livres puisse se passer de plaisir tactile. C'est donc un sensualiste qui, lorsqu'il s'oublie, prise livres et autres documents autographes jusque dans leur matérialité même⁸⁸.

Ainsi, Sylvestre Bonnard, en vieillissant « [s]e prend d'amour pour les deux antiquités, et désormais les poètes de la Grèce et de l'Italie sont, dans la cité des livres, à la hauteur de [s]on bras⁸⁹ ». Dans ce court commentaire sur l'ordonnancement de sa bibliothèque, le philologue révèle l'importance d'instaurer une proximité entre lui et les livres qui, par ces temps-là, ont gagné sa faveur. Grâce à cette organisation, il peut tirer sans effort un livre du rayon le plus proche et plonger dans un drame de Sophocle. Pour Bonnard, moins épicurien que Coignard, c'est tout particulièrement le regard qui s'immobilise dans une contemplation totale mais discrète des livres. Lorsqu'il trouve enfin le manuscrit du clerc Toutmouillé de la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, rue Lafitte à Paris, son extase est contenue dans ses yeux : « Les légendes et le poème de Jean Toutmouillé, c'était là le

⁸⁷ Anatole France, *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, op. cit., p. 265.

⁸⁸ Daniel Desormeaux, *La Figure du bibliomane : Histoire du livre et stratégie littéraire au XIX^e siècle*, Saint-Genouph, Nizet, 2001, p. 203.

⁸⁹ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 300.

trésor. J'en prenais du regard tout ce que mes yeux pouvaient en contenir⁹⁰. » Le plaisir sensuel que lui procure le compagnonnage des livres surpasse infiniment tous les autres plaisirs et, qui plus est, lorsqu'il s'en trouve privé, il ne peut profiter d'aucun autre plaisir : « Les plaisirs les plus doux, celui de causer avec un homme d'esprit fin et modéré, celui de dîner avec un ami ne me font pas oublier le manuscrit, qui me manque depuis que je sais qu'il existe⁹¹. » Un soir à Naples, il se rend compte du décalage entre ses plaisirs et la « simple volupté⁹² » convoitée par le commun en observant un homme manger une glace en regardant les étoiles, et il pense : « Il ne se baisserait pas pour ramasser ce vieux manuscrit que je vais chercher à travers tant de fatigues⁹³. » Cet effort de recherche, seul l'érudit l'accomplit avec joie.

Le livre occupe une place prépondérante dans la vie des trois érudits sceptiques et suscite en eux passions et joies. En plus d'être associé au plaisir, le livre constitue le cœur du travail des érudits. Ils portent un regard sur le livre non pas en simples dilettantes, mais en savants. Et il serait juste de dire que les lettres ne sont pas pour eux une profession, mais bien une vocation.

Lorsqu'il était le bibliothécaire de l'évêque de Séez, la tâche principale de Jérôme Coignard consistait à rédiger le catalogue des manuscrits précieux de l'homme d'Église : « Ce catalogue forme deux volumes in-folio, qu'il plaça dans sa galerie, reliés en maroquin rouge, à ses armes, et dorés sur tranches. J'ose dire que c'est un bon ouvrage⁹⁴. » Les précisions sur l'apparence du catalogue achevé montrent encore une fois l'importance

⁹⁰ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 191.

⁹¹ *Ibid.*, p. 162.

⁹² *Ibid.*, p. 174.

⁹³ *Ibid.*, p. 175.

⁹⁴ Anatole France, *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, op. cit., p. 15.

qu'accorde l'érudit à l'aspect physique de son œuvre. Dans *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, M. d'Astarac, confie à l'abbé, qui sait déchiffrer le grec et « lire aisément ces caractères, plus semblables à des pelotons de fil à demi dévidés par un chat, qu'aux simples et tranquilles lettres de saint Jean Chrysostome⁹⁵ », la traduction des rouleaux de papyrus formant l'*Imouth* de Zozime le Panopolitain. L'érudit s'enthousiasme aussitôt : « Quelle gloire et quelles délices de lire ce manuscrit unique, retrouvé par une sorte de prodige! J'y veux consacrer mes jours et mes veilles. [...] Qu'est-ce qu'une femme auprès d'un papyrus alexandrin⁹⁶? » D'un zèle inépuisable, il poursuit sa tâche, passant ses journées « établi sur le papyrus de Zozime, sa plume dans une main, sa loupe dans l'autre⁹⁷ ». Si la table figure au nombre des deux meubles nécessaires à Coignard, c'est parce qu'elle est non seulement chargée de mets succulents, mais aussi « de doctes livres⁹⁸ ». Anatole France cultive dans les sept romans cette image de l'érudit attablé, courbé sur le texte, inattentif à son environnement, obnubilé par son travail. Coignard, malgré son scepticisme, tient en haute estime le travail du livre : « Je contribue [...] au trésor de connaissances amassé par de doctes hommes, et j'apporte ma pierre au monument de la véritable histoire qui est celle des maximes et des opinions [...] »⁹⁹.

La préparation de ses leçons portant sur la littérature latine, plus particulièrement sur *L'Énéide*, occupe une grande partie du temps de Lucien Bergeret. Il travaille aussi depuis trois ans, dans *Le Mannequin d'osier*, à l'élaboration d'un *Virgilius nauticus* qu'un éditeur lui a commandé pour en enrichir une édition savante de *L'Énéide*, préparée depuis

⁹⁵ Anatole France, *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, op. cit., p. 31.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 49.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 95.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 33.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 111.

plus de trente ans par trois générations de philologues : « Et le maître de conférences composait, fiche par fiche, ce lexique spécial. Il en concevait pour lui-même une sorte d'admiration et il s'en félicitait [...]»¹⁰⁰. » Cette fierté fait écho à celle de l'abbé Coignard. Pour Bergeret, l'accomplissement de cet ouvrage constitue un pur plaisir des sens et de l'esprit, comme l'illustre la description sensualiste de France : « Il éprouvait une véritable satisfaction à tracer sur la feuille de carton mince les caractères menus et réguliers, images et témoignages de la rectitude intellectuelle que veut la philologie¹⁰¹. » La traduction acharnée n'est pas du tout un esclavage pour Bergeret, car lorsqu'un de ses étudiants, M. Goubin, se présente à son cabinet et lui demande s'il le dérange, Bergeret répond gaiement : « Je m'amusais. Je traduisais un texte grec de l'époque alexandrine, récemment découvert à Philae, dans un tombeau¹⁰². » Sa passion pour sa profession lui vient entre autres de cette proximité avec le texte, portail vers d'autres idées et son engouement pour l'étude des textes anciens se mesure à son utilisation délicate et bienveillante des livres : « L'usage amical et patient qu'en faisait le maître leur donnait l'aspect agréable des outils rangés dans l'atelier d'un laborieux ouvrier¹⁰³. » C'est bien là l'idée maîtresse de France à propos du livre : il est au contenu, aux idées, ce que le marteau est au clou, il en est indissociable, comme le fond requiert impérativement une forme et, plus spécifiquement, une forme qui soit adéquate, belle.

Le souci constant de la forme métamorphose peu à peu l'érudit qui, comme Sylvestre Bonnard arrivé au paroxysme de l'érudition, parvient difficilement à ressentir les

¹⁰⁰ Anatole France, *Le Mannequin d'osier*, op.cit., p. 987.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 988.

¹⁰² Anatole France, *L'Anneau d'améthyste*, op. cit., p. 157.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 75.

phénomènes à la façon abstraite et instinctive de l'artiste, mais les perçoit à travers la « matérialité » des mots :

La belle nuit! Elle règne dans une noble langueur sur les hommes et les bêtes qu'elle a déliés du joug quotidien, et j'éprouve sa bénigne influence, bien que, par une habitude de plus de soixante ans, je ne sente plus les choses que par les signes qui les représentent. Il n'y a pour moi dans le monde que des mots, tant je suis philologue! Chacun fait à sa manière le rêve de sa vie. J'ai fait ce rêve dans ma bibliothèque, et, quand mon heure sera venue de quitter ce monde, Dieu veuille me prendre sur mon échelle, devant mes tablettes chargées de livres¹⁰⁴.

Ce passage révèle d'une part l'influence des livres sur l'érudit, qui ne conçoit les phénomènes qu'en termes de textes¹⁰⁵ et, d'autre part, la passion réitérée et éternelle du savant pour son objet d'étude : il souhaite que les livres soient la dernière chose sur laquelle il posera ses yeux. Ainsi, à un âge assez avancé, Bonnard accepte, enthousiaste, de se rendre à Lusance pour inventorier la riche bibliothèque du château de M. Honoré de Gabry où foisonnent de nombreux livres et manuscrits, dont certains remontent au XIII^e siècle. Il examine, note et compile l'information même lorsque ses hôtes se retirent pour dormir : « Malgré l'opposition de M. Paul, qui voulait que je m'allasse coucher, j'entrai dans ce que j'appellerai, en vieux langage, "la librairie", et je me mis au travail, à la lumière de la lampe¹⁰⁶. » Il reste si tard à la tâche qu'il finit par s'endormir sur un vieil in-folio de la *Chronique de Nuremberg* d'Hartmann Schedel. L'ultime objet sur lequel ses yeux se posent, cette journée-là – comme probablement tous les autres jours – est un livre.

¹⁰⁴ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 201.

¹⁰⁵ Lucien Bergeret est également si imprégné des textes que, lorsqu'il découvre sa femme dans les bras de son élève, M. Roux, sa réaction est « littéraire » : « Dans ce nouvel état, la pensée n'était plus simple; elle devenait sociale; il y roulait confusément des débris de vieilles théologies, des fragments du Décalogue, des lambeaux d'éthique, des maximes grecques, écossaises, allemandes, françaises, des morceaux épars de législation morale qui, battant son cerveau comme des pierres à fusil, le mettaient en feu. », *Le Mannequin d'osier*, op. cit., p. 913.

¹⁰⁶ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 207.

Le livre est la matière première de ces trois philologues qui étudient l'histoire des textes, révélée par leurs particularités matérielles et par leurs variantes. Il est central pour ces personnages qui interrompent rarement leur travail, qui vivent de l'érudition comme métier et comme plaisir. La récurrence du personnage de l'érudit permet de croire que les sept romans promeuvent cette figure et ce qu'elle valorise : la tradition, le passé, l'étude, le retrait et la mesure. En ce sens, les romans pourraient constituer une tentative d'invalidation de l'idée selon laquelle, d'après Yasmina Foehr-Jansen, « l'érudition, par la modestie apparente de ses enjeux et la discipline presque ascétique qu'elle requiert, ne p[eu]t jamais rivaliser avec l'éclat que projettent, sur ceux qui les pratiquent, les disciplines scientifiques et artistiques¹⁰⁷ ». En faisant briller l'érudit, en évacuant totalement le scientifique et l'artiste, les romans de France semblent montrer que ni l'isolement ni l'ardente rigueur que s'imposent cette figure ne sont des obstacles à son éclat : « [m]ais, parce que mes passions ne sont point de celles qui éclatent, dévastent et tuent, le vulgaire ne les voit pas¹⁰⁸ », s'insurge Bonnard. C'est entre autres par son rapport sensuel aux livres que se manifeste la splendeur de l'érudit francien.

2. LES LIEUX DE L'ÉRUDITION

Les lieux que visitent fréquemment les trois personnages, aussi bien que ceux qu'ils évitent, sont porteurs de sens. Dans leur introduction à l'ouvrage collectif *Topographies romanesques*, Audrey Camus et Rachel Bouvet défendent que : « [L]'espace romanesque constitue [...] toute la réalité dans laquelle se meuvent les personnages : loin de fournir le

¹⁰⁷ Yasmina Foehr-Janssens, « Fictions d'éruditions et figures d'érudits » dans Éric Méchoulan [dir.], *Érudition et fiction*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 217.

¹⁰⁸ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, *op. cit.*, p. 250.

seul cadre à l'intrigue, il est au fondement de l'univers fictionnel¹⁰⁹. » Il semble que le retrait de l'érudit ne soit jamais complet, car il interagit avec des environnements investis par son objet d'étude : les livres. Il est utile de mesurer cette interaction, puisqu'elle révèle quelque chose sur le niveau d'engagement de l'érudit envers le monde extérieur. Si les trois hommes sont souvent assis en solitaires à une table où sont éparpillés des manuscrits, ils vont aussi à la rencontre de marchands de livres et de collectionneurs. Ils restent parfois longtemps dans ces endroits à contempler les livres et à converser avec leur propriétaire.

2.1. La bibliothèque et le cabinet de travail

Trois types de bibliothèques apparaissent dans l'œuvre d'Anatole France. D'abord, il est question des bibliothèques institutionnelles, comme « la bibliothèque publique de Coutances¹¹⁰ » où Sylvestre Bonnard se rappelle être allé ou encore celles que Lucien Bergeret vante quand il dresse pour sa fille une liste des biens les plus précieux : « Et dans notre société même ne vois-tu pas que les biens les plus doux ou les plus splendides, routes, fleuves, forêts autrefois royales, bibliothèques, musées, appartiennent à tous¹¹¹? ». Cette présence subtile s'explique probablement par le fait que les bibliothèques publiques n'ont vu le jour en France qu'à partir de la Révolution et que leur développement est lent. Martin Lyons, dans *Le triomphe du livre. Une histoire sociologique de la lecture dans la France du XIX^e siècle*, affirme que : « En 1848, moins de deux cents villes françaises possédaient une bibliothèque publique. Bien peu étaient ouvertes plus de quelques heures par semaine,

¹⁰⁹ Audrey Camus et Rachel Bouvet, « Introduction » dans *Topographies romanesques*, Audrey Camus et Rachel Bouvet [dir.], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 9.

¹¹⁰ Anatole France, *Le crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 207.

¹¹¹ Anatole France, *M. Bergeret à Paris*, op. cit., p. 292.

et encore bien moins allaient jusqu'à prêter des livres au public¹¹². » Certaines bibliothèques parisiennes se démarquent par la quantité et la qualité de leur fond : la Bibliothèque du Roi (Bibliothèque nationale), les bibliothèques Sainte-Geneviève, de l'Arsenal et la Mazarine. C'est sans doute à celles-là que fait allusion Bergeret.

Le deuxième type est celui des bibliothèques privées que l'érudit visite pour y accomplir une tâche – cataloguer ou traduire. Entrent dans cette catégorie la bibliothèque de l'évêque de Séz et l'Astaracienne, ainsi prénommée par Jérôme Coignard qui salive de joie quand il y pénètre pour la première fois et qu'il qualifie d'« auguste¹¹³ ». L'abbé a eu l'occasion d'explorer les bibliothèques des bénédictins, qu'il tient pour « admirables¹¹⁴ ». D'ailleurs, à l'évocation de ces lieux, il affirme : « [J]e désire plus ardemment que jamais m'asseoir devant une table, dans quelque vénérable galerie, où des livres nombreux et choisis soient assemblés en silence¹¹⁵. » C'est aussi le cas de la bibliothèque de M. Honoré de Gabry, dont l'état n'est, aux goûts de Bonnard, ni absolument critique ni idéal après plusieurs années de négligence : « Dieu soit loué ! La bibliothèque, située au levant, n'a pas éprouvé d'irréparables dommages. Hors la lourde rangée de *Coutumiers* in-folio, que les loirs ont percée de part en part, les livres sont intacts dans leurs armoires grillées¹¹⁶. » Bergeret, bien qu'il n'y soit pas montré, dit avoir visité la bibliothèque d'un ami : « J'ai découvert aujourd'hui [...] dans la bibliothèque d'un ami, un petit livre rare et peut-être unique¹¹⁷. » La bibliothèque de la ville de Tourcoing est aussi convoquée,

¹¹² Martin Lyons, *Le Triomphe du livre. Une histoire sociologique de la lecture dans la France du XIX^e siècle*, Paris, Édition Promodis – Cercle de la Librairie, 1987, p. 171.

¹¹³ Anatole France, *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, *op. cit.*, p. 147.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 169.

¹¹⁵ *Ibid.*

¹¹⁶ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, *op. cit.*, p. 205.

¹¹⁷ Anatole France, *M. Bergeret à Paris*, *op. cit.*, p. 230.

puisqu'elle possède une « incomparable collection de monnaies antiques¹¹⁸ » et « les lettres de Muratori¹¹⁹ ». France mentionne également une bibliothèque où Bergeret ne mettra jamais les pieds, celle des Brécé, pour insister sur l'absence de bibliophilie de ses propriétaires actuels. C'est majoritairement le duc Guy, maréchal de France, ancêtre de la famille, qui avait établi cette riche bibliothèque vers 1605 et l'avait garnie de livres sur l'histoire romaine et sur l'histoire ecclésiastique et qui contient de « vieilles éditions des classiques grecs et latins, et ces livres plus grands que les atlas, composés pour le mariage du roi à Paris, pour les fêtes de la convalescence du roi et pour les victoires du roi¹²⁰ ». Quant à la contribution de M. de Brécé, elle tient à « deux ou trois brochures débraillées [...], deux ou trois volumes déguenillés de romans [...] et quelques ouvrages de dévotion pour dames du monde¹²¹ ». Ici, il est clair que l'auteur utilise cette longue description de la bibliothèque de Brécé, suivie du maigre apport de M. de Brécé pour marquer l'opposition nette entre l'érudit et le parvenu.

Enfin la dernière acception du terme « bibliothèque » renvoie au meuble qui forme l'enceinte du cabinet de travail de l'érudit. Celui de Bonnard est très garni. Il surnomme cet espace « la cité des livres », expression récurrente dans le roman¹²², ce qui souligne à la fois la richesse et l'importance du lieu. Cette importance est telle que l'endroit figure dans l'incipit du roman : « J'avais chaussé mes pantoufles et endossé ma robe de chambre. J'essuyais une larme dont la bise qui soufflait sur le quai avait obscurci ma vue. Un feu

¹¹⁸ Anatole France, *Le Mannequin d'osier*, op. cit., p. 877.

¹¹⁹ *Ibid.*

¹²⁰ Anatole France, *L'Anneau d'améthyste*, op. cit. p. 32.

¹²¹ *Ibid.*, p. 33.

¹²² Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 197, p. 264, p. 266, p. 267, p. 269, p. 270, p. 276, p. 300, p. 301, p. 303, p. 307, p. 310.

clair flambait dans la cheminée de mon cabinet de travail¹²³. » Lucien Bergeret aura trois résidences et donc trois cabinets. Le premier, dont la description forme l'incipit du *Mannequin d'osier*, ne paie pas de mine :

Le cabinet de travail de M. Bergeret n'avait qu'une fenêtre, mais grande, qui en occupait tout un côté et qui laissait entrer plus d'air que de lumière, car les croisées en étaient mal jointes et les vitres offusquées par un mur haut et proche. Poussée contre cette fenêtre, la table de M. Bergeret en recevait les reflets d'un jour avare et sordide. À vrai dire, ce cabinet de travail, où le maître de conférences aiguisait ses fines pensées d'humanité, n'était qu'un recoin difforme, ou plutôt un double recoin derrière la cage du grand escalier dont la rotondité indiscrete, s'avancant vers la fenêtre, ne ménageait à droite et à gauche que deux angles déraisonnables et inhumains. Opprimé par ce monstrueux ventre de maçonnerie, qu'habillait un papier vert, M. Bergeret avait trouvé à peine, dans cette pièce hostile, en horreur à la géométrie et à la raison élégante, une étroite surface place où ranger ses livres sur des planches de sapin [...] ¹²⁴.

De plus, ce cabinet est souvent perturbé par les allées et venues de sa femme qui prend plaisir à mettre en désordre les papiers de son mari. Heureusement, ses livres peuvent s'épanouir davantage dans le nouvel appartement qu'il habite après le départ de sa femme : « [N]aguère méprisés et refoulés, il les avait dressés sur de longues tablettes dans une chambre vaste et claire¹²⁵. » Son cabinet à Paris est tout aussi beau, éclairé par une vaste fenêtre donnant sur des arbres¹²⁶. Coignard est le seul parmi les érudits à ne pas jouir de la possession d'une telle pièce, sûrement parce qu'il n'a pas de logement fixe, il se contente d'une simple table et des livres exposés chez les autres ou dans les librairies.

¹²³ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 151.

¹²⁴ Anatole France, *Le Mannequin d'osier*, op. cit., p. 867.

¹²⁵ Anatole France, *L'Anneau d'améthyste*, op. cit., p. 66.

¹²⁶ Anatole France, *M. Bergeret à Paris*, op. cit. p. 224.

2.2. La librairie

Les librairies occupent une place de choix dans six des sept romans, *Le Crime de Sylvestre Bonnard* faisant exception. Coignard mentionne la *Bible d'or*, librairie appartenant à Nicole Pigoreau, et celle de son bon ami Blaizot, *À l'Image sainte Catherine*, où il feuillette les livres sans jamais en faire emplette. Bergeret considère la librairie de Paillot comme une seconde demeure : « Il parlait peu et ne songeait jamais qu'à son commerce...Mais Bergeret avait pour le libraire et la librairie un goût qui ne s'expliquait pas. Chez Paillot, il se sentait à l'aise et c'est là que les idées lui venaient en abondance¹²⁷. » Il s'y sent mieux que dans son propre cabinet. La vitrine de cette librairie est ornée d'objets et d'ouvrages variés, « des boîtes de mathématiques, des paroissiens, des chapelets, des livres de classe et des petits manuels pour les officiers de la garnison, avec quelques romans et mémoires nouveaux¹²⁸ ». Paillot réunit « la librairie moderne et la librairie "d'occasion" [c]e coin sombre des bouquins attirait les bibliophiles de la région qui y avaient fait jadis des trouvailles¹²⁹ ». Lucien Bergeret est bien démuni lorsqu'il ne peut passer au moins un moment de sa journée chez le libraire : « Les jours de fêtes et les dimanches lui étaient pénibles, pour cette seule raison que la librairie était fermée ces jours-là. Il n'avait pu faire sa visite coutumière à Paillot, et il lui restait un malaise¹³⁰. » C'est dans ce lieu que naissent et prospèrent toutes les discussions intellectuelles de la ville, c'est pour cette raison que la

¹²⁷ Anatole France, *Le Mannequin d'osier*, op. cit., p. 923.

¹²⁸ Anatole France, *L'Orme du mail*, op. cit., p. 794.

¹²⁹ *Ibid.* Si les Allemands distinguaient les différents types de librairies (ancienne, savante, moderne et d'occasion), « les Français ne s'embarrassaient pas d'autant de précisions, ni dans la réalité, ni dans le vocabulaire employé pour désigner celle-ci. [...] Il n'était pas rare, par exemple, qu'un libraire moderne proposât aussi à ses clients des ouvrages anciens ou d'occasion. » Catherine Gaviglio-Faivre d'Arcier, « Les libraires d'ancien et d'occasion », dans Patricia Sorel et Frédérique Leblanc [dir.], *Histoire de la librairie française*, Paris, Éditions du Cercle de la librairie, 2008, p. 128.

¹³⁰ Anatole France, *Le Mannequin d'osier*, op. cit., p. 911.

librairie est aussi appelée « l'Académie Paillot¹³¹ ». Ainsi, elle possède la même fonction que *L'Image sainte Catherine* dans *Les Opinions de M. Jérôme Coignard* : ce sont des espaces où convergent les esprits. Pour faciliter les échanges, Paillot dispose même des chaises en paille dans son commerce, ce qui assure à l'endroit « la renommée d'une hospitalité littéraire, docte, polie, académique¹³² ». Ces deux librairies appartiennent à l'image traditionnelle de la librairie telle que la décrit Sylvie Ducas dans son article « Écrire la librairie au XIX^e siècle : métaphores et métamorphoses d'une profession », c'est ce « "demi-salon de réception" où se retrouvent les avant-gardes, ce lieu de causerie où tisser des liens de sociabilité, comme dans la "librairie à chaises" du père d'Anatole France, ou les libraires Petit et Lemerre, ces refuges où l'on semble avant tout vouloir se protéger des mutations du temps¹³³. »

2.3 Les bouquinistes

Les tables et boîtes des bouquinistes souvent disposées en bordure de la Seine constituent un lieu singulier : un savant amalgame entre la librairie d'occasion et la rue. Tournebroke raconte les promenades que son maître et lui font « jusqu'au Pont-Neuf, dont les demi-lunes étaient couvertes de ces tréteaux sur lesquels les bouquinistes étalent des romans mêlés à des livres de piété¹³⁴ ». Il écrit : « Mon bon maître avait coutume de lire en passant quelques pages de ces écrits [...] ¹³⁵. » Quand, à son arrivée à Paris, Lucien Bergeret voit « son beau quai Malaquais, si cruellement ravagé par des ingénieurs impitoyables, il

¹³¹ Anatole France, *Le Mannequin d'osier*, op. cit., p. 937.

¹³² Anatole France, *L'Orme du mail*, op. cit., p. 797.

¹³³ Sylvie Ducas, « Écrire la librairie au XIX^e siècle : métaphores et métamorphoses d'une profession » dans Patricia Sorel et Frédérique Leblanc [dir.], *Histoire de la librairie française*, Paris, Éditions du Cercle de la librairie, 2008, p. 188.

¹³⁴ Anatole France, *Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, op. cit., p. 265.

¹³⁵ *Ibid.*

plai[nt] les arbres arrachés et les bouquinistes chassés, et il songe, non sans quelque force d'âme : "J'ai perdu mes amis [...]"¹³⁶ ». C'est de ce même œil affectueux que Sylvestre Bonnard perçoit ces marchands et leurs produits :

Les bouquinistes déposent leurs boîtes sur le parapet. Ces braves marchands d'esprit, qui vivent sans cesse dehors, la blouse au vent, sont si bien travaillés par l'air, les pluies, les gelées, les neiges, les brouillards et le grand soleil, qu'ils finissent par ressembler aux vieilles statues des cathédrales. Ils sont tous mes amis et je ne passe guère devant leurs boîtes sans en tirer quelque bouquin qui me manquait jusque-là, sans que j'eusse le moindre soupçon qu'il me manquât¹³⁷.

Lors de ses promenades sur les quais il va à la rencontre de ces amis : « Je serrai la main à quelques vieux libraires des quais¹³⁸. »

Il faut dire que France voue aux bouquinistes et à leur commerce une admiration¹³⁹ qu'il expose dans deux articles publiés dans *L'Écho de Paris* les 18 août et 15 septembre 1896. Ces textes sont des éloges à M. Debas¹⁴⁰, bouquiniste connu du quai Malaquais. Il y souligne les vertus d'« un homme qui se tenait devant son étalage moins pour vendre que pour discourir¹⁴¹ » qui, « comme un Athénien, vivait de paroles¹⁴² » et duquel il avait tiré tout saint Augustin en reliures jansénistes. France parle également du père de Foy, bouquiniste voisin de M. Debas qui, jadis, avait été visité en hiver par Napoléon III, alors qu'il était en train de brûler les *Victoires et Conquêtes* pour se

¹³⁶ Anatole France, *M. Bergeret à Paris*, op. cit., p. 205.

¹³⁷ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 249-250.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 193.

¹³⁹ Au sujet de cette admiration, voir aussi le chapitre « Les Humanités » du *Livre de mon ami*, roman autobiographique de France où on peut lire : « « Ô vieux juifs sordides de la rue du Cherche-Midi, naïfs bouquinistes des quais, mes maîtres, que je vous dois de reconnaissance! Autant et mieux que les professeurs d'Université, vous avez fait mon éducation intellectuelle. Braves gens... Oui, mes amis, à pratiquer les bouquins rongés des vers... » p. 510.

¹⁴⁰ « Vous n'avez de bas que le nom. »

¹⁴¹ Anatole France, « Les Bouquinistes », *L'Écho de Paris*, n° 4495, 15 septembre 1896.

¹⁴² *Ibid.*

réchauffer. Cette rencontre ironique fait dire à l’auteur : « Mais il est certain que le spectacle des bouquins étalés sur les quais incline l’âme à mépriser la gloire. C’est devant la boîte à deux sous qu’on sent mieux encore que dans un cimetière le néant douloureux de l’homme et l’écoulement fatal des choses¹⁴³. » Cette réserve rend le portrait du bouquiniste et de son étalage paradoxal : s’ils sont sages, que leur conversation, nourrie des livres qu’ils n’arrivent pas à vendre, est agréable et profitable, l’essence même de leur métier renvoie l’être humain à son immense petitesse.

Sont exclus des lieux de l’érudition francienne les salons – qui sont toujours vivants au tournant du siècle –, l’espace public et l’école. Pourtant, Sylvestre Bonnard semble bien appartenir à une petite aristocratie, ce qui aurait pu lui ouvrir les portes d’un salon ou d’un autre. Jérôme Coignard et Lucien Bergeret professent leurs opinions politiques avec verve, ce qui aurait pu les conduire à se prononcer devant des foules, à engager des discussions avec des hommes d’État et ainsi de suite. Surtout, c’est le rapport étroit que les trois érudits entretiennent avec l’école qui justifie mal l’absence de mise en scène de ce lieu : Bonnard a étudié à l’École des Chartes et prend sous son aile M. Gélis étudiant dans cette même institution, Coignard a enseigné au collège de Beauvais et Bergeret travaille à l’université de Tourcoing et se voit octroyer une charge de cours à la Sorbonne dans *M. Bergeret à Paris*. La seule exception consiste en la péjorative et succincte description de la salle de cours de Bergeret à Tourcoing : « [I]l faisait son cours de littérature latine dans un caveau sombre, humide et déserté où l’avait plongé l’inimitié fougueuse du doyen¹⁴⁴. » Judith Schlanger dans *La vocation* fournit une possible explication à l’absence de ces

¹⁴³ Anatole France, « Les Bouquinistes », *op. cit.*

¹⁴⁴ Anatole France, *L’Orme du mail*, *op. cit.*, p. 816.

lieux : « Pendant les trois quarts du XIX^e siècle, en France, ce n'est pas le personnel de l'Université, ni dans les collèges, ni d'ailleurs dans les facultés, qui porte la tradition de l'érudition savante. Cette tradition se poursuit [...], mais ailleurs, par d'autres filières, sous d'autres formes¹⁴⁵. » L'érudition de France agit résolument à l'extérieur de ces lieux : elle n'est pas mondaine, publique ou officielle, mais elle n'est pas non plus complètement isolée puisque ses acteurs se déplacent dans les bibliothèques des autres et dans les librairies.

En somme, les lieux littéraires fréquentés par les érudits sont des espaces de communauté libre, les gens qui s'y rassemblent en ont envie. En outre, l'absence de l'école, espace de l'oralité où règne l'exposé magistral, indique que les érudits favorisent l'écrit à la parole.

¹⁴⁵ Judith Schlanger, *La vocation*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 185.

SECONDE PARTIE : L'ÉRUDITION EN PÉRIL

Par leurs habitudes, par leurs diverses interactions avec les autres personnages – étudiants, collègues, libraires, animaux –, par les lieux qu'ils fréquentent, les trois érudits sceptiques se trouvent à livrer un message sur leur profession et, ce faisant, à se positionner par rapport à la sphère littéraire. Comme nous l'avons vu, les trois érudits préfèrent aux espaces d'oralité ceux de l'écrit, du silence. Derrière cette préférence fondamentale se cacherait-il un piège imminent pour la survivance de cette figure de littéraire? Si la retraite et la modestie de l'érudite font sa pureté et sa grandeur, elles participent concurremment à le reléguer dans l'ombre et pourraient menacer la transmission de sa profession. Ainsi, tout en valorisant l'érudition à bien des égards, France soulève également ses leurres. Ce diagnostic mitigé se lit avant tout dans le destin des protagonistes; il est imprimé dans les personnages.

1. LE PERSONNAGE AUTORÉFLEXIF

Loin d'être de simples et caricaturaux « rats de bibliothèque¹⁴⁶ » comme les qualifie Marguerite Yourcenar dans ses entretiens avec Matthieu Galey, les érudits d'Anatole France sont porteurs d'une leçon sur l'érudition élevée au rang de vocation. En effet, au cœur des sept œuvres se pose implicitement la question de la valeur de l'érudition. Certains romans franciens sont donc le lieu d'une enquête sur une des possibles pratiques de la littérature. Cette conception du roman comme un espace de rencontre entre la fiction et le réel est étayée par Mikhaïl Bakhtine dans *Esthétique et théorie du roman*, où il affirme que le roman, dont l'une des caractéristiques est de se nourrir du présent, place l'auteur, le

¹⁴⁶ Marguerite Yourcenar, *Les yeux ouverts, entretiens avec Matthieu Galey*, Paris, Le livre de poche, 2003, p. 139.

lecteur et le héros sur un même plan axiologique. *A contrario*, l'épopée, par son utilisation du passé immémorial et clos, pose le héros hors d'atteinte de l'auteur et du lecteur. En déplaçant le centre temporel, le roman permet que « le discours de l'auteur qui représente [soit] au même plan que le discours représenté du personnage, et [puisse] former avec lui (plus exactement : ne [puisse] s'empêcher de former) des relations dialogiques¹⁴⁷ ».

Dans *L'art du roman*, Milan Kundera propose la même idée : « L'œuvre de chaque romancier contient une vision implicite de l'histoire du roman, une idée de ce qu'est le roman¹⁴⁸. » Plus largement, toute œuvre littéraire formule un commentaire sur la littérature. Le procédé de mise en abyme, comme le démontre Lucien Dällenbach dans *Le récit spéculaire*, est l'une des manifestations de ces discours métalittéraires. Le théoricien explique, à travers une perspective narratologique, sa raison d'être et le rôle central qu'occupe le personnage dans son fonctionnement :

Considérons le recours que réalisme et naturalisme font à la mise en abyme et demandons-nous comment ils le justifient. Ce qui apparaît très clairement, c'est que la mise en abyme est pour eux une procédure compensatoire : interdit de réflexion par les théoriciens de l'époque qui tous s'accordent à penser que, pour être crédible, la fiction doit feindre de ne dépeindre personne, l'auteur tourne la difficulté en intervenant au niveau des personnages, ce qui lui permet de se faire entendre tout en respectant le sacro-saint commandement de l'"objectivité" et de l'"impersonnalité". Or, pour s'observer exemplairement sur la scène littéraire de la seconde moitié du XIXe siècle, cette délégation de pouvoir ne caractérise pas la mise en abyme de telle période historique seulement : elle lui est inhérente. En effet, toute réflexion intra ou métadiégétique est d'origine équivoque, pour autant qu'elle fait interférer deux sphères : celle de l'auteur qui renonce à se prononcer lui-même sur son œuvre pour transmettre la connaissance qu'il en a à un personnage qui lui sert de couverture, celle du personnage qui, de par son rôle de porte-parole, se voit promu au niveau de l'auteur [...]¹⁴⁹.

¹⁴⁷ Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Tel », 1978, p. 462.

¹⁴⁸ Milan Kundera, *L'art du roman*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio », 1995, p. 7.

¹⁴⁹ Lucien Dällenbach, *Le récit spéculaire. Essais sur la mise en abyme*, Paris, Le Seuil, 1977 p. 72.

Le personnage porte-parole peut revêtir bien des formes : romancier, artiste, critique, homme de science, ecclésiastique, bibliothécaire, libraire¹⁵⁰. Ce polymorphisme est cependant limité : le personnage commentateur demeure reconnaissable en ce qu'il est toujours un certain spécialiste de la littérature. Philippe Hamon développe dans son article « Pour un statut sémiologique du personnage » le concept de personnage-anaphore, semblable au personnage porte-parole de Dällenbach, mais dont l'action est plus large encore : ces personnages sont une « référence au système propre de l'œuvre¹⁵¹ ». Concrètement, ils peuvent prendre les traits de prédicateurs, de prophètes, de détectives, ou, plus simplement, d'individus dotés d'une grande mémoire, attribut qui leur permet de se souvenir des éléments de l'œuvre ou de les anticiper. « Par eux, l'œuvre se cite elle-même et se construit comme tautologique¹⁵². » Ainsi, ils mettent en évidence les rouages de l'œuvre construite ou en construction. À son tour, Éric Wessler, dans son introduction au collectif *L'Écrivain et ses doubles*, forme une série de parallèles pour exemplifier la nature du personnage autoréflexif :

[I]l convient de garder à l'esprit que le personnage autoréflexif est une image de l'écrivain *au travail*, saisi sur le vif dans l'exercice de ses prérogatives d'auteur. Or qu'est-ce que ce travail, et quelle est cette juridiction dont il a la responsabilité, sinon l'œuvre elle-même, telle qu'elle est écrite? Autrement dit, le double de l'écrivain est, en même temps, double de l'œuvre, de l'écriture et finalement de la littérature¹⁵³.

C'est en nous servant de cette notion de personnage miroir de la littérature, catégorie dans laquelle s'insèrent les trois érudits, que nous allons dégager des constats sur l'érudition et sa place dans le monde des lettres au tournant du XX^e siècle.

¹⁵⁰ Lucien Dällenbach, *op. cit.*, p. 73.

¹⁵¹ Philippe Hamon, « Pour un statut sémiologique du personnage », *Littérature*, n°6, 1972, p. 95-96.

¹⁵² *Ibid.*, p. 96.

¹⁵³ Éric Wessler, « Introduction » dans Luc Fraisse et Éric Wessler [dir.], *L'Écrivain et ses doubles*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 17.

Jean Levaillant souligne dans l'œuvre de France l'entrée d'une médiation qui rapprocherait sa fiction de l'essai, et donc du discours sur la littérature. Selon lui, l'auteur opère un renversement dans l'esthétique romanesque de son époque, car loin de poursuivre une visée intérieure comme l'ont fait Balzac, Flaubert et Maupassant, qui puisent leur matière dans l'intimité de leurs protagonistes, France s'intéresse plutôt aux figures. Chez elles, la singularité est écartée au profit des grandes lois qui régissent les hommes. Et c'est par ces figures que le discours essayistique pénétrerait le roman :

[L']effet central que recherche France et qui est, en son temps, particulièrement original, [est celui] de la composition romanesque en contrepoint, l'introduction au cœur du roman d'un foyer de réflexion, d'une sorte de miroir intellectuel, qui compense l'action, qui dévalue l'effet de présence des éléments biographiques, et développe ou suggère un commentaire non pas direct, par intrusion de l'auteur, mais indirect, par un reflet de l'intelligence¹⁵⁴.

Bonnard, Coignard et Bergeret – dont les lacunes biographiques sont abondantes – apparaissent comme des personnages particulièrement autoréflexifs, c'est-à-dire comme des êtres dont la fonction principale serait de réfléchir sur l'œuvre en cours, d'incarner différents enjeux propres à la littérature, à son histoire et à son évolution.

2. LES ÉRUDITS SUR UN PIÉDESTAL

Les érudits sceptiques de France voient le jour au moment où la scène publique est déjà composée de nombreuses figures de littéraires : artistes, écrivains engagés, intellectuels, savants. Parmi eux, l'érudite semble quelque peu décalé, voire anachronique, peut-être parce qu'il s'apparente à l'homme de lettres du XVIII^e siècle qui, selon Christophe Charle dans son étude sociologique *La naissance des « intellectuels » 1880-1900*, serait l'ancêtre de ces différentes figures, car « au-delà des écrivains "littéraires", il

¹⁵⁴ Jean Levaillant, « Biographie et roman chez Anatole France », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 1967, n°19, p. 150.

englobe les philosophes et les savants¹⁵⁵ ». Yasmina Foehr-Janssens explique que, au Moyen Âge, il est difficile de discerner une figure qui serait située entre le savant et le poète, puisque « le rapport que la science entretient avec le livre est évident tout autant que celui du poète avec la tradition¹⁵⁶ ». Cette observation est valide jusqu'au XVIII^e siècle, de sorte que le savant et le poète « répondent parfaitement au portrait de l'érudit que trace d'Alembert : sagacité, esprit philosophique et finesse d'analyse¹⁵⁷ ». M. l'abbé Lantaigne, qui discute souvent avec M. Bergeret sous les ormes du Mail, déplore justement la lente perte de cette nature « généraliste », qui était promue entre autres au XVII^e siècle : « Alors tout ceux qui avaient des lettres savaient raisonner, même les poètes. C'est la doctrine de Port-Royal qui soutient la *Phèdre* de Racine¹⁵⁸. » Littérature et philosophie marchaient alors main dans la main. La figure de l'artiste du XIX^e siècle, ancrée dans le principe d'élection, ou de génie, opposé à celui de l'étude, prend le contre-pied de cet homme de lettres. En effet, elle « repose sur un postulat mystique, comme le romantisme : l'artiste, par son génie, communique avec un au-delà spirituel¹⁵⁹ ». L'artiste et le poète d'avant-garde ne peuvent s'intéresser à la politique et au monde social, alors que l'écrivain engagé, lui, s'en empare. Quant au savant, s'il était considéré, pendant la Révolution française, comme un « spécialiste, un technicien et non un type social qui pouvait intéresser l'humanité¹⁶⁰ », au moment où émerge la vague positiviste, il devient une inspiration pour les écrivains naturalistes et psychologues, qui se placent sous leur patronage : Zola se

¹⁵⁵ Christophe Charle, *La naissance des « intellectuels » 1880-1900*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1990, p. 21.

¹⁵⁶ Yasmina Foehr-Janssens, *op. cit.*, p. 216.

¹⁵⁷ *Ibid.*

¹⁵⁸ Anatole France, *L'Orme du Mail*, *op. cit.*, p. 807.

¹⁵⁹ Christophe Charle, *op. cit.*, p. 25.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 29.

revendique de Taine et de Bernard dans *Le roman expérimental* et dans *Thérèse Raquin*, et Bourget se réclame de Taine et de Renan dans ses *Essais de psychologie contemporaine*¹⁶¹.

L'érudit sceptique emprunte différents traits à ces figures, épousant certaines de leurs facettes et en rejetant d'autres. Ce sont des hommes de science, mais que le scepticisme et l'humilité empêchent d'atteindre à la grandeur. France trace cette limite lorsqu'il évalue la distance qui sépare l'abbé Coignard de Bacon et de Descartes : « Les vérités qu'il découvrait, il ne savait pas s'y jeter comme dans un gouffre. Il garda en ses explorations les plus hardies l'attitude du promeneur paisible. Il ne s'exceptait pas assez du mépris universel que lui inspiraient les hommes¹⁶². » La passion et l'ambition sont étouffées par le doute. Le scepticisme est aussi un frein à l'engagement, ce qui écarte l'érudit des rangs des intellectuels. Bien qu'il s'intéresse aux questions sociales et politiques, il demeure une figure en retrait, surtout parce que la manie de méditer, au dire de Coignard, contrarie l'action : « Elle me rend premièrement malpropre à toute entreprise [...], il me serait impossible de travailler à la conquête des Indes comme Alexandre [...] la réflexion m'y embarrasserait dès les premiers pas et je découvrirais à chacun de mes mouvements des raisons pour m'arrêter¹⁶³. » M. Bergeret, dans sa discussion avec l'abbé Lantaigne, porte à son extrême cette crainte de l'action : « Vivre c'est détruire. Agir c'est nuire¹⁶⁴. » Quant au point commun entre l'érudit sceptique et l'artiste, il se trouve dans leur haute idée de la littérature : ils la considèrent tous deux comme une discipline noble.

¹⁶¹ Christophe Charle, *op. cit.*, p. 35.

¹⁶² Anatole France, *Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, *op. cit.*, p. 211.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 293.

¹⁶⁴ Anatole France, *Le Mannequin d'osier*, *op. cit.*, p. 969.

Ainsi, choisir l'érudit sceptique c'est, comme nous l'avons vu, porter un discours sur la littérature qui insiste sur l'étude des auteurs et des textes anciens, sur la connaissance des langues dans lesquelles ils ont été écrits, de leurs différentes éditions et des spécialistes qui les ont analysés au fil du temps. L'érudit est une figure de la continuité et non de la rupture, il est là pour insister sur l'impossibilité de faire table rase du passé. Cette insistance se traduit entre autres par le rapport particulier que noue l'érudit avec le livre matériel, et par son attachement à la transmission de l'héritage livresque par l'enseignement.

2.1. Le livre, un compagnon et un parangon pour les érudits

L'intérêt marqué de ces trois personnages, créés à la fin du XIX^e siècle, pour l'objet livre en fait des oiseaux rares dans une société où, déplore Anatole France dans un article critique sur le roman *Un cœur de femme* de Paul Bourget, on ne porte plus attention à la matérialité des textes :

Un des gentilshommes des comédies de Shakespeare, qui est bibliophile et galant comme il sied à un seigneur de la cour de la reine d'Élizabeth, dit en parlant des livres qui doivent entrer dans sa bibliothèque : « Je veux qu'ils soient bien reliés et qu'ils parlent d'amour. » Aussi bien, il était de mode alors en Angleterre et en France de revêtir les livres d'une enveloppe magnifique. On faisait encore ces reliures à compartiments chargées de fleurions et de devises dans le goût de la Renaissance, qui protégeaient le livre en *l'honorant*, comme une cassette de cuir doré. Aujourd'hui, ainsi que les gentilshommes de la comédie, nous voulons que nos livres favoris, nos romans, parlent d'amour. [...] Mais personne ne se soucie qu'ils soient bien reliés, ni même qu'ils soient reliés d'aucune façon. La couverture jaune se fane et s'écorne, le dos se fend, le livre se disloque sans qu'on en prenne le moindre soin¹⁶⁵.

À ce constat de la dévalorisation du livre comme objet s'ajoute celui, corollaire, du discrédit du texte littéraire. Marc Angenot, dans son ouvrage 1889. *État du discours social*, situe le début de cette disgrâce aux années 1870, époque où « le secteur de l'imprimé-qui-

¹⁶⁵ Anatole France, *La Vie littéraire*, tome II, Paris, Calmann-Lévy, 1933, p. 376-377. Je souligne.

se-jette et se consomme à un rythme accéléré est devenu le secteur dominant de la production socio-discursive¹⁶⁶ ». Dès 1880, tous les journaux publient des romans, les textes journalistiques côtoyant les textes littéraires, voisinage qui tend à rendre plus triviaux les seconds. Voilà pourquoi le naturalisme de Zola, se rapprochant volontairement du peuple, de sa misère, de son actualité, frayant donc avec les sujets de prédilection du journalisme, est critiqué avec autant de véhémence par certains littéraires :

De toutes parts les contemporains, Anatole France comme les symbolistes et décadents, malgré une admiration de principe pour l'ampleur lyrique de l'œuvre zolien, crient à la trahison de l'« aristocratie » de l'art; ils disent à Zola et aux naturalistes encore fidèles que, loin d'être parvenus à transmuier, à quintessencier la boue journalistique, ils se sont fait les chantres de cette fange; qu'ils ne sont que des girouettes tournant au vent de l'actualité stupide; que l'art est prostitué [...]. Le naturalisme, dira Anatole France, est apparu « en même temps que triomphait définitivement la démocratie » – et France, en 1891, est fort peu démocrate... [...]. La réaction contre le naturalisme qu'expriment en 1889, France, Barrès, Loti [...] est conditionnée par le désaveu de cette alliance dégradante avec l'imprimé d'actualité qui est perçue comme un danger pour les lettres¹⁶⁷.

À la vulgarité du journal, à sa nature éphémère surtout, France répond par la beauté des enluminures d'un manuscrit, par l'unicité d'un codex transcrit au Moyen Âge, par la douce texture du cuir vieilli d'une reliure, réchauffée par la paume d'une main. Le minutieux travail d'esthète des artisans du livre témoigne d'une volonté de le voir survivre à l'épreuve du temps, passage assuré par les trois érudits franciens, inlassables contemplateurs des livres. Ainsi, contenu et forme sont étroitement liés. Il serait faux de penser que l'appréciation de l'objet participe de quelque façon à rendre son contenu secondaire, nuance que souligne Daniel Desormeaux : « Rien dans l'imaginaire de France ne semble à même de remplacer l'idée que la jouissance intellectuelle soit inscrite dans la matérialité

¹⁶⁶ Marc Angenot, 1889. *État du discours social*, Montréal, Éditions du Préambule, 1989, p. 782.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 785.

même du livre¹⁶⁸. » Ces riches réceptacles sont garants de la qualité des textes qu'ils renferment.

En promouvant le livre, France illustrerait, selon Angenot, l'ampleur de la crise que vit alors la littérature : « L'image idéale du Livre, à lui-même sa propre fin, me semble exprimer l'urgence, perçue dans le champ des belles-lettres, de sauver la littérature d'un enlissement menaçant, ou d'un emprisonnement dans les rets du prosaïsme journalistique¹⁶⁹. » Or, peu se portent ainsi à la défense du livre, du moins c'est ce que constatent Pascal Brissette et Michel Lacroix dans leur article « Un "couple" sous tension : le romancier et le livre dans les romans de la vie littéraire », où ils s'attardent à la présence et surtout à l'absence de relations entre le personnage à vocation littéraire et le livre dans le roman français de 1800 à 1940. Ils remarquent que, si l'on fait allusion au livre, toutes ses manifestations physiques sont éludées : « On ne le voit pas, on ne le manipule pas, il n'est l'objet d'aucun investissement émotif¹⁷⁰. » Les chercheurs observent, de *Corinne ou l'Italie*¹⁷¹ à *La soirée avec Monsieur Teste*¹⁷² en passant par *Paludes*¹⁷³ un « primat de la parole et l'évacuation de l'imprimé¹⁷⁴ ». Comme si le littéraire n'était pas concerné par le livre matériel. Seule exception notable : *Illusions perdues*¹⁷⁵ où « les personnages les parcourent et les manipulent, ils laissent tomber des larmes entre les pages lorsqu'ils les

¹⁶⁸ Daniel Desormeaux, *op. cit.*, p. 204.

¹⁶⁹ Marc Angenot, *op. cit.*, p. 786.

¹⁷⁰ Pascal Brissette et Michel Lacroix, « Un « couple » sous tension : le romancier et le livre dans les romans de la vie littéraire », *Mémoires du livre*, vol. II, n°2, 2011, <https://doi.org/10.7202/1001761ar>.

¹⁷¹ Germaine de Staël.

¹⁷² Paul Valéry.

¹⁷³ André Gide.

¹⁷⁴ Pascal Brissette et Michel Lacroix, *op. cit.*

¹⁷⁵ Honoré de Balzac.

lisent, ils les voient avec émotion dans les vitrines des libraires ou avec mortification sur les quais où ils sont liquidés¹⁷⁶ ».

2.1.1. Le livre miroir

Comme Balzac, France exhibe le livre. Ce dernier entoure l'érudit sceptique dans son cabinet, dans les rues bordées par les étalages des bouquinistes ou les vitrines des libraires. De plus, au-delà du plaisir sensuel qu'il procure à l'homme de lettres, le livre noue avec lui un rapport familial, voire fusionnel, il le reconnaît comme un être de chair. Ainsi, lorsque Jérôme Coignard s'éprend de la libraire Nicole Pigoreau et l'embrasse dans sa boutique, il dresse une longue liste de tous ceux qui les observent :

Un jour les Tite-Live, les Platon et les Aristote, Thucydide, Polybe et Varron, Épictète, Sénèque, Boèce et Cassiodore, Homère, Eschyle, Sophocle, Euripide, Plaute et Térence, Diodore de Sicile et Denis d'Halicarnasse, saint Jean Chrysostome et saint Basile [...] Lenain, Godegroy, Mézeray, Mainbourg, Fabricus, le père Lelong et le père Petau, tous les poètes, tous les orateurs, tous les historiens, tous les pères, tous les docteurs, tous les théologiens, tous les humanistes, tous les compilateurs, assemblés du haut en bas des murs furent témoins de nos baisers¹⁷⁷.

La métonymie, l'auteur pour son livre physique, rend bien l'idée selon laquelle ces objets sont dotés d'une âme pour l'érudit, leur anthropomorphisme invite à les considérer au même niveau que la vie. C'est à ce titre que les livres deviennent de réels compagnons. Coignard garde toujours dans la poche de son habit un exemplaire des *Consolations* de Boèce pour pouvoir satisfaire en tout temps son envie d'en lire quelques pages¹⁷⁸. Il le suit jusque dans sa cellule de la Bastille où il passe quatre ans¹⁷⁹. Ce petit livre de poche, en

¹⁷⁶ Pascal Brissette et Michel Lacroix, *op. cit.*

¹⁷⁷ Anatole France, *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, *op. cit.*, p. 14.

¹⁷⁸ Il n'est pas le seul des personnages de France à avoir cette habitude : Brotteaux des Ilettes, petit aristocrate ruiné par la Révolution, marionnettiste et figure importante du roman *Les Dieux ont soif* porte toujours sur lui une copie du long poème de Lucrèce *De rerum natura*.

¹⁷⁹ Anatole France, *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, *op. cit.*, p. 16.

plus d'être une source de réconfort, sentiment que son titre évoque déjà – « une seule page de ce livre admirable affermirait mon cœur qui s'abîme¹⁸⁰ » –, est étroitement uni au sort de son possesseur : « les cinq ou six rats qui rongeaient sur la table de nuit son livre de Boèce¹⁸¹ » et qui sont dérangés par l'élève de Coignard à la veille de leur fuite de Paris semblent annoncer le funeste destin qui attend l'abbé. Ainsi, dépassant le statut de simple compagnon, le livre devient miroir de l'érudit. Après s'être fait poignarder et sachant qu'il ne reviendra pas de cette blessure, Coignard « poussa un profond soupir, rouvrit des yeux blancs, demanda son livre de Boèce et retomba en défaillance¹⁸² ». À l'approche de la mort, c'est devant sa copie des *Consolations* qu'il souhaite se recueillir, comme si ce livre lui renvoyait une image de sa vie toute entière.

Le XXXVIII^e tome de l'*Histoire générale de voyages*, livre qui surgit dans chacun des tomes de la tétralogie de l'*Histoire contemporaine*, tient aussi lieu de miroir pour Lucien Bergeret. Ce livre fait partie de l'inventaire de la librairie de M. Paillot et ne sera jamais acquis par M. Bergeret. À défaut de le posséder, le maître de conférences le consulte à chacune de ses visites chez le libraire et ce sont les pages 212 et 213 qui, « depuis six années, chaque fois qu'il ouvrait l'inévitable bouquin, lui apparaissaient fatalement à l'exclusion de toute autre page, comme un exemple de la monotonie où s'écoule la vie, comme un symbole de l'uniformité des travaux et des jours¹⁸³ ». Cette étrange coïncidence donne à penser que ce livre est une personnification de la routine lancinante de Bergeret qui, malheureux dans sa propre demeure, subit silencieusement les foudres constantes de

¹⁸⁰ Anatole France, *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, op. cit., p. 122.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 147.

¹⁸² *Ibid.*, p. 177.

¹⁸³ Anatole France, *L'Orme du Mail*, op. cit., p. 802-803.

sa femme et enseigne imperturbablement à l'université de Tourcoing, tout en étant haï du recteur et du doyen. Plus tard, dans *Le Mannequin d'osier*, ce même livre le renvoie à sa propre déconvenue, l'adultère de sa femme : « Ce jour-là, comme les autres jours, le livre s'ouvrit de lui-même à la page 212. Sur cette page, il vit les images mêlées de M^{me} Bergeret et de M. Roux...¹⁸⁴ » Enfin, quand il quitte sa ville de province pour aller s'établir à Paris, il retourne une dernière fois auprès du livre qui, encore une fois, lui présente un reflet de lui-même : « Ces lignes, qu'il lisait pour la centième fois et qui lui rappelaient tant d'heures de sa vie médiocre et difficile, embellie cependant par les riches travaux de la pensée, ces lignes dont il n'avait jamais cherché le sens, le pénétrèrent cette fois de tristesse¹⁸⁵. » L'habitude machinale de recueillement de M. Bergeret devant ces pages, au contenu banal, tient en quelque sorte du rituel. Le livre est pour lui un objet de réflexion – dans les deux acceptions du terme –, car ce qu'il renferme provoque un raisonnement et ses pages sont des surfaces réfléchissantes qui ramènent le lecteur à sa propre réalité. Ainsi, c'est le mot « échec » de la page 212 qui projette M. Bergeret dans ses pensées et le force à mettre en perspective son humiliante situation domestique : « (Il est clair que cet événement n'est ni singulier, ni rare, et qu'il ne doit pas étonner une âme philosophique.)¹⁸⁶ » En ce sens, le livre apparaît comme un allié, comme un rassurant compagnon d'infortune.

Enfin, comme il l'a fait pour Coignard et Bergeret, France suggère un rapport de profonde sympathie entre Sylvestre Bonnard et le livre, palpable tout au long du roman par sa verve de fin collectionneur, mais plus fortement appuyé dans cette comparaison : « Mes

¹⁸⁴ Anatole France, *Le Mannequin d'osier*, op. cit., p. 924.

¹⁸⁵ Anatole France, *Monsieur Bergeret à Paris*, op. cit., p. 202.

¹⁸⁶ Anatole France, *Le Mannequin d'osier*, op. cit., p. 924.

bouquins, c'est moi. Je suis vieux et racorni comme eux¹⁸⁷. » L'alternance des personnifications et réifications dans les sept romans confirme la réciprocité du rapport entre les érudits franciens et le livre matériel : les *Consolations* de Boèce et Coignard se représentent mutuellement, comme c'est le cas de Bergeret et de l'*Histoire générale des voyages*, et enfin celui de Bonnard et de sa collection. Ainsi, l'érudit n'est pas situé dans un au-delà du langage comme peut l'être l'écrivain mallarméen; au contraire, la culture érudite insiste, dans son amour pour le livre papier, sur l'importance de l'écrit dans la construction de l'identité et dans la conservation de la mémoire littéraire collective.

2.1.2. Le livre trésor

Non content d'en faire un compagnon, un miroir des trois érudits, l'auteur élève le livre au statut de trésor, d'idéal. C'est à travers le personnage de Sylvestre Bonnard, ardent collectionneur, qu'il met en scène cette consécration de l'objet livre. En effet, l'action de collectionner est marquante en ce qu'elle constitue l'exact opposé du principe du journal, ou même du livre vulgaire – le second un peu moins discrédité par France que le premier – qu'on surproduit, qui sont de faible qualité et que l'on finit par jeter. Au fondement de l'idée de collection, les notions de rareté, de qualité et de conservation sont convoquées. Walter Benjamin écrit à propos du collectionneur : « Le motif le plus caché de celui qui collectionne pourrait peut-être se circonscrire ainsi : il accepte d'engager le combat contre la dispersion (*Zerstreuung*). Le grand collectionneur, tout à fait à l'origine, est touché par la confusion et l'éparpillement des choses dans le monde¹⁸⁸. » Collectionner, c'est donc

¹⁸⁷ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 250.

¹⁸⁸ Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Cerf, 1997, p. 228.

d'abord ériger un rempart contre l'oubli et la perte et, ensuite, à l'intérieur de la citadelle, ordonner en opérant un classement dans la matière.

Dès le début du *Crime de Sylvestre Bonnard*, France souligne les préférences, en matière de livres, de son protagoniste qui refuse poliment quoique fermement le « tas de petits livres jaunes¹⁸⁹ » qu'un pauvre courtier en librairie souhaite lui vendre. Il repousse les trois titres que lui propose le colporteur; même le *Crimes des papes*, que ce dernier qualifie d'« édition d'amateurs, avec les figures coloriées¹⁹⁰ », ne trouve grâce à ses yeux. Ce qui intéresse Bonnard par-dessus tout, ce sont les livres uniques qui se démarquent de la production de masse. Lorsqu'il propose à Jeanne, sa pupille, un livre pour la distraire, il prend soin de préciser dans son journal de quelle édition il s'agit :

Et j'ouvris devant elle le recueil des costumes de Vecellio; non pas, s'il vous plaît, la banale copie maigrement exécutée par des artistes modernes, mais bien un magnifique et vénérable exemplaire de l'édition princeps, laquelle est noble à l'égal des nobles dames qui figurent sur ses feuillets jaunis et embellis par le temps¹⁹¹.

Le livre est précieux pour Bonnard. Il consulte fréquemment les catalogues, des ouvrages qui recensent ces perles rares : « [J]ouvris un livre que je lus avec intérêt, car c'était un catalogue de manuscrits. Je ne sais pas de lecture plus facile, plus attrayante, plus douce que celle d'un catalogue¹⁹². »

L'ardente admiration de Bonnard pour les livres n'est pas simplement contenue dans ces brèves remarques, puisque France place un livre au centre de la quête de son personnage principal. Quand il apprend l'existence d'un manuscrit datant du XIV^e siècle

¹⁸⁹ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 152.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 155.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 266.

¹⁹² *Ibid.*, p. 152.

contenant non seulement la traduction française de *La légende dorée*, mais aussi des légendes des saints Ferréol, Ferrution, Germain, Vincent et Doctrovée, il ne peut contenir son excitation. Trouver ce manuscrit devient le seul et unique but de Bonnard, ce qui pousse Joseph Rosenblum à le comparer à Don Quichotte : « Bonnard is something of a Don Quixote, setting off on a bibliophilic quest in part one¹⁹³. » En réputé spécialiste de la Gaule chrétienne et, plus spécifiquement, de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, origine probable du manuscrit, et en grand collectionneur, cet objet lui est indispensable. L'obsession de Bonnard pour cette œuvre permet de supposer qu'il s'agit de l'élément le plus précieux de sa collection – dès lors qu'il parvient à l'acquérir –, celui qu'il chérit avant tous les autres, celui qu'il place le plus haut dans sa hiérarchie. C'est d'ailleurs le seul livre qu'il conservera à la fin du roman, moment où il se départit de l'entièreté de sa collection. En conférant autant de valeur aux livres, qui deviennent tour à tour des amis, des miroirs, des trésors autour desquels s'organise la quête d'un personnage, France offre un plaidoyer – dont les porte-paroles ou défenseurs sont ici les érudits – contre l'indifférence devant leur dissolution dans le journal, entité éminemment jetable.

2.2. Le maître et son élève

L'attachement que manifeste l'érudit pour l'enseignement, forme active de transmission, est une autre démonstration de son souci pour la conservation de l'héritage lettré. Par ces trois personnages, France convoque un type d'enseignement inspiré de l'époque classique et ancré dans l'étude des Anciens. Cela dit, au XIX^e siècle, le romantisme chamboule les principes de cette pratique, comme l'explique Judith Schlanger

¹⁹³ Joseph Rosenblum, « The Library of Sylvestre Bonnard. A Case Study of Nineteenth-Century French Bibliophily », *The Book Collector*, n°45, 1996, p. 76.

dans *La mémoire des œuvres* : « [L]a perspective romantique des lettres n'a pas de conception de l'enseignement des lettres. Et ce n'est pas un oubli. Puisque l'esprit d'un peuple est un donné, le génie est un donné, et le tempérament est un donné, une approche romantique des lettres n'inclut pas, par elle-même, le versant de la formation¹⁹⁴. » La valeur de l'inné semble ainsi l'emporter sur celle de l'acquis. Or, dans ses sept romans, France, un contemporain de ce mouvement, propose l'inverse en disposant trois duos fonctionnels de vieux maîtres et de jeunes élèves, couple traditionnel qui témoigne d'un intérêt envers la formation et son bien-fondé. France rapproche, dans sa préface aux *Opinions de M. Jérôme Coignard*, la relation de l'abbé et de son protégé à celle de Socrate et de Xénophon : « Il rédigea avec modestie et fidélité les Mémoires de M. l'abbé Coignard, qui revit dans cet ouvrage comme Socrate dans les *Mémoires* de Xénophon¹⁹⁵. » Bonnard, Coignard et Bergeret ne demeurent pas confinés dans leur fonction d'accumulateurs du savoir, ils ne sont pas entièrement seuls avec les livres, puisqu'ils sont amenés à enseigner, et donc à relayer ce savoir à une relève.

2.2.1. Les visées de l'enseignement : une tête bien faite et un cœur pur

Les auteurs antiques sont la source principale à laquelle les érudits font boire leurs élèves. Ainsi, lorsqu'il offre ses services à Léonard Ménétrier, père de Jacques, l'abbé Coignard précise : « [J]'enseignerai à cet enfant le latin et le grec, et même le français, que Voiture et Balzac ont porté à sa perfection¹⁹⁶. » C'est donc un apprentissage qui passe d'abord par les langues anciennes et ensuite par les langues modernes. Coignard propose un programme plutôt moderne lorsqu'il précise qu'il ira jusqu'à enseigner le français alors

¹⁹⁴ Judith Schlanger, *La mémoire des œuvres*, op. cit., p. 70.

¹⁹⁵ Anatole France, *Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, op. cit., p. 207.

¹⁹⁶ Anatole France, *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, op. cit., p. 11.

qu'au XVIII^e siècle le latin règne en maître absolu dans les études érudites. Jacques explique que son maître et lui mènent « une vie exacte et recluse¹⁹⁷ », du matin jusqu'au dîner ils sont enfermés dans leur cabinet et après avoir mangé ils y retournent « comme au spectacle [...] pour entendre les dialogues sublimes, encore que contradictoires, des auteurs anciens¹⁹⁸. »

Les spécialités de M. Bergeret sont les œuvres d'Homère et celles de Virgile. Du maigre lot que forment les étudiants du maître de conférences, M. Roux se distingue, étant « [s]on meilleur latiniste¹⁹⁹ ». Peu après sa trahison, M. Goubin le remplace au poste de favori du professeur. Avec ces deux jeunes hommes, M. Bergeret discute de politique militaire, d'éthique, d'astronomie ou encore des héros antiques. Ces sujets sont toujours prétextes à des réflexions philosophiques.

M. Gélis, étudiant à l'École des Chartes, vient solliciter Sylvestre Bonnard parce qu'il prépare une thèse sur l'état des abbayes bénédictines en 1700 et qu'il voudrait bénéficier de ses conseils²⁰⁰. L'érudit accepte volontiers, pardonnant vite celui qu'il a entendu ridiculiser son conservatisme au jardin du Luxembourg avec d'autres jeunes chartistes²⁰¹. Bien que cette relation se tisse alors que le roman se rapproche de son dénouement – ce qui laisse peu de place au déploiement d'un cursus détaillé –, le maître et l'élève ont une discussion approfondie sur l'essence de la discipline historique²⁰².

¹⁹⁷ Anatole France, *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, op. cit., p. 59.

¹⁹⁸ *Ibid.*

¹⁹⁹ Anatole France, *Le Mannequin d'osier*, op. cit., p. 868.

²⁰⁰ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 267.

²⁰¹ *Ibid.* p. 220.

²⁰² *Ibid.*, p. 305-308.

Si les érudits ont à cœur le côtoïement serré des textes, ils veillent surtout à ce que leurs élèves retirent des leçons des œuvres et à ce qu'ils les appliquent à leur vie. *La Rôtisserie de la reine Pédauque* illustre cette approche humaniste de l'enseignement, car la rencontre du maître et de Jacques Ménétrier dit Tournebroche sert de prémices au roman et la suite s'organise autour de cette relation. L'abbé Coignard cherche à développer à la fois l'esprit et le cœur de Jacques : « On concevra toute l'obligation que je lui [Coignard] ai, quand j'aurai dit qu'il ne négligea rien pour former mon cœur et mon âme en même temps que mon esprit. Il me récitait les *Maximes* d'Épictète, les *Homélies* de saint Basile et les *Consolations* de Boèce²⁰³. » Ce n'est donc pas qu'une éducation livresque à laquelle Jacques a droit, mais bien une éducation morale. Ainsi, quand il s'offusque que son maître ait aidé M. d'Anquetil à enlever Jahel, jeune femme dont Jacques est follement épris, l'abbé répond :

Tournebroche [...] vous parlez comme un pharisien. Un docteur [...] a dit : « Tournez les yeux sur vous-même, et gardez-vous de juger les actions d'autrui. En jugeant les autres, on travaille en vain; souvent on se trompe, et on pêche facilement, au lieu qu'en s'examinant et se jugeant soi-même, on s'occupe toujours avec fruit. » [...] Et si je confère ainsi les plus beaux textes de morale, c'est pour vous instruire, Tournebroche et vous ramener à l'humble et douce modestie qui vous sied [...]²⁰⁴.

Cette volonté est moins directement exprimée par Bonnard et Bergeret à leurs élèves, mais les deux érudits n'en pensent pas moins. Ainsi, le premier affirme :

On n'apprend qu'en s'amusant [...]. L'art d'enseigner n'est que l'art d'éveiller la curiosité des jeunes âmes pour la satisfaire ensuite, et la curiosité n'est vive et saine que dans les esprits heureux. Les connaissances qu'on entonne de force dans les intelligences les bouchent et les étouffent. Pour digérer le savoir, il faut l'avoir avalé avec appétit²⁰⁵.

²⁰³ Anatole France, *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, op. cit., p. 17.

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 137.

²⁰⁵ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 258.

La tâche que s'assigne Bonnard dépasse le seul accompagnement à travers les textes, elle englobe le prélude au savoir – c'est-à-dire la préparation de l'esprit de celui qui s'apprête à le recevoir – et son mûrissement. Bergeret, quant à lui, livre un discours sur la beauté de l'enseignement comme don de soi : « Nous n'avons rien en propre que nous-mêmes. On ne donne vraiment que quand on donne son travail, son âme, son génie. Et cette offrande magnifique de soi à tous les hommes enrichit le donateur autant que la communauté²⁰⁶. » C'est la dimension morale de l'éducation que souligne Bergeret. Le maître, en faisant de son élève un être plus cultivé et droit, enrichit la communauté d'un meilleur citoyen. La simple acquisition de connaissances, en elle-même, n'a pas ce bénéfice qui dépasse l'individu les absorbant. Certains ont beaucoup lu sans rien retenir, sans en retirer aucune leçon pour leur vie. C'est le cas de M. Torquet, le doyen de l'université de Tourcoing qui, « bourré de lettres, gardait l'âme d'un illettré²⁰⁷ ». Le but que poursuivent conjointement les trois érudits est moins de transformer leurs élèves en érudits exemplaires, que d'en faire des êtres complets et meilleurs.

2.2.2. Une éducation hors les murs

Comme les érudits se tiennent loin des institutions scolaires, évitant écoles, collèges et universités – Bergeret n'est présenté dans sa salle de cours qu'à deux brèves et péjoratives reprises –, le lecteur comprend que l'enseignement se déroule essentiellement hors de ces lieux. France insiste particulièrement sur cet éloignement quand il fait se désintéresser Bergeret et Bonnard du destin académique de leurs protégés respectifs. Le premier élude par deux fois les requêtes de M. Goubin qui demande : « Maître, pensez-

²⁰⁶ Anatole France, *M. Bergeret à Paris*, op. cit., p. 286-287.

²⁰⁷ Anatole France, *Le Mannequin d'osier*, op. cit., p. 898.

vous que Paul-Louis Courier soit un bon sujet de thèse française²⁰⁸? » Et réitère vainement, en clôture de chapitre : « Cher maître, [...] permettez-moi de vous faire une question. Pensez-vous que Paul-Louis Courier soit un bon sujet de thèse de doctorat? Parce que, dès que j'aurai passé ma licence...²⁰⁹ » Le second s'excuse, maladroitement, de son absence auprès de Gélis alors que le jeune homme revient de sa soutenance de thèse à l'Institut : « Je m'intéressais vivement, vous le savez, à votre thèse, mais des arrangements domestiques m'ont fait oublier que vous la souteniez aujourd'hui²¹⁰. »

C'est dans l'action et non le nez dans leurs livres que France présente le maître et l'élève en discussion. Il s'agit d'un enseignement sur le terrain, qui sait faire flèche de tout bois, envisageant chaque situation de la vie comme une occasion pour philosopher. Coignard et son élève Jacques sont presque toujours ensemble, sur les chemins, dans la bibliothèque de M. d'Astarac, comme dans les fêtes. Ainsi, l'abbé Coignard emploie presque chaque moment pour livrer une leçon. Lorsqu'il entre au soir dans la chambre de Jacques pour lui parler de leur nouvel employeur, M. d'Astarac, il affirme que ce dernier, bien qu'il soit en général fou, est sage au moins à un égard : « [I]l nomme son valet Criton, c'est-à-dire le juge. Et il est bien vrai que nos valets sont les témoins de toutes nos actions. Ils en sont parfois les guides²¹¹. » S'ensuit une anecdote historique sur le trouble que causèrent à Francis Bacon ses laquais qui « l'avaient, par leur dépense, poussé à la ruine et contraint à des actes pour lesquels il était poursuivi comme concussionnaire²¹². » L'abbé conclut en invitant son élève à toujours avoir à l'esprit l'exemple du chancelier. Dans les

²⁰⁸ Anatole France, *L'Anneau d'améthyste*, op. cit., p. 57.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 61.

²¹⁰ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 64.

²¹¹ Anatole France, *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, op. cit., p. 39.

²¹² *Ibid.*, p. 39-40.

romans de *l'Histoire contemporaine*, les rencontres de Bergeret et de M. Goubin sont épisodiques; or, France, par certaines expressions, suggère qu'elles sont plus fréquentes que ne le laissent entendre ces épisodes : « Il [Bergeret] faisait sa promenade *accoutumée* par la ville, en compagnie de M. Goubin, son disciple préféré [...] »²¹³. » L'auteur ajoute que c'est chaque soir que « M. Goubin [...] vi[e]nt le chercher en son logis, pour l'accompagner, selon la *coutume*, au café de la Comédie »²¹⁴. » On les retrouve également à discuter de l'Exposition universelle sur les marches du Trocadéro²¹⁵. Ces rendez-vous en plein-air et au café sont des moments où M. Bergeret parle tantôt des vertus d'Hercule, tantôt d'astronomie, puisque l'heure et le lieu s'y prêtent, tantôt de politique sociale. *Le Crime de Sylvestre Bonnard* est le cas limite de cette tendance puisqu'il ne met en scène qu'un seul échange d'idées à proprement parler entre Bonnard et M. Gélis et que cette discussion a lieu dans le cabinet du maître. Or le sujet de l'Histoire ou – et c'est le cœur du débat – de la science historique, comme la désigne alors un grand nombre des contemporains des deux personnages, surgit d'une simple conversation de bienvenue, montrant que l'érudit sait susciter et accueillir les réflexions intellectuelles de son élève à tout moment.

2.2.3. L'érudit en enseignant idéal

La représentation positive de l'enseignement ouvert et généreux des érudits est attestée et même accentuée par le contraste qu'elle forme avec d'autres figures de l'enseignement qui sont critiquées par France. Le cas le plus explicite est celui de l'alter-ego de Bergeret : « Alphonse Jumage et Lucien Bergeret étaient nés le même jour, à la

²¹³ Anatole France, *L'Anneau d'améthyste*, op. cit., p. 57. Je souligne.

²¹⁴ *Ibid.*, p. 96. Je souligne.

²¹⁵ Anatole France, *M. Bergeret à Paris*, op. cit., p. 304.

même heure, de deux mères amies, pour qui ce fut par la suite un inépuisable sujet de conversation²¹⁶. » Leur proximité n'a d'égale que leur différence. Le premier est jaloux, mesquin et moindrement intelligent, ce qui le conduit à se comparer à celui qu'il considère comme son rival et donc à s'opposer en tous points à lui dans le simple désir de le supplanter, mais comme « M. Bergeret n'avait pas toujours tort, Jumage n'avait pas toujours raison²¹⁷. » Jumage est professeur de grammaire dans un lycée suburbain, ce qui l'a toujours fait envier son homologue professeur de faculté. Cette jalousie le conduit à de petites bassesses comme de rappeler à son collègue que, puisqu'il est affiché comme dreyfusard, il a bien des ennemis : « Toi et tes amis, j'ai le regret de te le dire, vous êtes exécrés, honnis et conspués unanimement²¹⁸. » Remarque à laquelle la grandeur et la sage indifférence de Bergeret ne daignent rien répondre. L'esquisse du sombre et petit Jumage n'apparaît – il ne vit l'espace que de six pages dans le dernier opus de l'*Histoire contemporaine* – que pour confirmer la supériorité d'esprit et de cœur de Bergeret qui ne semble souhaiter que le bonheur de ce pauvre individu, dont le plus grand malheur fut de naître le même jour que lui.

Les collègues de Bonnard, s'ils interviennent plus timidement dans le roman, ne sont pas pour autant présentés sous un meilleur jour que Jumage. C'est à la mort d'un des confrères philologues de Bonnard que France souligne l'artificialité des liens qui les unissent en tant que communauté. L'érudit sceptique est d'ailleurs bien conscient de ce ridicule fard :

Donc, mon excellent collègue avait consenti à mourir, grâce à deux ou trois attaques d'apoplexie des plus persuasives et dont la dernière fut sans réplique.

²¹⁶ Anatole France, *M. Bergeret à Paris*, op. cit., p. 271.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 272. Le sarcasme de l'auteur, qui fait précéder cette remarque d'une longue description des défauts de Jumage, est évident. Au fond, il veut dire : « Bergeret a souvent raison et Jumage a souvent tort. »

²¹⁸ *Ibid.*, p. 274-275.

Je l'avais peu pratiqué de son vivant, mais il paraît que je devins son ami dès qu'il ne fut plus, car nos collègues me dirent d'un ton grave, avec un visage pénétré, que je devais tenir un des cordons du poêle et parler sur la tombe²¹⁹.

L'expression « il paraît » et le paradoxe de la situation – devenir ami avec un mort – indiquent que la situation est factice. Ce qui explique la distance entre ces hommes pourtant réunis sous le même office, c'est leur repli sur eux-mêmes : « Mes confrères, s'ils écrivent encore un peu, ne lisent plus du tout²²⁰. » Peu partagent ainsi l'ouverture et la curiosité de Bonnard. Cet isolement contribue à en faire des hommes plutôt froids : « Gélis [...] m'a fait faire sa demande par un de ses professeurs, mien collègue, hautement estimé pour sa science [...]. Mais quel messenger d'amour, juste ciel! Un ours, non pas un ours des Pyrénées, mais un ours de cabinet, et cette seconde variété est beaucoup plus féroce que la première²²¹. » Ici, la fadeur et la sévérité du professeur ne peuvent que mettre en valeur la bienveillance et l'enthousiasme de Bonnard, lui qui a accueilli Gélis comme élève et ensuite comme gendre – puisqu'il demande la main de la fille adoptive de l'érudit, Jeanne.

Enfin, à côté de l'abbé Coignard, M. d'Astarac apparaît comme un simple employeur. Bien qu'il connaisse les langues anciennes et semble avoir une éducation et une expérience qui lui permettraient de former des élèves, France le décrit comme trop obnubilé par les secrets de la mystique pour être en mesure de sortir de lui-même et d'agir à titre de professeur. De plus, Daniel Desormeaux postule que, aux yeux de France, le bibliophile qui ne fait que contempler les livres, sans les ouvrir, ne peut pleinement saisir la réalité. « Son portrait le plus réussi des victimes de ce simulacre est de loin celui du kabbaliste détraqué, M. d'Astarac dans *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, qui crée autour

²¹⁹ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 248.

²²⁰ *Ibid.*, p. 304.

²²¹ *Ibid.*, p. 308.

de sa bibliothèque un monde fantasmagorique. Il fait lire les autres à sa place²²². » Cette méconnaissance l'empêche donc de pouvoir enseigner à quiconque.

En plaçant obligatoirement ses trois personnages dans la position de professeurs à un moment ou à un autre de ses intrigues romanesques, France démontre que l'enseignement est un passage obligé pour l'érudition. La transmission de la matière érudite s'incarne entièrement sous deux formes indissociables : l'attention aux livres, forme matérielle, et la constitution d'une relève, forme humaine. Ainsi, ne mériteraient le titre d'érudits à part entière que ceux qui savent prendre soin de ces deux réceptacles possibles du savoir pour France : le papier et l'être.

2.3. Les érudits et les libraires

L'érudit entretient un rapport privilégié avec le libraire qui agit à titre d'intermédiaire entre lui et ses objets d'étude. Au XIX^e siècle, comme l'écrit Sylvie Ducas, le statut du libraire est ambivalent : il oscille « entre deux versants opposés d'un métier semblant hésiter entre une pratique érudite et élitaine héritée de l'Ancien Régime et des pratiques nouvelles liées à la multiplication de livres récents²²³ ». Elle insiste sur cette « tension majeure entre le libraire de fonds bibliophile et le libraire d'assortiment soucieux de substituer une logique de l'offre à la demande²²⁴ ».

Cette ambiguïté est absente des romans de France, puisque les libraires y sont univoquement exposés comme de purs commerçants. Ainsi, Bonnard fait appel aux services d'un libraire alors qu'il est question de la vente d'une collection privée : « M. Paul,

²²² Daniel Desormeaux, *La figure du bibliomane*, op. cit., p. 205.

²²³ Sylvie Ducas, op. cit., p. 189.

²²⁴ *Ibid.*

d'accord avec ses cohéritiers, était décidé à vendre la bibliothèque, et je dus rechercher les moyens d'opérer cette vente le plus avantageusement possible. Étranger comme je le suis à tout négoce et trafic, je résolus de prendre conseil d'un libraire de mes amis²²⁵. » Les termes « négoce » et « trafic » rendent bien le côté mercantile de la profession du libraire aux yeux de l'érudit. S'il n'apparaît pas comme l'ennemi de Bonnard, France souligne la franche distinction qui les sépare. Le libraire Paillot est hautement préoccupé par ses ventes; il se plaint à M. Bergeret du peu que rapportent « les livres de classes²²⁶ ».

De plus, les libraires franciens ne sont jamais montrés en train de lire et, même si leur commerce s'avère un lieu propice aux discussions entre intellectuels, jamais ils ne se commettent, préférant se tenir loin des débats tant culturels que politiques. Le libraire Blaizot prévient bien Coignard : « Je suis libraire à l'*Image sainte Catherine* depuis bientôt quarante ans et ce m'est une joie toujours nouvelle d'entendre les propos des savants qui fréquentent dans ma boutique. Mais je n'aime pas beaucoup les discours sur les affaires publiques. On s'y échauffe, on s'y querelle vainement²²⁷. » Paillot possède le même caractère timoré que son homologue quand vient le temps de discuter : « Le libraire ne se prononçait point. Il estimait qu'un commerçant est sage de ne point exprimer d'opinion dans sa boutique²²⁸. » Lorsqu'il se plaint des changements trop fréquents dans les programmes des écoles – qui lui font perdre des ventes dans les fournitures scolaires qu'il tient dans sa librairie – et que M. Bergeret se lance dans une réflexion sur l'enseignement, il se garde de répondre à « ce discours obscur qui l'effrai[e]²²⁹ ». Il faut dire que France le

²²⁵ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 214.

²²⁶ Anatole France, *Le Mannequin d'osier*, op. cit., p. 923.

²²⁷ Anatole France, *Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, op. cit., p. 239.

²²⁸ Anatole France, *L'Orme du mail*, op. cit., p. 797.

²²⁹ *Ibid.*, p. 924.

campe ainsi : « C'était un esprit aride et sans lettres. Il parlait peu et ne songeait jamais qu'à son commerce ou à sa maison de campagne de la côte Duroc²³⁰. » Le libraire semble là pour affirmer que si l'érudit est associé à la matérialité de la littérature, tous ceux qui y sont rattachés ne partagent pas sa grandeur. C'est peut-être aussi pour montrer que le scepticisme de l'érudit, qui est toujours dans la nuance et évite les jugements tranchés, n'équivaut pas à la naïve neutralité du libraire. Cette comparaison apparaît comme un autre moyen pour France d'élever ses érudits.

L'érudit ne se rattache donc ni à l'artiste au-dessus des livres et du monde, ni au libraire – bien qu'il s'intéresse hautement à l'objet livre –, ni tout à fait à l'écrivain engagé, puisque s'il se prononce, c'est au sein de petits cercles où ses sages paroles sont vite balayées du revers de la main par ceux qui sont pressés de prendre position. France crée donc une figure hybride, désirant peut-être proposer à son époque un lettré plus mesuré, moins extrême, une figure idéale en fin de compte. Cela dit, l'auteur demeure toujours conscient des failles que comporte un tel projet; il sait que l'entre-deux où il confine ses érudits est potentiellement un non-lieu.

3. L'IMPASSE DE L'ÉRUDITION

Jamais l'auteur ne remet en question les qualités professionnelles de ses érudits sceptiques : les trois sont des êtres éminemment doctes et sages. Leur minutie à l'ouvrage est un reflet de leur passion et de leur profonde bienveillance à l'égard des textes et des auteurs. Pourtant, derrière la parfaite concordance entre leur caractère et leur métier se cache une tristesse larvée. Bonnard, Coignard et Bergeret ne sont pas des personnages

²³⁰Anatole France, *L'Orme du mail*, op. cit., p. 922-923.

heureux. Marie-Claire Bancquart relève le paradoxe contenu dans les deux premiers tomes de l'*Histoire contemporaine* – mais qui s'étend aisément aux sept romans : « [L]e recours aux textes les plus divers, des époques les plus différentes, y est constant; mais le foisonnement des références et les témoignages de culture, si d'un côté ils sont considérés comme très précieux, de l'autre n'aboutissent à aucun bonheur ni à aucune vérité²³¹. » Ce constat s'étend aisément aux sept romans. En pensant à Paris, sa ville, Bonnard s'émerveille au moins autant qu'il se désole :

C'est pourquoi j'aime Paris d'un immense amour. Et pourtant je suis las, et je sens qu'on ne peut se reposer au sein de cette ville qui pense tant, qui m'a appris à penser et qui m'invite sans cesse à penser. Comment n'être point agité au milieu de ces livres qui sollicitent sans cesse ma curiosité et la fatigue sans la satisfaire²³²?

La constante stimulation intellectuelle mariée à l'absence de résultats tangibles éreinte l'érudit, bien qu'il sache que c'est le propre de sa profession. Coignard s'est, lui aussi, quelque peu perdu dans l'érudition : « Une curiosité immodérée m'a entraîné, mon fils; j'ai perdu, dans la conversation des livres et des savants, la paix du cœur, la sainte simplicité, et cette pureté des humbles [...]»²³³. » Enfin, l'étude des textes ne distraie pas toujours Bergeret de ses malheurs, parfois elle les souligne et il constate alors l'insuffisance de la culture à fonder une vie : « Ainsi M. Bergeret [...] composait sa tristesse et ses ennuis en songeant que sa vie était étroite, recluse et sans joie, que sa femme avait l'âme vulgaire et n'était plus belle, et que les combats d'Énée et de Turnus étaient insipides²³⁴. »

²³¹ Marie-Claire Bancquart, « Notice » dans Anatole France, *Œuvres*, T.II, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1987, p. 1329.

²³² Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, *op. cit.*, p. 250.

²³³ Anatole France, *Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, *op. cit.*, p. 269.

²³⁴ Anatole France, *Le Mannequin d'osier*, *op. cit.*, p. 868.

Les œuvres de France font donc la promotion de l'érudition tout en émettant un sérieux avertissement contre le côté pernicieux des lettres pratiquées immodérément. Pour l'auteur comme pour Damien Robert, il y a une « perte ontologique dans l'érudition déconsidérée²³⁵ ». Les indices de cette impasse sont nombreux. D'abord, les érudits s'épanouissent aux côtés de personnages tout à fait étrangers au monde de l'érudition, signe qu'il existe une vie riche à l'extérieur des lettres. Ensuite, la mise en doute de l'érudition s'illustre par la perturbation des lieux qui lui sont dédiés : cabinets de travail et bibliothèques sont envahis par des manifestations de la nature. Enfin, les érudits englués dans le savoir sont à la fois contraints à une néfaste inertie et victimes du ridicule. Cette myriade d'éléments fait émerger l'interrogation suivante : l'érudition en péril mérite-t-elle d'être sauvée?

3.1. Les érudits et les « simples »

France se sert volontiers de figures voisines de l'érudit sceptique – savants fous et libraires – pour faire s'en démarquer ces trois héros. Ceux-ci apparaissent comme des esprits sages au milieu d'une mêlée de lettrés présomptueux et froids à l'image du glacial Professeur Brierly invité à la soirée de Clarissa Dalloway chez Virginia Woolf²³⁶. Dans cette jungle littéraire, l'érudit n'acquiert peu²³⁷ ou pas de paisibles amitiés. C'est dans l'entourage de personnages détachés de l'érudition que Bonnard, Coignard et Bergeret

²³⁵ Damien Robert, *La Grâce de l'auteur. Essai sur la représentation d'une institution politique : l'exemple de la bibliothèque publique*, Fougères, Éditions Encre marine, 2001, p. 20.

²³⁶ « Avec tous ses diplômes, ses honneurs, ses titres qui le séparaient de la cohorte des scribouillards, il était immédiatement soupçonneux d'une atmosphère défavorable à l'étrange mélange qui était le sien. Sa stupéfiante érudition et sa timidité; son charme glacial dépourvu de cordialité; son innocence empreinte de snobisme [...] » Virginia Woolf, *Mrs Dalloway*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1994, p. 296.

²³⁷ Lucien Bergeret entretient une correspondance avec le commandeur Carlo Aspertini de Naples, philologue, agronome et député au Parlement italien. Ensemble, ils discutent d'enjeux militaires comme des représentations iconographiques de Virgile à travers le temps. Il s'agit de la seule occurrence d'une réelle amitié entre un érudit sceptique et l'un de ses égaux.

confessent partager les plus doux moments. Il faut dire que, par leur modestie et leur conscience de l'orgueil des lettres, les trois érudits sont disposés à discerner la grandeur dans la simplicité. Ainsi Coignard dit à son élève : « Les vérités découvertes par l'intelligence demeurent stériles. Le cœur est seul capable de féconder ses rêves²³⁸. » Le monde ne peut donc être apprivoisé que du seul point de vue de l'étude; il faut y conjuguer l'expérience, même banale, car c'est aussi par elle que l'individu apprend. À cet égard, Bonnard écrit dans son journal : « On apprend sans doute quelque chose dans les livres, mais on apprend beaucoup plus en voyant du pays²³⁹. » Non seulement la vie enseigne, mais elle procure de simples et nécessaires plaisirs. Bergeret s'en fait la remarque en accrochant de vieilles vues de Naples et du Vésuve au-dessus des bibliothèques de son cabinet :

Or, de tous les travaux auxquels puisse se livrer un honnête homme, le travail d'enfoncer des clous dans un mur est celui peut-être qui procure les plus tranquilles jouissances. Le comte de Caylus, sensible à bien des sortes de voluptés, mettait au-dessus de toutes les autres celle de débiller des caisses de poteries étrusques²⁴⁰.

France décrit la fascination qu'exerce sur Bergeret deux hommes qui, au quotidien, manient l'outil et entretiennent par le fait même une proximité avec la nature.

Le premier est Pied-d'Alouette, un ancien chemineau qui devient avec le temps le bouc-émissaire de la ville de Tourcoing où on l'accuse à tort de tous les petits crimes. Par une métaphore, l'auteur indique que cet homme ne fait qu'un avec la nature : « C'était une figure sauvage qui se distinguait à peine des choses environnantes. Son visage, sa barbe et

²³⁸ Anatole France, *Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, op. cit., p. 302.

²³⁹ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 180.

²⁴⁰ Anatole France, *L'Anneau d'améthyste*, op. cit., p. 64.

ses haillons avaient les teintes de la pierre et des feuilles²⁴¹. » Quand Bergeret le rencontre sur les chemins, le pauvre homme lui parle de ses deux seuls biens : sa pipe et son couteau. La lame lui permet de couper le pain et le lard qu'on lui donne à la porte des fermes, de tailler les branches pour se faire un lit le soir et de sculpter dans le bois de petits bateaux à offrir aux enfants. Au terme de leur brève discussion, Bergeret lui dit : « Pied-d'Alouette, vous aimez la liberté, vous êtes libre. Vous vivez sans travailler. Vous êtes heureux²⁴². » Suite de déclarations dans laquelle se saisit l'érudit pour le mode de vie du vagabond, libre de tout lien, autosuffisant. L'homme lui répond pourtant qu'il n'est pas heureux, puisqu'il ne jouit pas d'un foyer et d'une pitance stable. Cette affirmation déçoit l'érudit qui ne peut s'empêcher d'être en désaccord avec lui : « Vous pensez, Pied-d'Alouette, que le bonheur est sous un toit, au coin d'une cheminée et dans un lit de plume. Je vous croyais plus de sagesse²⁴³. » L'érudit confère plus aisément la sagesse aux petites gens qu'aux grandes :

M. Bergeret aimait et estimait hautement les gens de métier. Ne faisant point de grands aménagements, il n'avait guère l'occasion d'appeler des ouvriers; mais, quand il en employait un, il s'efforçait de lier conversation avec lui, comptant bien en tirer quelques paroles substantielles²⁴⁴.

Cet attrait le conduit à engager la conversation avec M. Roupart, le menuisier qui doit poser des bibliothèques dans son cabinet de travail. Il quitte agréablement les scoliastes de Virgile pour questionner l'ébéniste sur « le débit, la coupe et le polissage des bois, et l'assemblage des planches²⁴⁵ ». Quittant le sujet du bois, Roupart félicite Bergeret pour son engagement dans l'Affaire Dreyfus, ce qui les amène à échanger sur les affaires

²⁴¹ Anatole France, *Le Mannequin d'osier*, op. cit., p. 892-893.

²⁴² *Ibid.*, p. 896.

²⁴³ *Ibid.*

²⁴⁴ Anatole France, *M. Bergeret à Paris*, op. cit., p. 226.

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 227.

contemporaines. Au moment où l'entretien se termine, le chien de Bergeret, Riquet, se met à japper contre le menuisier, ce qui fait dire à son maître : « Cet artisan que tu voulais [...] chasser a, dans sa simplicité, des pensées admirables²⁴⁶. »

Coignard possède le même intérêt que Bergeret pour les hommes ordinaires. Puisqu'il n'est amené, dans *Les Opinions de Jérôme Coignard*, à discuter qu'avec les clients de la librairie – donc des gens lettrés souvent bien imbus d'eux-mêmes –, cette sympathie ne se manifeste jamais explicitement à l'égard d'un autre personnage. Pourtant, Coignard n'en pense pas moins : « Les hommes qui pensent peu ou ne pensent point du tout font heureusement leurs affaires en ce monde et dans l'autre, tandis que les méditatifs sont menacés incessamment [...].²⁴⁷ » Dans le premier roman, cette pensée trouve son incarnation en M. d'Anquetil, Don Juan de Paris qui aime les cartes, les chevaux et le combat. À son sujet, Coignard dit : « [J]'atteignis [...] le château [...] avec M. d'Anquetil, que j'aime assez, encore que rude et sans lettres. Il n'a dans l'esprit ni belles connaissances ni profondes curiosités. Mais la vivacité de la jeunesse brille en lui et l'ardeur de son sang se répand en amusantes saillies²⁴⁸. » L'abbé explique que la possession du savoir n'est pas la seule vertu à laquelle on puisse mesurer la valeur des êtres. La vivacité est enviable, mais elle vient plus facilement à ceux qui n'épuisent pas leur énergie derrière les pages d'un livre.

²⁴⁶ Anatole France, *M. Bergeret à Paris*, op. cit., p. 230.

²⁴⁷ Anatole France, *Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, op. cit., p. 293.

²⁴⁸ Anatole France, *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, op. cit., p. 131.

La capacité des âmes simples à exprimer l'essentiel fascine également Bonnard qui remarque le bon sens de la Princesse Trépof qu'il rencontre à l'occasion de son voyage en Italie. Il note à son propos :

Une odeur de rose, qui se fit mieux sentir vers le soir, me rappela Mme Trépof. [...] Je songeais. Mme Trépof est une jolie personne fort simple et tout près de la nature. Elle a des idées de chatte. Je n'ai pas découvert en elle la moindre de ces curiosités nobles qui agitent les âmes pensantes. Et pourtant elle a exprimé à sa manière une pensée profonde : « On ne s'ennuie pas quand on a des ennuis. » Elle sait donc qu'en ce monde l'inquiétude et la souffrance sont nos plus sûrs divertissements²⁴⁹.

L'érudit porte attention à deux choses. Il constate la proximité qu'entretient M^{me} Trépof avec la nature – c'est l'odeur de rose qui la rappelle au souvenir de Bonnard et ses idées sont celles d'une chatte, ce qui, au moyen de la réification, la place dans le règne animal. Il remarque aussi son habileté à formuler une idée profonde et vraie. Une corrélation s'établit ainsi entre simplicité et vérité. L'expérience commune et l'érudition conduisent ici au même résultat : bien que tout les oppose sur le plan de la formation, Bonnard et Trépof s'entendent sur une même idée, ce qui relativise la valeur de l'érudition. Jeanne, la pupille de l'érudit, est aussi associée à la nature : « Oh quel pur, quel radieux sourire brilla alors sous ses beaux cils mouillés comme du soleil dans les branches après une pluie d'été²⁵⁰ ! » Elle contribue également par sa présence dans la vie de Bonnard à remettre en cause le sens de la profession érudite. Son impact se résume, en apparence, à un acte bénin, mais qui à sa manière pèsera lourd dans la destinée de son père adoptif : elle ornemente son cabinet de fleurs. « Qui reconnaîtrait la cité des livres ? Il y a maintenant des fleurs sur tous les meubles. Jeanne a raison : ces roses sont fort belles dans ce vase de faïence bleue.

²⁴⁹ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 184.

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 262.

Elle accompagne chaque jour Thérèse au marché, et en rapporte des fleurs²⁵¹. » Cette conversion de la cité des livres, symbole de l'érudition, enclenche une réflexion chez Bonnard qui, au terme du roman, délaissera la philologie, les livres et Paris pour les troquer contre la contemplation de la nature à la campagne.

En somme, ce qu'admirent les trois protagonistes de France chez les êtres simples et purs, c'est leur contact avec la matière brute, par opposition aux longues heures passées dans le domaine des idées abstraites. C'est aussi leur spontanéité, contraire à la lente méditation intellectuelle. C'est enfin leur attachement à la nature, tandis que les érudits sont avant tout pétris par la culture. Leur érudition constitue en quelque sorte un handicap qui nuit à l'atteinte de ces trois états. Les érudits franciens prennent ainsi conscience qu'il n'y a pas qu'une voie d'accès à la connaissance, que la vérité et ultimement le bonheur ne se trouvent pas nécessairement dans les livres.

3.2. Les érudits et les animaux

En instaurant une fraternité entre ses érudits et les êtres « incultes », France, à l'instar de Nietzsche, dans les mots de Pierre-Yves Bourdil, « se plaît à discuter la nostalgie béate de l'animalité²⁵² ». Dans sa *Seconde considération intempestive*, publiée en 1874, le philosophe allemand explique en quoi l'étude de l'histoire peut être pernicieuse : « Chacun sait qu'une vertu hypertrophiée – et le sens historique de notre époque en est une – peut entraîner la chute d'un peuple aussi bien qu'un vice hypertrophié²⁵³. » Le mal se serait développé, selon lui, au moment où s'est propagée « la prétention de faire de l'histoire une

²⁵¹ *Ibid.*, p. 301.

²⁵² Pierre-Yves Bourdil, « Introduction » dans *Seconde considération intempestive. De l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie*, Nietzsche, Paris, Garnier-Flammarion, 1998, p. 15.

²⁵³ Nietzsche, *Seconde considération intempestive.*, op. cit., p. 72.

science²⁵⁴ ». Ce changement de paradigme aurait contribué à ce que l'homme s'immobilise sous le poids lourd d'un passé trop documenté :

L'excès des études historiques implante la croyance toujours nuisible à la caducité de l'espèce humaine, l'idée que nous sommes des êtres tardifs, des épigones. L'excès des études historiques développe dans une époque un état d'esprit dangereux, le *scepticisme*, et cet état d'esprit plus dangereux, le cynisme; et ainsi l'époque s'achemine toujours plus vers une pratique sage et égoïste qui finit par paralyser la force vitale et la détruire²⁵⁵.

Exemples fictionnels de cette « pratique sage », Coignard, Bonnard et Bergeret illustrent parfaitement, par leur scepticisme, les conséquences qu'annonce Nietzsche. Le premier tient, au dire de son élève Jacques, à rappeler sans cesse aux hommes leur petitesse :

Il avait à cœur de leur montrer que leur imbécile nature n'a rien imaginé ni construit qui vaille la peine d'être attaqué ni défendu bien vivement, et que, s'ils connaissaient la rudesse fragile de leurs plus grands ouvrages, tels que les lois et les empires, ils s'y battraient seulement en jouant, et pour le plaisir, comme les enfants qui élèvent des châteaux de sable au bord de la mer²⁵⁶.

Si la pensée de Coignard n'est pas fausse, son scepticisme freine certainement l'action et l'ambition, et encourage une attitude de repli passif, puisque selon lui rien n'est grand et tout est bas dans l'édifice humain. Bonnard, lui, explique encore plus concrètement l'effet néfaste qu'a sur lui la multitude de ses lectures : « C'est pour cela que je ne sais rien du tout, car il n'y a pas un de ces livres qui n'en démente un autre, en sorte que, quand on les connaît tous, on ne sait que penser²⁵⁷. » Et « on ne sait que faire », serait-on tenté d'ajouter à l'affirmation de l'érudit. En sachant tant de choses, qui s'équivalent, se contredisent, se complètent parfois, l'érudit est plongé dans un doute constant, sa mémoire des œuvres et des faits le paralyse. C'est ce que ressent également Bergeret : « [L]es esprits avisés, qui

²⁵⁴ Nietzsche, *Seconde considération intempestive*, op. cit., p. 103. France fait débattre de cette exacte question Sylvestre Bonnard et son élève Gélis.

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 112. Je souligne.

²⁵⁶ Anatole France, *Les Opinions de Jérôme Coignard*, op. cit., p. 214.

²⁵⁷ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 264.

considèrent les choses sous des aspects divers et multiples, invisibles au vulgaire, éprouvent une grande difficulté à se décider même dans les moindres affaires²⁵⁸. » Cette paralysie inquiète Nietzsche qui promeut l'action et la vie. C'est dans ce sens qu'il parle des vertus de l'animal qui, par opposition à l'homme, vit d'une façon non historique. Il ne se souvient pas – ou du moins pas autant que l'être humain – ce qui serait au fondement de sa grande propension à l'action, car « toute action exige l'oubli, comme tout organisme a besoin, non seulement de lumière, mais d'obscurité²⁵⁹. »

La vie des érudits franciens constitue une mise en scène de certains constats que présente Nietzsche dans son essai, contemporain des romans de France. Ainsi, à la manière du philosophe qui observe avec nostalgie les troupeaux, deux des érudits sceptiques s'entourent d'animaux, compagnie qui les fait méditer sur l'utilité de leur profession. Le premier réflexe de l'érudit est d'élever l'animal en l'intellectualisant – en lui donnant un nom, en lui prêtant des intentions de savants. Mais, bien vite, les deux hommes se rendent compte que l'animal leur est supérieur et que la source de cette supériorité réside dans leur animalité.

Dès l'incipit du *Crime de Sylvestre Bonnard*, l'érudit parle de son chat Hamilcar²⁶⁰, qui l'accompagne toujours dans la « cité des livres ». Sous la plume de son maître, le félin se transforme en une figure héroïque : « Dans cette bibliothèque silencieuse, que protègent tes vertus militaires, Hamilcar, dors avec la mollesse d'une sultane! Car tu réunis en ta personne l'aspect formidable d'un guerrier tartare à la grâce appesantie d'une femme

²⁵⁸ Anatole France, *L'Anneau d'améthyste*, op. cit., p. 70.

²⁵⁹ Nietzsche, *Seconde considération intempestive*, op. cit., p. 77-78.

²⁶⁰ Homme d'État et général carthaginois né en 290 av. J.-C. et mort en 228 av. J.-C.

d'Orient²⁶¹. » Cette description donne le ton : Bonnard semble vouloir magnifier son chat en lui attribuant des valeurs et des vertus humaines. Quand Jeanne recueille un petit chat mal en point, Bonnard lui impose un prénom : « Eh bien, Jeanne [...], nous appellerons votre protégé Hannibal. [...] [L]'angora qui le précéda dans la cité des livres et à qui j'avais l'habitude de faire mes confidences, [...] se nommait Hamilcar. Il est naturel que ce nom engendre l'autre et qu'Hannibal succède à Hamilcar²⁶². » L'érudit superpose ainsi sur les animaux une logique filiale humaine. Attitude apparemment instantanément « condamnée » par le petit chat : « "Hannibal! s'écria Jeanne, venez ici." Hannibal, épouvanté par la sonorité étrange de son propre nom, s'alla tapir sous une bibliothèque dans un espace si petit qu'un rat ne s'y eût pas tenu²⁶³. » Lorsque sa bonne Angélique revient à la maison avec un petit chiot, Lucien Bergeret songe longuement au nom qu'il donnera à l'animal, pensant à ceux que les poètes à travers le temps ont décerné à différents chiens fictifs. Après avoir pensé l'appeler Jeudi, « comme Robinson appela son nègre Vendredi²⁶⁴ » et avoir été rabroué par Angélique, l'érudit abandonne le choix du nom à sa bonne, qui retient Riquet. Il faut dire qu'avant même de penser à nommer l'animal, Bergeret voit s'exprimer dans ses yeux « des idées simples et mystérieuses, qu'on sentait communes aux animaux pensifs et aux hommes simples, qui vivent sur la terre²⁶⁵ ».

Ainsi, les deux érudits sont d'abord tentés d'octroyer à leurs animaux des esprits fins et de valoriser ce type d'intelligence, comportement contesté au moyen de deux prosopopées. D'abord, c'est Hamilcar qui pense : « Cet homme aux bouquins parle pour

²⁶¹ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 151.

²⁶² *Ibid.*, p. 303.

²⁶³ *Ibid.*

²⁶⁴ Anatole France, *L'Anneau d'améthyste*, op. cit., p. 70.

²⁶⁵ *Ibid.*, p. 67.

ne rien dire, tandis que notre gouvernante ne prononce jamais que des paroles [...] pleines de choses, contenant soit l'annonce d'un repas, soit la promesse d'une fessée. On sait ce qu'elle dit. Mais ce vieillard assemble des sons qui ne signifient rien²⁶⁶. » Hamilcar n'a que faire des Bollandistes, des manuscrits rares et de l'Empire d'Orient, il ne s'intéresse qu'à ses pulsions : la faim, la crainte et le repos. Il en va de même de Riquet que France montre se désintéresser des envolées lyriques de Bergeret : « Cependant le petit chien, s'étant assuré que les discours de M. Bergeret n'étaient point intéressants, plia les pattes et allongea le museau pour dormir sur les genoux qui l'avaient reçu²⁶⁷. » De plus, Riquet beugle contre la statue d'Hermès²⁶⁸ que Bergeret a posée sur le manteau de la cheminée, autre signe de son opposition à la culture.

En critiquant le premier penchant de ses érudits, France n'affirme pas que les animaux sont totalement dénués d'intelligence. Au contraire, l'auteur, tout en montrant qu'elle doit être distinguée de celle de l'homme, souhaite promouvoir la sagesse des animaux. L'animal possède la vertu de favoriser ses instincts et sa simplicité d'esprit le protège de bien des malheurs, conclusion qu'atteignent les deux érudits. Hamilcar et Riquet n'ont aucun intérêt pour les travaux de leur maître et ils vont les encourager à délaisser les livres. Hamilcar cherche avant tout à inculquer le repos à Bonnard : « Je lis, je pousse un cri. Hamilcar, qui a pris avec l'âge une gravité qui m'intimide, me regarde d'un air de reproche et semble me demander si le repos est de ce monde [...]»²⁶⁹. » Pendant que l'érudit dépense ses dernières énergies dans la recherche d'un manuscrit de la *Légende dorée*, son

²⁶⁶ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 152.

²⁶⁷ Anatole France, *L'Anneau d'améthyste*, op. cit., p. 68.

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 74.

²⁶⁹ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 170.

chat semble vouloir lui dire, en le regardant « d'un œil fâché²⁷⁰ », que son enthousiasme est mal placé et qu'il pourrait employer son temps à d'autres desseins. Pendant que Bergeret est attelé à son *Virgilius nauticus*, Riquet n'a de cesse de japper, de tapoter les genoux de son maître avec ses deux pattes et d'agiter son petit bout de queue, incitation directe à ce que l'érudit se détourne de sa tâche²⁷¹. La même situation se répète quand Bergeret examine un texte de Maurus Servius Honoratius, grammairien du IV^e siècle, il s'exclame alors : « Depuis que tu es entré dans cette chambre studieuse, ta voix rauque, tes reniflements incongrus, tes plaintes en sifflet de machine à vapeur, le bruit de billes et de chaînes que font tes ongles [...] troublent sans cesse ma pensée, interrompent mes réflexions²⁷². » Là où Hamilcar enjoignait son maître au repos, Riquet insuffle de l'action et de la vie dans le morne quotidien de Bergeret.

Bonnard et Bergeret reconnaissent tous deux à un moment que Hamilcar et Riquet ont un caractère plus sage que le leur, plus conforme au bonheur. Quand le courtier en librairie propose à Bonnard un livre sur les règles de plusieurs jeux de société, l'érudit lui répond que pour qu'il s'intéresse à un tel ouvrage, il faudrait d'abord ressusciter son partenaire de cartes ou bien « abaisse[r] à la frivolité des jeux humains la grave intelligence d'Hamilcar [...], car il est aujourd'hui le seul compagnon de [s]es soirées²⁷³ ». L'érudit affirme clairement dans cette antithèse que l'esprit d'Hamilcar est plus élevé que celui des êtres humains. Bergeret dit à Monsieur Leterrier : « Riquet ne connaît qu'une sorte de mal, la souffrance, et qu'une sorte de bien, l'absence de souffrance. [...] Le juste et l'injuste

²⁷⁰ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 171.

²⁷¹ Anatole France, *L'Anneau d'améthyste*, op. cit., p. 71-72.

²⁷² *Ibid.*, p. 74.

²⁷³ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 153.

n’embarrassent point son infaillible sagesse²⁷⁴. » Ce à quoi répond son interlocuteur : « Cette philosophie lui épargne les angoisses que nous éprouvons aujourd’hui²⁷⁵. » Bergeret louange la simplicité de Riquet, état qui lui procure la légèreté – il n’est pas *embarrassé* par toutes sortes de considérations sur la justice –, garante de sa paix d’esprit. Ces confidents à quatre pattes vont ainsi, comme les gens simples que rencontrent les érudits sur leur route, les aider à mettre en perspective les avantages de leur culture lettrée. Après tout, c’est en observant Riquet que Bergeret se dit : « C’est une grande question de savoir si la civilisation n’affaiblit pas chez les hommes le courage en même temps que la férocité²⁷⁶. » En se départissant de leur férocité, les hommes auraient aussi délaissé leur courage. Il s’agit d’ailleurs précisément d’une des pertes que déplore Nietzsche dans sa *Seconde considération intempestive*.

Ce que Nietzsche envie aux bêtes, il l’envie également à l’enfance, puisqu’il s’agit d’un moment de pure innocence où l’être humain est au plus près de ses instincts :

Celui qui veut comprendre, calculer, interpréter au moment où son émotion devrait saisir l’incompréhensible comme quelque chose de sublime, celui-là sera peut-être appelé raisonnable [...]. [Mais] [i]l ne voit pas certaines choses que l’enfant est capable de voir, il n’entend pas certaines choses que l’enfant est capable d’entendre. Et ces choses sont précisément les plus importantes²⁷⁷.

France met dans la bouche de Bonnard des mots presque identiques à ceux du philosophe : « Comme je sortais alors de la première enfance, je m’obscurcis et m’épaissis; je perdis le don charmant de voir et de sentir, et les choses ne me causèrent plus ces surprises qui font

²⁷⁴ Anatole France, *L’Anneau d’améthyste*, op. cit., p. 105.

²⁷⁵ *Ibid.*

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 141.

²⁷⁷ Nietzsche, op. cit., p. 113.

l'enchantement de l'âge le plus tendre²⁷⁸. » Les érudits sceptiques sont confrontés au côté sombre de l'érudition qui « épaissit » et, avec l'animal, l'auteur leur propose une lumière. Cette lueur pénètre et perturbe les cabinets des deux hommes pour les rapprocher de la nature.

3.3. Les érudits dans le puits

Dans le *Théétète* de Platon, Socrate raconte une anecdote à l'un de ses interlocuteurs, Théodore, au sujet de Thalès de Milet : « [T]out occupé de l'astronomie et regardant en haut, il tomba dans un puits, et [...] une servante de Thrace, d'un esprit agréable et facétieux, se moqua de lui, disant qu'il voulait savoir ce qui se passait au ciel, et qu'il ne voyait pas ce qui était devant lui et à ses pieds²⁷⁹. » À contempler les livres et leurs thèses trop longtemps, les érudits franciens ont eux aussi oublié ce qui se passent à leurs pieds. Dans les deux sections précédentes, notre analyse s'est penchée sur la perspective des personnages extérieurs, les simples et les animaux, pour montrer comment ils tendent un miroir à l'érudit qui les admire tout en tirant des leçons de leur différence. Maintenant, il faut quitter cette servante gentiment moqueuse pour s'attarder au point de vue de Thalès, au fond du puits, et donc, aux érudits en soi. Dans les sept romans, les trois hommes rencontrent les écueils de l'érudition et se rendent compte que la raison systématique, qu'ils ont érigée en emblème, ne mène pas à l'épanouissement et au bonheur. Bonnard, Coignard et Bergeret sont confrontés au piège de la réflexion; le puits de la connaissance s'avère un puits sans fond. C'est par l'ironie que France suggère une première faille dans l'anatomie intellectuelle de ses trois personnages. Ensuite, en détournant leur

²⁷⁸ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 231.

²⁷⁹ Platon, *Théétète*, traduction de Victor Cousin, Paris, Libraires Bossange Frères, 1846, 174a.

attention des livres pour la tourner vers la nature, l'auteur paraît planter le dernier clou dans le cercueil de l'érudition.

3.3.1. La ridicule raison

L'érudit sceptique, en raison de sa tendance à l'excès de réflexion, est profondément mésadapté aux circonstances de la vie quotidienne et c'est de ce décalage qu'émerge le rire. Coignard le premier indique à son élève « qu'un bon esprit repousse tout ce qui est contraire à la raison²⁸⁰ ». L'érudit paiera cher le prix de cette maxime quelque peu abusive dans *La Rôtisserie de la reine Pédauque*. L'intrigue du roman se concentre autour de l'opposition entre le scepticisme de Coignard et l'occultisme de M. d'Astarac. Curieusement, au dénouement, France abandonne son érudit pour se ranger du côté de celui qui apparaît comme un fou tout au long de l'œuvre. Marie-Claire Bancquart explique cette tournure inattendue dans *Anatole France. Un sceptique passionné* :

[O]n aurait tort de penser qu'il [M. d'Astarac] est peint sans sympathie. Visionnaire, il possède l'enviable faculté de se moquer à son tour de l'existence, tournant les événements comme il l'entend. Il croit fermement jusqu'à sa mort à l'univers paranoïaque qu'il a construit. Aucun démenti ne le touche. Même, Anatole France a arrangé le roman de telle manière qu'il reste effectivement ambigu [...]. Mais ailleurs, d'étranges coïncidences renforcent d'Astarac dans sa foi. La plus notable est la catastrophe qui brise la voiture des fuyards au moment même où Coignard prononce le fameux « Agla »²⁸¹.

L'abbé prononce à ce moment par bravade l'incantation qui, au dire de M. d'Astarac, ferait apparaître les Sylphes. Or, comme l'en avait averti le kabbaliste, si on les somme sans croire à leur pouvoir, ces entités peuvent se venger. La blessure mortelle que reçoit alors Coignard semble un châtiment directement lié à son arrogance. Et, comme l'auteur ne

²⁸⁰ Anatole France, *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, op. cit., p. 53.

²⁸¹ Marie-France Bancquart, *Anatole France. Un sceptique passionné*, op. cit., p. 186.

saue pas son érudit, on ne peut que penser qu'il s'agit là d'une critique de la toute-puissance de la raison systématique et sceptique.

Une autre circonstance appuie cette critique et, cette fois, c'est la naïveté de Coignard qui est soulignée. Bien qu'il sache raisonner, l'abbé ne sait pas se méfier suffisamment des intrigues mondaines. Ainsi, lorsque M^{me} de Saint-Ernest l'emploie à rédiger un libelle contre une de ses rivales, M^{lle} Davilliers – chanteuse d'opéra –, il ne soupçonne pas qu'une fois le texte rendu public, la situation puisse se retourner contre lui. L'intimidatrice, pressée par sa victime, fait porter le blâme à son pauvre secrétaire. C'est ainsi que France conduit son érudit à la Bastille pour qu'il y purge une peine de quatre ans, remettant en cause par le fait même le pouvoir de la connaissance érudite à préserver ceux qui la possèdent. Ultime glas de l'érudition : à sa mort, l'abbé Coignard désavoue tous les principes qui ont jusque-là guidé sa vie et sa conduite. Il dit à son élève : « Jacques Tournebroche, mon fils, rejette, avec mon exemple, les maximes que j'ai pu te proposer pendant ma folie, qui dura, hélas! autant que ma vie. Crains les femmes et les livres pour la mollesse et l'orgueil qu'on y prend²⁸². » Il dira également à son protégé : « C'est une grande infirmité que de penser²⁸³. »

La tendance démesurée à la réflexion handicape aussi Sylvestre Bonnard que France expose comme un vieux garçon que la retraite érudite a laissé dépourvu d'habiletés sociales. Au moins, l'érudit est conscient de ses lacunes sur ce plan. Il avoue qu'il a dû se résoudre à flatter, bien mal, sa gouvernante pour qu'elle fasse un bel accueil à Jeanne et à sa maîtresse de pensionnat, M^{lle} Préfère : « Pour amener Thérèse à les bien accueillir, j'ai

²⁸² Anatole France, *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, op. cit., p. 192.

²⁸³ Anatole France, *Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, op. cit., p. 293.

employé tout mon art d'insinuer et de plaire, mais c'est peu²⁸⁴. » De plus, en repensant à une de ses conversations avec M. Paul de Gabry, l'érudit s'inquiète de sa conduite : « J'ai lieu de craindre que ma physionomie n'ait trahi ma distraction incongrue par une certaine expression de stupidité qu'elle revêt dans la plupart des transactions sociales²⁸⁵. » En outre, il est littéralement gouverné par sa gouvernante en ce qui a trait aux aspects pratiques de la vie : elle lui fait ses valises quand il part en voyage, elle le sermonne quand il sort de sa demeure sans couvre-chef. D'ailleurs, il avoue la craindre dans son journal : « Car je le confesse en ces pages intimes : j'ai peur de ma gouvernante²⁸⁶. » Judith Schlanger mentionne ce doux ridicule qui atteint en général la figure de l'érudit et qui se trouve exemplifié dans le cas de Bonnard :

Ce vieux célibataire inadapté tout absorbé dans son coin, confit dans ses manies, ses régularités, ses références et ses paniques, nous savons bien mieux que lui ce qu'il est en de ses affaires. Nous pouvons en juger bien mieux que lui. N'ayant prise sur rien, il est inoffensif, gentiment pittoresque, parfois même un peu attendrissant. Quelque chose dans l'idée de l'érudit peut appeler, après tout, l'indulgence sociale qui va aux doux toqués qui ne dérangent personne. Aucun danger social dans cette singularité. Sylvestre Bonnard croit commettre un crime, vit les affres du crime; mais nous le regardons avec indulgence²⁸⁷.

Le crime auquel fait référence le titre du roman est d'abord bien mal compris par Sylvestre Bonnard, et cette incompréhension est probablement la plus ironique de tout le récit. Le grand érudit, après avoir enlevé Jeanne du pensionnat pendant la nuit pour la sauver des mauvais traitements que lui infligeait le duo Mouche-Préfère, pense en effet n'avoir commis aucun crime. Il écrit : « Ce qui est étrange, c'est que Jeanne semblait avoir plus que moi conscience de l'acte que nous venions de commettre. Elle était très sérieuse et

²⁸⁴ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 264.

²⁸⁵ *Ibid.*, p. 202.

²⁸⁶ *Ibid.*, p. 173.

²⁸⁷ Judith Schlanger, *La Vocation*, op. cit., p. 184.

visiblement inquiète²⁸⁸. » Arrivés chez les Gabry, Paul s'empresse d'avertir l'érudit des ennuis qui le guettent : cinq à dix ans de prison pour détournement de mineure, sentence qu'il explique au moyen de différents articles du Code Napoléon. Ce à quoi le naïf vieillard répond, horrifié : « Miséricorde [...]; dix ans de prison pour avoir sauvé une innocente enfant²⁸⁹! » Son hôte lui reproche aussitôt de vivre au Moyen Âge, époque où on pouvait impunément enlever une jeune fille. Bonnard corrige aussitôt son interlocuteur en faisant état de l'ancien droit. Paul conclut, éberlué : « Vous connaissez, [...] l'ordonnance de Blois, Baluze, Childebert et les Capitulaires, et vous ne connaissez pas le Code Napoléon²⁹⁰! » L'érudit reste interdit avant de comprendre qu'il sera jugé non pour ses intentions louables, mais pour ses actions condamnables. Bien qu'il soit un grand connaisseur des textes judiciaires du Moyen Âge, cette connaissance demeure livresque, l'érudit n'ayant pas pensé l'appliquer à la réalité. France propose une autre critique loufoque de la raison inadaptée de l'érudit. Peu après son arrivée à Lusance, Bonnard, endormi sur ses livres, rencontre une minuscule fée dont le discours peut se résumer dans cette affirmation où la raison est vaincue par l'imaginaire et le rêve : « Savoir n'est rien, imaginer est tout²⁹¹. » Ce petit personnage s'allie avec les mandragores et les Sylphes dans l'univers littéraire de France pour affaiblir la suprématie de la raison. La résolution heureuse du *Crime de Sylvestre Bonnard* ne tient d'ailleurs qu'au renversement qui s'opère en l'érudit qui délaisse tous ses travaux pour chérir sa nouvelle famille dans la paix des bruits de la nature.

²⁸⁸ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 290.

²⁸⁹ *Ibid.*, p. 293.

²⁹⁰ *Ibid.*, p. 294.

²⁹¹ *Ibid.*, p. 213.

Enfin, l'élan exagéré de Bergeret pour la réflexion est aussi dépeint comme problématique dans la tétralogie *l'Histoire contemporaine*. La raison s'exprime en lui au détriment du corps et de l'action. Cet érudit est particulièrement faible de caractère et fragile de constitution. Ainsi, Bergeret n'ose acheter de livres chez Paillot, « de peur d'être battu par sa femme²⁹² ». France le décrit comme un être maladif dont personne ne recherche la compagnie : « Anémique et bilieux, il avait une grande délicatesse d'estomac et des sens affaiblis, qui lui procuraient plus de dégoûts et de souffrances que de plaisirs et de contentements. [...] Il saisissait avec un art subtil toute occasion de se nuire. Il inspirait une aversion naturelle au commun des hommes [...]»²⁹³. » France, en insistant sur la laideur physique de son érudit, justifie la réaction du collègue de ce dernier, M. Compagnon, qui s'étonne en voyant M. Roux : « Il a l'air d'un gars solide [...]. Pourquoi diable fait-il du latin²⁹⁴? » « Sur quoi, M. Bergeret, piqué, demanda au professeur de mathématiques s'il croyait que l'étude des langues classiques dû être exclusivement réservée aux hommes infirmes, débiles, malingres et difformes²⁹⁵. » L'auteur, du moins, semble pencher vers l'affirmative.

L'aversion des gens pour Bergeret découle probablement du fait qu'en érudit sceptique il ne prend jamais parti, sa pensée demeure toujours ondoyante, de sorte que les habitants de Tourcoing ne savent pas vraiment à qui ils ont affaire. Ainsi, quand l'archiviste Mazure l'enjoint à intégrer sa lutte républicaine, Bergeret lui répond qu'il n'est « nullement tenté de [s]e rogner l'esprit pour entrer dans un compartiment politique²⁹⁶ ». Confiné à

²⁹² Anatole France, *L'Orme du mail*, op. cit., p. 800.

²⁹³ *Ibid.*, p. 816.

²⁹⁴ Anatole France, *Le Mannequin d'osier*, op. cit., p. 900

²⁹⁵ *Ibid.*, p. 901.

²⁹⁶ *Ibid.*, p. 998.

l'inaction par son scepticisme, il est normal que Bergeret soit impopulaire, ne s'illustrant par aucune œuvre et dans aucune cause : « Il était moins connu dans sa ville, pour les ouvrages de l'esprit, que M. de Terremonde, auteur d'un *Guide du touriste*; que le général Milher, polygraphe distingué du département; moins même que son élève, M. Albert Roux, de Bordeaux, auteur de *Nirée*, poème en vers libre²⁹⁷. » C'est bien là le comble de l'ironie que France fasse de l'élève une figure plus connue que son maître. L'auteur ne s'arrête pourtant pas là, puisque le ridicule poursuit Bergeret jusque dans ses rencontres avec son élève M. Goubin. Après tout, les deux hommes se rejoignent pour discuter des auteurs et des sciences au *Café de la comédie*, nom qui ne peut que souligner une ironie délibérée. Si tous ces éléments prouvent que l'érudition est hasardeuse, il reste que Bergeret est celui des érudits dont la vie s'éloigne le plus de l'échec, puisqu'au terme de la tétralogie il plonge dans l'action en s'affichant comme dreyfusard.

3.3.2. La bibliothèque assiégée par les forces de la nature

En régnant comme maîtresse des âmes des érudits, la raison fait bien des ravages. L'une des manifestations tangibles de la raison est certainement le texte, que les érudits consomment imprudemment, dans une espèce de boulimie malade et vaine puisqu'ils contemplent tout trois une quête infinie : rassembler une quantité phénoménale de savoirs. France exprime notamment cette impossibilité dans l'inachèvement des trois ouvrages que souhaitent écrire ses trois érudits : jamais Coignard ne termine sa traduction de l'œuvre de Zozime le Panopolitain, le *Virgilius nauticus* de Bergeret est laissé en plan et Bonnard ne termine pas son histoire de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Aussi, l'auteur a une position ambivalente sur la bibliothèque, incarnation physique du savoir accumulé; il sent

²⁹⁷ Anatole France, *L'Orme du mail*, op. cit., p. 817.

ses charmes en même temps que ses dangers. Le plus grand problème de la bibliothèque – et de l'érudition – se concentre dans son caractère illimité. Nietzsche, toujours dans sa *Seconde considération intempestive*, s'arrête à cette difficulté :

Ceci est une loi universelle : tout ce qui est vivant peu devenir sain, fort et fécond que dans les limites d'un horizon déterminé. Si l'organisme est incapable de tracer autour de lui un horizon, s'il est d'autre part poussé vers des fins personnelles pour donner à ce qui est étranger un caractère individuel, il s'achemine, stérile ou hâtif, vers un rapide déclin²⁹⁸.

Or l'horizon indéterminé est justement ce vers quoi tend l'érudit sceptique qui, d'une source à l'autre, ne s'arrête jamais, toujours insatisfait des vérités approximatives qu'il trouve sur son chemin. Judith Schlanger rapporte que, dès l'Antiquité, la curiosité érudite est perçue comme un terrible piège :

La curiosité est justement une tendance qui désintègre, elle qui part dans toutes les directions sans mesure, sans limite et sans terme. [...] Et surtout, l'ouverture de la curiosité est indéfinie : elle n'envisage pas de trouver son terme et la perfection de son repos. Une avidité mentale qui se déclare insaturable sera donc à jamais imparfaite. Une dynamique toujours ouverte aux sollicitations, un élan qui prévoit de ne pas s'arrêter, cela a quelque chose d'effrayant si on conçoit le bien humain à travers la mesure, l'équilibre, la stabilité et le repos²⁹⁹.

Elle ajoute qu'à l'époque moderne, cette composante de l'érudition est toujours alarmante pour plusieurs. Renan, maître à penser de France, parle beaucoup dans ses textes de l'impasse vers laquelle mène la profession érudite, Schlanger synthétise ses craintes dans cette expression : « [L]'érudit [est] perdu dans l'océan général du sens avec une bouée insuffisante³⁰⁰. » L'érudit voue sa vie à l'incomplétude, il se condamne à l'infini.

²⁹⁸ Nietzsche, *Seconde considération intempestive*, op. cit., p. 79.

²⁹⁹ Judith Schlanger, *La vocation*, op. cit., p. 130.

³⁰⁰ *Ibid.*, p. 158.

Derrière le rapport positif qu'entretiennent les érudits avec le livre matériel, se cache un risque : celui de les préférer à l'action et aux relations humaines, mais surtout celui de leur accorder une valeur ostentatoire. Le plus heureux des trois érudits est probablement Coignard, érudit nomade qui ne possède pas de bibliothèque et qui échappe donc à cet écueil. Le seul livre dont il se charge est celui de Boèce. Il avoue d'ailleurs essayer de « [s]'instruire à posséder des richesses sans qu'elles [l]e possèdent³⁰¹ » et Jacques affirme qu'il « n'était point avide de posséder les biens de ce monde, et les meilleurs ouvrages ne lui faisaient point envie, pourvu qu'il pût connaître les bons endroits, dont il dissertait ensuite d'une sagesse admirable³⁰² ». Détachement qu'illustre bien le conte qu'il narre sur le prince Zémire de Perse. L'abbé affirme qu'une fois parvenu au trône, le prince demanda à tous les savants de son royaume de composer une histoire universelle de l'humanité afin qu'il puisse éclairer son règne des exemples du passé. Après vingt ans, les historiens présentent à leur souverain « six mille tomes³⁰³ », Zémire leur demande alors d'en faire un abrégé, tâche qui leur coûte vingt autres années. Le roi, toujours insatisfait exige encore deux autres fois que ses savants condensent la matière. Enfin, au seuil de sa mort, le roi demande à son secrétaire perpétuel de lui livrer le contenu de cette synthèse : « Sire, [...] je vais vous la [l'histoire des hommes] résumer en trois mots : Ils naquirent, ils souffrirent, ils moururent³⁰⁴. » C'est par cette fable qu'on prend la mesure de l'inquiétude de Coignard devant l'importance accordée à l'amas croissant de

³⁰¹ Anatole France, *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, op. cit., p. 100.

³⁰² Anatole France, *Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, op. cit., p. 265.

³⁰³ *Ibid.*, p. 301.

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 302.

correspondances, de papiers d'archives et de mémoires qui s'empilent à travers le temps dans les coffres de l'histoire et qui, finalement, ne contiennent pas en eux-mêmes la Vérité.

La sagesse de Coignard n'est pourtant pas partagée par son homologue Bonnard qui – avant de se départir de sa bibliothèque – est celui des trois érudits qui cède le plus au fétichisme du livre. Ses adieux aux livres sont pénibles : « Je dresse moi-même le catalogue de ma bibliothèque en vue d'une vente aux enchères. C'est une tâche qui m'afflige et m'amuse à la fois. Je la fais durer [...], et je feuillette ces exemplaires si familiers à ma pensée, à ma main, à mes yeux, au-delà du nécessaire et de l'utile³⁰⁵. » Son second crime est d'ailleurs de les vendre tous à l'exception d'un seul, dont il refuse de se séparer : la *Légende dorée*. La crainte du livre est un thème que reprend Proust, grand admirateur de France³⁰⁶. Il s'en inspire pour créer Bergotte³⁰⁷, l'écrivain dans la *Recherche*. Selon Antoine Compagnon, Proust estime que « la lecture [...] détourne de l'œuvre qui est l'activité et la vie³⁰⁸ ». Le critique souligne que cette opposition est déjà en place dans *Jean Santeuil* :

Dans *Jean Santeuil* [...] au moment, rare, où un duel prochain secoue la paresse de son héros et de son « habituelle apathie », tandis que Jean pour une fois est actif, Proust le note ainsi : « Depuis quelques jours sa vie était devenue singulièrement extérieure, active, amusante. [...] Il n'avait pas pendant ces jours-là ouvert un livre. »³⁰⁹

³⁰⁵ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 309.

³⁰⁶ « Balbec! La plus antique ossature géologique de notre sol, vraiment Ar-mor, la Mer, la fin de la terre, la région maudite qu'Anatole France – un enchanteur que devrait lire notre petit ami – a si bien peinte [...]. », Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1988, p. 207.

³⁰⁷ «[...] Anatole France, l'un des modèles de Bergotte [...]», Antoine Compagnon, *Proust entre deux siècles*, Paris, Éditions du Seuil, 2013, p. 236.

³⁰⁸ Antoine Compagnon, *La troisième république des lettres, de Flaubert à Proust*, Paris, Éditions du Seuil, 1983, p. 236-237.

³⁰⁹ *Ibid.*, p. 236.

La lecture semble donc contraire à la vie pour France et pour son émule. Dans cette opposition, les deux auteurs choisissent la vie.

Dans les romans de France, c'est la nature qui est substituée aux livres. Ainsi, leurs yeux, leur nez et leurs mains, qui n'en avaient au départ que pour le papier, se tournent progressivement vers des éléments naturels : la bibliothèque est envahie par le végétal. Si la conquête de la nature sur la culture se fait timidement sentir dans l'univers de Coignard, elle demeure marquante. D'abord, l'érudit sors le nez de ses traductions pour porter attention à « l'odeur des lilas [qui] montait dans la bibliothèque³¹⁰ » astaracienne. L'invasion de la nature dans l'univers de l'érudition ne s'arrête pas au plan sensitif, puisque Coignard confie à son élève regretter son choix de profession, y préférant, en rétrospective, celle du jardinier : « J'aurais dû m'enfermer dans la saine ignorance comme dans un verger clos, et rester semblable aux petits enfants. [...] [J]e me serais amusé des herbes de mon jardin et j'aurais loué Dieu dans les fleurs et les fruits de mon pommier³¹¹. » Bergeret aussi convoite ce métier :

Les arbres, pensa-t-il, prennent, l'hiver, une beauté intime qu'ils n'ont pas dans la gloire de leur feuillage et des fleurs. Ils découvrent la délicatesse de leur structure. L'abondance de leur fin corail noir est charmante; ce ne sont point des squelettes, c'est une multitude de jolis petits membres où la vie sommeille. Si j'étais paysagiste...³¹²

Heureusement pour lui, à Paris, il peut voir de la fenêtre de son cabinet de travail plusieurs arbres : « Et M. Bergeret vit les cimes dépouillées des arbres et sourit. "Ces branches noires, dit-il, prendront, au soleil timide d'avril, des teintes violettes des bourgeons; puis

³¹⁰ Anatole France, *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, op. cit., p. 59.

³¹¹ *Ibid.*, p. 269.

³¹² Anatole France, *Le Mannequin d'osier*, op. cit., p. 899.

elles éclateront en tendre verdure. Et ce sera charmant³¹³. » Cette vision constitue assurément une distraction de l'érudition et une éventuelle échappatoire pour Bergeret.

C'est chez Bonnard que le renversement de la culture par la nature est le plus marquant, peut-être justement parce qu'il s'agit de l'érudit qui, des trois, voue l'adoration la plus malsaine aux livres. La première apparition de la nature est purement figurée, se logeant dans une comparaison : « Voici la ruche humaine où j'ai ma cellule pour y distiller le miel un peu âcre de l'érudition³¹⁴. » Dans ce rapprochement, le cabinet de Bonnard adopte une forme plus naturelle et l'érudition amorce son déclin puisque déjà le vieillard la qualifie d'« âcre ». La deuxième manifestation de la nature est plus concrète. Lorsque la Princesse Trépof lui fait cadeau du manuscrit qu'il a tant convoité, elle l'emballage dans une bûche de bois orné de bouquets de violettes³¹⁵. C'est sur ces fleurs que se clôt cette première partie du roman; leur apparition dans le cabinet de travail laisse présager leur omniprésence au terme de la seconde partie, alors que Jeanne transforme ce lieu de travail en véritable serre. Bonnard proclame alors : « Ce sont les fleurs et les insectes qui me reposeront, si Dieu le veut, de la philologie et de la diplomatie³¹⁶. » Entretemps, une autre bibliothèque est « menacée » par la nature. Lors de sa visite aux Gabry, Bonnard remarque d'emblée que la bibliothèque est en piteux état, des loirs y ayant élu domicile. Un petit marronnier pousse au cœur de la pièce voisine, perturbation qu'accueille favorablement l'érudit : « [L]e jeune marronnier qui étendait là ses grandes feuilles me fit l'effet d'un ami³¹⁷. » Pendant que Bonnard catalogue les manuscrits en les feuilletant, ses

³¹³ Anatole France, *M. Bergeret à Paris*, op. cit., p. 224.

³¹⁴ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 160.

³¹⁵ *Ibid.*, p. 198.

³¹⁶ *Ibid.*, p. 249.

³¹⁷ *Ibid.*, p. 214.

réflexions sont interrompues par le bruit, doux à ses oreilles, des « bourdons » et des « mouches³¹⁸ ». Enfin, c'est Bonnard lui-même qui sera associé à la nature par Jeanne : « Je regardais vos cheveux blancs. Ils s'enroulent sur les bords de votre chapeau comme du chèvrefeuille sur un balcon³¹⁹. » Cette proximité avec la nature était d'ailleurs déjà présente, à l'état de potentiel, dans le prénom du protagoniste, l'étymologie de Sylvestre renvoyant à la forêt. Au fond, cet érudit francien aurait peut-être été destiné, dès le départ, à la vie dans les bois de Brolles.

3.4. L'érudition passagère

L'érudition est, à certains égards, une grande richesse, mais faut-il à tout prix la sauver? Oui, car comme le dit Judith Schlanger :

La philologie peut voir dans le déjà-là, le déjà-dit, le déjà-pensé une accumulation précieuse, parce qu'elle voit dans le passé non seulement une richesse mais aussi une fondation. Ce n'est pas seulement parce qu'elle est une donne disponible à travers une masse de documents traitables que la connaissance historique est une valeur. La masse du passé est pertinente avant tout comme socle d'identité, comme socle fondateur dont il serait insensé de se priver, puisqu'il relève ce qui nous constitue. Le débat sur le passé intellectuel et son accumulation d'avis et d'opinions est un débat de fondation, où le regard de l'initiateur s'oppose à celui de l'héritier³²⁰.

C'est pourquoi l'érudit porte à juste titre attention au livre et s'accomplit dans la minutieuse transmission du savoir à ses élèves. Il est bon que l'être humain informe ses actions par la connaissance du passé. Cela dit, la présente étude est temporaire, il faut la limiter, car elle est dangereuse et porte toujours en elle le risque de s'autodétruire. Voilà la réponse nuancée que fournissent les romans de France. S'il est nécessaire, pour certains êtres, de passer par elle, l'érudition doit éventuellement être dépassée. Une phrase contenue dans l'ouvrage de

³¹⁸ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 206

³¹⁹ *Ibid.*, p. 298.

³²⁰ Judith Schlanger, *La vocation*, op. cit., p. 196.

Daniel Desormeaux semble parfaitement saisir l'essence de ce nécessaire dépassement : « Tout se passe comme si la bibliophilie suprême n'était pas un art de thésauriser des livres rares, mais celui de savoir vivre sans eux ou, tout simplement, loin d'eux³²¹. » Ce qui importe c'est donc la mise en perspective des connaissances et la mesure dans leur acquisition. À ce titre, France n'indique en aucun cas que les héritiers de ses érudits deviennent eux-mêmes des érudits. S'ils ont suivi une formation, leur avenir est indéterminé, signe que l'étude des auteurs et des textes anciens est davantage un passage formateur qu'une fin en soi.

³²¹ Daniel Desormeaux, *op. cit.*, p. 213.

« Si je me demande aujourd'hui pourquoi j'aime la littérature, la réponse qui me vient spontanément à l'esprit est : parce qu'elle m'aide à vivre. [...] Elle nous procure des sensations irremplaçables qui font que le monde réel devient plus chargé de sens et plus beau. Loin d'être un simple agrément, une distraction réservée aux personnes éduquées, elle permet à chacun de mieux répondre à sa vocation d'être humain³²². »

CONCLUSION : UNE LITTÉRATURE POUR LA VIE

La figuration du personnel littéraire est un motif récurrent dans l'œuvre de France. Outre les sept romans de notre corpus, deux autres titres mettent au premier plan des personnages appartenant au monde littéraire : *Le lys rouge* et *Les Dieux ont soif*. Dans le premier apparaît un écrivain artiste, Jacques Dechartre, et dans le second, un homme de lettres déchu par la Révolution, Brotteaux des Ilettes. Ce surgissement constant de l'homme littéraire dans l'œuvre francienne incite à l'étude des manières par lesquelles ces acteurs fictifs de l'univers des lettres réaménagent la discipline, entre autres exemples par leur relation avec le livre et par leur rôle au sein de la communauté littéraire. Par eux s'exprime un discours sur la littérature au XIX^e siècle, sur sa nature, sur son utilité, sur ses dangers. Au terme de la recherche, avant de statuer sur ce discours, il importe de pratiquer un détour par la réalité, celle de l'auteur.

Dans ses textes de critique littéraire, notamment dans la chronique qu'il tient au quotidien *Le Temps* de 1887 à 1893, France se penche sur la question complexe du bon roman. Sa brève contribution à *L'Enquête sur l'évolution littéraire*, série d'entretiens menés par Jules Huret auprès d'écrivains, synthétise bien son opinion sur la fonction de la

³²² Tzvetan Todorov, *La littérature en péril*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2014, p. 15-16.

littérature et, *ergo*, sur le roman idéal. Questionné sur l'avenir du naturalisme, France répond :

On m'a souvent prêté à tort une antipathie de parti pris contre le réalisme. Je reconnais, au contraire, que Flaubert et les Goncourt ont inauguré magistralement ce procédé de littérature méthodique et que Zola, avec *l'Assommoir* et *Germinal*, a fortement continué l'œuvre commencée. Mais il était aisé de prévoir l'inévitable réaction. Quand on les eut lus, et que l'on se fut dit : « Tout cela est vrai, très vrai, mais aussi c'est triste, et cela ne nous apprend rien que nous ne sachions... », on aspira à autre chose³²³.

Les deux principaux reproches qu'adresse l'auteur au naturalisme sont l'absence de beauté et l'absence de visée morale. En effet, devant les faits alarmants qu'il met au jour, le romancier naturaliste peine à proposer une éclaircie. Au moment de la publication du roman *La Terre* en août 1887, France lance une attaque en règle à l'endroit d'Émile Zola : « Jamais homme n'avait fait pareil effort pour avilir l'humanité, insulter à toutes les images de la beauté et de l'amour, nier tout ce qui est bon, tout ce qui est bien³²⁴. » Toute la pensée du roman de France est enclose dans cette critique du naturalisme.

C'est en s'indignant contre ce courant qu'il révèle les fondements de son art romanesque : le nécessaire triomphe de la beauté, de l'imagination et du bien, victoire mise en lumière par un dénouement où justice est rendue. Alphonse Daudet sera, à cet égard, le romancier exemplaire pour France, puisque « [t]out son effort d'artiste, toute sa volonté, toutes ses énergies, étaient tendus à la saisir, à l'exprimer, cette nature, cette humanité qu'il aimait tant³²⁵ ». France salue la « manière gaie³²⁶ », l'« instinctive bienveillance³²⁷ » de Daudet lorsqu'il dresse le portrait des faibles, des petits, d'autant qu'il considère

³²³ Jules Huret, *Enquête sur l'évolution littéraire*, Paris, José Corti, 1999, p. 54.

³²⁴ Anatole France, « La Terre », *La Vie littéraire*, tome I, p. 196

³²⁵ Anatole France, « Alphonse Daudet », *La Vie littéraire*, tome III, p. 588.

³²⁶ *Ibid.*, p. 589.

³²⁷ *Ibid.*

extraordinaire « qu'un tel observateur, si exact, si sûr, qu'un esprit travaillant ainsi sur le vif, ne soit point cruel, n'ait rien d'amer, ne s'assombrisse jamais jusqu'au noir³²⁸ ». Les romans de George Sand s'attirent également les louanges répétées du chroniqueur qui voit dans son œuvre une « imagination, sans cesse renouvelée [...] aussi fraîche et plus pure que jamais³²⁹ ». L'imagination à laquelle France fait référence apparaît dès que la réalité est transposée, magnifiée. Ce que l'auteur célèbre le plus dans *Indiana* et *Lélia*, ce sont les descriptions de la nature. La romancière est pour lui « une grande et naïve amante des choses dont l'âme [est] en harmonie avec les fleurs des champs³³⁰ ». En somme, pour France, le mandat premier de la littérature est de proposer aux êtres humains de belles histoires : « Pour embellir la vie que n'avons-nous pas inventé? Nous nous sommes fait de magnifiques costumes de guerre et d'amour et nous avons chanté nos joies et nos douleurs. Tout l'effort immense des civilisations aboutit à l'embellissement de la vie³³¹. »

France, en imaginant une troisième façon d'être en littérature au terme du XIX^e siècle, propose un embellissement : dans ses romans, les érudits chérissent les livres et créent autour d'eux de petites et bénéfiques communautés de lecteurs. Cette voie constitue un compromis entre la frénétique industrie du journal avec ses milliers de lecteurs dispersés, isolés, et le reniement du livre matériel dans les cercles de poètes. L'érudition n'est cependant pas une voie idéale, car les personnages qui l'incarnent ne sont pas entièrement heureux – ils sont parfois même ridicules. Cette imperfection tranche avec les visions unilatérales que défendent au même moment un Zola ou un Mallarmé, auteurs beaucoup plus revendicateurs

³²⁸ Anatole France, « Alphonse Daudet », *op. cit.*

³²⁹ Anatole France, « Les romanciers contemporains. La nature dans les romans de George Sand », *Le Temps*, 18 avril 1876.

³³⁰ Anatole France, « George Sand et l'Idéalisme dans l'Art », *La Vie littéraire*, tome I, p. 277.

³³¹ Anatole France, *op. cit.*, p. 279.

que France. Mais, c'est justement cette modestie qui consacre la beauté de l'érudition. Elle se situe entre le rejet et l'idéalisation de la littérature comme vocation. Pour France, la littérature est un outil, un tremplin, un passage. Le livre est au service de la vie et non l'inverse. Il faut voir que les trois érudits s'accomplissent avant tout en dehors de l'étude stricte des livres : dans leur relation avec leur étudiant, avec leur animal de compagnie ou encore dans l'aventure pour Coignard, dans la contemplation de la nature pour Bonnard et dans l'engagement politique pour Bergeret. La littérature aura certainement préparé les érudits à accueillir ces expériences extra-littéraires, mais elle les aura gardés trop longtemps dans son étreinte. C'est là le danger de l'érudition : son caractère envoûtant qui pousse subrepticement les personnages dans la démesure. En en faisant le nœud de ses sept romans, France montre qu'il est sensible à ce piège, puisque l'érudition heureuse ne raconte pas d'histoire, comme l'explique Judith Schlanger dans *La vocation* :

Que dire du désir de savoir une fois qu'il n'est plus menacé et tant qu'il n'est pas menaçant? Le désir de connaître surtout et avant tout, le pur désir d'apprendre et de comprendre, ce désir comme ressort dominant qui organise le cours d'une existence n'est intéressant pour le roman que s'il est contrarié ou s'il provoque des catastrophes³³².

L'un des mécanismes employés par France pour contrarier l'érudition est l'imagination. Opposée à la rationalité et au scepticisme, l'imagination surgit le plus explicitement sous la forme de fées qui enseignent aux érudits à délaisser leurs livres pour laisser libre cours à leurs instincts, à leurs rêves. Ce recours au merveilleux fera d'ailleurs de France, aux yeux de certains, l'un des précurseurs du réalisme magique³³³.

³³² Judith Schlanger, *La vocation*, op. cit., p. 208-209.

³³³ Charles Scheel, « D'Anatole France à Marcel Aymé : le réalisme magique », *Littératures contemporaines*, n°5, 1998, p. 75-90.

Le second obstacle est sans contredit la nature dont les éléments s'emparent des lieux dédiés à l'érudition pour les transformer et les détourner de leur fonction originelle. Bergeret est fasciné par les ormes du Mail, arbres sous lesquels il s'entretient avec l'abbé Lantaigne et qui le distraient souvent du contenu de ces discussions. L'exemple le plus criant du primat de la nature se trouve dans la comparaison entre l'incipit et les deux explicits – celui de la première partie et celui de la seconde partie – du *Crime de Sylvestre Bonnard*. Le début du roman se déroule dans un lieu bien défini : le cabinet de travail, pièce où l'érudit s'installe pour écrire son journal. Ce lieu liminaire n'est pas anodin, il témoigne de l'importance que le protagoniste accorde à sa profession et à quel point la philologie et ses objets le définissent. Or France laisse entendre très tôt que cette érudition est menacée. En voulant regarder par la fenêtre de son cabinet, la vue que Bonnard est habitué d'y rencontrer est masquée par les « cristaux de glace, en forme de feuilles de fougère, qui fleurissaient les vitres des fenêtres³³⁴ ». Ainsi, il ne peut voir « la Seine, ses ponts et le Louvre des Valois³³⁵ », lieux qui sont perçus davantage comme des entités culturelles que comme un simple paysage : pour l'intellectuel, la Seine est un affluent géopolitique, ses ponts sont des merveilles architecturales et le Louvre est un symbole de la monarchie française. La nature, elle, est légèrement envahissante, irritante : le givre s'impose au regard du protagoniste alors qu'il aurait préféré admirer les œuvres du génie humain. Dès le départ, Bonnard subordonne la nature à la culture. Le premier explicit opère déjà un changement. L'érudit constate alors que son érudition a contribué à le priver d'un autre savoir, peut-être plus important encore : celui de la nature, de la vie. Quand Bonnard reçoit le manuscrit tant désiré entouré d'un bouquet de violettes, il s'empresse d'exiger auprès de

³³⁴ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 151.

³³⁵ *Ibid.*

sa gouvernante qu'on s'occupe des fleurs : « Venez donner de l'eau à ces violettes de Parme³³⁶! »

Le dernier explicit propose une immersion totale dans la nature : Bonnard ne réside plus à Paris, il vit désormais à Brolles dans « une maison à pignon dont le toit d'ardoise s'irise au soleil comme une gorge de pigeon³³⁷ » avec Jeanne et Gélis. La nature omniprésente est dépeinte dans toute sa symbiose avec l'humain : la forêt, la terre, l'air et la lumière entourent les personnages. Cela dit, la littérature n'est pas complètement évincée, puisque Bonnard écrit un livre sur les insectes et les fleurs. Il faut donc voir une inversion parfaite de l'incipit du roman, car la culture, ou l'érudition, bien que présente, tout comme l'était la nature avec le givre, devient l'élément subordonné à l'autre : France intervertit les rôles.

Les romans révèlent deux choses : d'abord une conception de la littérature ancrée dans le passé, et ensuite une mise en garde contre cette même conception. Cette nuance contribue malheureusement à amoindrir la force de l'argumentaire : l'érudition n'est pas encensée par France. Elle est assurément la meilleure façon de pratiquer la littérature, mais elle ne se suffit pas à elle-même. En fin de compte, ce qui importe c'est la vie à l'extérieur des lettres, c'est la plongée dans l'action, c'est l'acceptation de l'irrationnel, c'est, finalement, l'harmonie avec la nature.

D'ailleurs, l'ouverture vers la nature proposée par France au terme du *Crime de Sylvestre Bonnard* rappelle la fin de *Manette Salomon*, roman des frères Goncourt paru en 1867 qui commence et se termine au Jardin des Plantes de Paris. Dans l'explicit, Anatole

³³⁶ Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, op. cit., p. 198.

³³⁷ *Ibid.*, p. 311.

Bazoche, artiste qui, au terme du récit, a renoncé à l'art, se promène dans le jardin humant les parfums des plantes et écoutant les soupirs des animaux dont il « aime à être traversé³³⁸ ». Cette béatitude est magnifiée alors que Bazoche passe de l'état d'observateur attentif à celui de sujet entièrement imprégné par la nature :

Peu à peu, il s'abandonne à toutes ces choses. Il s'oublie, il se perd à voir, à écouter, à aspirer. Ce qui est autour de lui le pénètre par tous les pores, et la Nature l'embrassant par tous les sens, il se laisse couler en elle, et reste à s'y tremper. Une sensation délicieuse lui vient et monte le long de lui comme en ces métamorphoses antiques qui replantaient l'homme dans la Terre, en lui faisant pousser des branches aux jambes. Il glisse dans l'être des êtres qui sont là. Il lui semble qu'il est un peu dans tout ce qui vole, dans tout ce qui croît, dans tout ce qui court³³⁹.

Le motif de la fusion avec la nature appartient notamment au romantisme qui, inspiré par Rousseau, en fait un symbole du retour vers soi. La nature devient alors une échappatoire aux travaux de la pensée ou à la littérature. Les relents romantiques se laissent ainsi sentir jusqu'au début du XX^e siècle, puisque France recourt au ressort de la nature pour exprimer un trop-plein de la raison et des lettres. Mais, il n'en fait pas des entités irréconciliables, proposant plutôt un équilibre de forces et d'influences entre culture et nature. Comme Marguerite Yourcenar, il appelle à un monde « où les membres des professions dites intellectuelles passeraient au moins une sur deux de leurs vacances à s'occuper *avec plaisir* de métiers manuels ou du travail de la terre³⁴⁰. »

³³⁸ Edmond et Jules Goncourt, *Manette Salomon*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio », p. 546.

³³⁹ *Ibid.*, p. 546-547.

³⁴⁰ Marguerite Yourcenar, « Méditations dans un jardin », *Sources II*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Les cahiers de la NRF », 1999, p. 241.

BIBLIOGRAPHIE

1. Corpus primaire**a) Corpus principal**

FRANCE, Anatole, *L'Anneau d'améthyste*, dans *Œuvres*, Marie-Claire Bancquart (éd.), Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome III, 1991, p. 7-181.

FRANCE, Anatole, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, dans *Œuvres*, Marie-Claire Bancquart (éd.), Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome I, 1984, p. 151-313.

FRANCE, Anatole, *M. Bergeret à Paris*, dans *Œuvres*, Marie-Claire Bancquart (éd.), Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome III, 1991, p. 191-483.

FRANCE, Anatole, *Le Mannequin d'osier*, dans *Œuvres*, Marie-Claire Bancquart (éd.), Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome II, 1987, p. 867-1012.

FRANCE, Anatole, *Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, dans *Œuvres*, Marie-Claire Bancquart (éd.), Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome II, 1987, p. 205-327.

FRANCE, Anatole, *L'Orme du Mail*, dans *Œuvres*, Marie-Claire Bancquart (éd.), Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome II, 1987, p. 719-856.

FRANCE, Anatole, *La rôtisserie de la reine Pédauque*, dans *Œuvres*, Marie-Claire Bancquart (éd.), Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome II, 1987, p. 3-204.

b) Autres œuvres

FRANCE, Anatole, *La Vie littéraire*, tome I, Paris, Calmann-Lévy, 1933, 599 p.

FRANCE, Anatole, *La Vie littéraire*, tome II, Paris, Calmann-Lévy, 1933, 652 p.

FRANCE, Anatole, *La Vie littéraire*, tome III, Paris, Calmann-Lévy, 1933, 602 p.

2. Corpus critique

BANCQUART, Marie-Claire, *Anatole France un sceptique passionné*, Paris, Calmann-Lévy, 1984, 438 p.

DAGEN, Jean, « Le XVIII^e siècle intériorisé d'Anatole France », dans Marie-Claire BANCQUART et Jean DÉRENS [dir.], *Anatole France : humanisme et actualité : actes*

du colloque pour le cent cinquantième anniversaire de la mort [sic.] *d'Anatole France*, Paris, Bibliothèque historique de la ville de Paris, 1994, p. 33-56.

DESORMEAUX, Daniel, *La Figure du bibliomane : Histoire du livre et stratégie littéraire au XIX^e siècle*, Saint-Genouph, Nizet, 2001, 251 p.

FERRI, Laurent, « Le chartiste dans la fiction littéraire (XIX^e et XX^e siècles) : une figure ambiguë », *Bibliothèque de l'école des chartes*, tome 159, 2001, p. 615-629.

ROKUKAWA, Yuko, *Écriture de la pureté dans l'œuvre d'Anatole France*, Littératures, Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2013. Français, 350 f.

ROSENBLUM, Joseph « The Library of Sylvestre Bonnard. A Case Study of Nineteenth-Century French Bibliophily », *The Book Collector*, n°45, 1996, p. 67-82.

SCHEEL, Charles, « D'Anatole France à Marcel Aymé : le réalisme magique », *Littératures contemporaines*, n°5, 1998, p. 75-90.

3. Corpus théorique et méthodologique

ANGENOT, Marc, *1889. État du discours social*, Montréal, Éditions du Préambule, 1989, 1175 p.

BRISSETTE, Pascal et Michel LACROIX, « Un « couple » sous tension : le romancier et le livre dans les romans de la vie littéraire », *Mémoires du livre*, vol. II, n°2, 2011 <https://doi.org/10.7202/1001761ar>.

BRIZAY, François et Véronique SARRAZIN [dir.], *Érudition et culture savante. De l'Antiquité à l'époque moderne*, Presses universitaires de Rennes, 2015, 272 p.

BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Tel », 1978, 496 p.

BENJAMIN, Walter, *Paris, capitale du XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Cerf, 1997, 976 p.

CAMUS, Audrey et Rachel BOUVET [dir.], *Topographies romanesques*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes et Presses de l'Université du Québec, 2011, 250 p.

CERQUIGLINI-TOULET, Jacqueline, *La couleur de la mélancolie : la fréquentation des livres au XIV^e siècle 1300-1415*, Paris, Éditions Hatier, 1993, 186 p.

CHARLE, Christophe, *Naissance des « intellectuels » (1880-1900)*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1990, 271 p.

COMPAGNON, Antoine, *La troisième république des lettres, de Flaubert à Proust*, Paris, Éditions du Seuil, 1983, 384 p.

COMPAGNON, Antoine, *Proust entre deux siècles*, Paris, Éditions du Seuil, 2013, 320 p.

DÄLLENBACH, Lucien, *Le récit spéculaire. Essais sur la mise en abyme*, Paris, Le Seuil, 1977, 247 p.

DESCARTES, René, *Le Discours de la méthode*, texte établi par Victor Cousin, Paris, Éditions Levrault, 1824, 503 p.

DUCAS, Sylvie, « Écrire la librairie au XIX^e siècle : métaphores et métamorphoses d'une profession » dans Patricia Sorel et Frédérique Leblanc [dir.], *Histoire de la librairie française*, Paris, Éditions du Cercle de la librairie, 2008, p. 188.

FOUCAULT, Michel, *La Bibliothèque fantastique, à propos de La Tentation de saint Antoine de Gustave Flaubert*, Bruxelles, La lettre volée, 1995, 31 p.

FRAISSE, Luc et Éric WESSLER [dir.], *L'Écrivain et ses doubles : Le personnage autoréflexif dans la littérature européenne*, Paris, Éditions Classiques Garnier, 2014, 542 p.

FROISSART, Jean, *Le Joli Buisson de Jeunesse*, traduit en français moderne et annoté par Marylène Possamai-Perez, Paris, Éditions Honoré-Champion, 1995, 131 p.

GONCOURT, Edmond et Jules, *Manette Salomon*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio », 640 p.

HAMON, Philippe, *Le personnel du roman : le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Émile Zola*, Genève, Droz, 1983, 325 p.

HAMON, Philippe, « Pour un statut sémiologique du personnage », *Littérature*, n°6 (mai 1972), p.86-110.

HURET, Jules, *Enquête sur l'évolution littéraire*, Paris, José Corti, 1999 [1891], 420 p.

KUNDERA, Milan, *L'art du roman*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio », 1995, 208 p.

MALLARMÉ, Stéphanie, *Œuvres complètes*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome I, 1998, 1600 p.

MÉCHOULAN, Éric [dir.] *Érudition et fiction. Troisième rencontre internationale Paul-Zumthor*, Montréal, 13-15 octobre 2011, Paris, Classiques Garnier, 2014, 327 p.

MONTAIGNE, Michel de, *Essais*, Paris, Éditions Éditions Gallimard, coll. « Folio », 2009, tome 1, 720 p.

NIETZSCHE, *Seconde considération intempestive. De l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie*, Paris, Garnier-Flammarion, 1998, 187 p.

PLATON, *Théétète*, traduction de Victor Cousin, Paris, Libraires Bossange Frères, 1846.

PROUST, Marcel, *Du côté de chez Swann*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio », 1988, 720 p.

ROBERT, Damien, *La Grâce de l'auteur. Essai sur la représentation d'une institution politique : l'exemple de la bibliothèque publique*, Fougères, Éditions Encre marine, 2001, 235 p.

SAMOYAUULT, Tiphaine, *L'Intertextualité, mémoire de la littérature*, Paris, Nathan, 2001, 127 p.

SCHLANGER, Judith, *La mémoire des œuvres*, Paris, Éditions Verdier, 2008, 192 p.

SCHLANGER, Judith, *La vocation*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, 244 p.

TODOROV, Tzvetan, *La littérature en péril*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2014, 96 p.

WOOLF, Virginia, *Mrs. Dalloway*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio », 1994, 368 p.

YOURCENAR, Marguerite, *Sources II*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Les cahiers de la NRF », 1999, 368 p.

YOURCENAR, Marguerite, *Les yeux ouverts, entretiens avec Matthieu Galey*, Paris, Le livre de poche, 2003, 319 p.